GAUDEO

John Carter Brown.

4:5

NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE M. PIERRE VIAUD,

NATIF DE BORDEAUX,

CAPITAINE DE NAVIRE,

HISTOIRE VERITABLE.

an English translation
London 1771

3969

NAUFRAGE
ET
AVENTURES
DE MONSIEUR
PIERRE VIAUD,
NATIF DE BORDEAUX,
CAPITAINE DE NAVIRE,

Hiſtoire véritable, vérifiée ſur l'atteſtation de Mr. SEVETTENHAM, Commandant du Fort St. Marc, des Appalaches.

.... Forſan & hæc olim meminiſſe juvabit.
VIRG. ÆNEID. Lib. I.

A BORDEAUX,
& ſe vend A LIEGE,
Chez F. J. DESOER, Imprimeur-Libraire, à la Croix d'or, ſur le Pont-d'Iſle.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Permiſſion.

AVIS
DE L'EDITEUR.

LEs aventures de M. VIAUD ſont faites pour intéreſſer les cœurs honnêtes & ſenſibles ; on ſera étonné des infortunes affreuſes qu'il a éprouvées pendant 81 *jours; depuis le* 16 *Février* 1765, *juſqu'au* 8 *Mai* 1766 *; on conçoit à peine comment un homme a pu vivre dans une ſituation auſſi terrible : c'eſt dans cette occaſion qu'on peut dire que la vérité n'eſt pas vraiſemblable ; mais tout ce qu'on rapporte dans cette rélation eſt atteſté; M. VIAUD eſt actuellement plein de vie, & eſtimé de ceux qui le connoiſſent ; ſa bonne foi, ſon intelligence dans la Marine, lui ont mérité la confiance de pluſieurs Négocians ; il ne craint pas de publier ſes aventures & de les laiſſer paroître ſous ſon nom; c'eſt lui-même qui les a écrites; on n'y a changé que quelques mots & quelques expreſſions en faveur de ces Lecteurs difficiles auxquels le ſtile ſimple & ſouvent groſſier d'un Marin auroit pu déplaire ; mais on a conſervé précieuſement ſes idées, ſes réflexions, ſa ma-*

niere de les rendre; on a préféré, à une plus grande correction, cette rudesse Marine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui n'est peut-être pas sans mérite, & qui a sur-tout un ton de franchise & de vérité, que l'on verra certainement avec plaisir. On laisse l'élégance & la délicatesse aux romanciers qui en ont besoin pour dédommager leurs Lecteurs du vuide de leurs productions; quel effet pourroient produire, sans cet attrait, les actions souvent mal imaginées de leurs héros chimériques; elles attacheroient peut-être les jeunes gens qui recherchent avidement ces sortes d'ouvrages, & dont le goût n'est pas difficile; mais les hommes faits, les mépriseroient sans les lire. Les infortunes de M. VIAUD n'ont pas besoin de ces ornemens étrangers. On ne trouvera pas ici l'histoire de sa vie; on n'y verra que la Rélation de son Naufrage, & des malheurs qui l'ont suivi. M. P. VIAUD est Capitaine de Navire, & a été reçu en cette qualité à l'Amirauté de Marennes, au mois d'Octobre 1761.

NAUFRAGE

ET

AVENTURES

DE

M. P. VIAUD,

CAPITAINE DE NAVIRE,

HISTOIRE VERITABLE.

VOus avez été long-temps inquiet ſur mon ſort, mon ami ; vous étiez preſque perſuadé, ainſi que ma famille, que j'avois péri dans mon dernier voyage ; le temps que j'ai paſſé ſans écrire, vous confirmoit dans cette opinion ; ma lettre, dites-vous, a ſéché les larmes que l'idée de ma perte faiſoit couler, les regrets de mes amis me flattent & m'attendriſſent : ils me conſolent de mes malheurs paſſés, & je me félicite de vivre pour goûter encore le plaiſir d'être aimé.

Vous vous plaignez de ce que je me ſuis contenté de vous marquer que j'avois fait

naufrage, ſans entrer dans aucun détail ; raſſuré ſur ma vie & ſur ma ſanté vous deſirez un récit plus circonſtancié de mes aventures ; je n'ai rien à vous refuſer ; mais c'eſt une entrepriſe pénible & dont je viendrai difficilement à bout ; je ne puis me rappeller ſans frémir les infortunes que j'ai eſſuyées ; je ſuis étonné moi-même d'y avoir réſiſté ; peu d'hommes en ont éprouvé de pareilles ; pluſieurs exciteront la pitié d'une ame auſſi ſenſible que la vôtre ; quelques-unes vous feront horreur. Vous verrez à quel excès a été quelquefois le déſeſpoir dans lequel m'ont plongé mes ſouffrances, & vous ne ſerez point ſurpris qu'elles aient épuiſé mes forces, affoibli mon tempérament, & qu'un état auſſi terrible que le mien m'ait ôté ſouvent l'uſage de la raiſon.

N'attendez pas ſur-tout que je mette de l'ordre dans cette relation ; j'ai perdu la plûpart des dates ; pouvoient-elles fixer mon attention lorſque j'étois accablé des peines les plus cruelles ? Chaque jour ajoutoit à mes ſouffrances ; le malheur préſent m'affectoit trop vivement pour me permettre de ſonger à celui qui l'avoit précédé ; pendant près de deux mois mon ame a été incapable de tout autre ſentiment que de celui de la douleur : toutes ſes facultés ſembloient ſuſpendues par le délire & la fureur du déſeſpoir ; les époques ſe ſont preſque toutes effacées de ma mémoire ; & je ne me reſſouviens plus que d'avoir ſouffert. Je vous rapporterai les faits tels qu'ils ſont, ſans ornement, ſans art ; ils n'en ont pas beſoin

pour intéresser mon ami ; je suis peu exercé à écrire: vous ne chercherez pas d'élégance dans mon stile : vous y trouverez le ton d'un marin, beaucoup d'incorrection & de franchise.

Lorsque je partis de Bordeaux, au mois de Février 1765, sur le Navire *l'aimable Suzette*, commandé par M. Saint Cric, à qui je servois de second, je ne m'attendois pas aux malheurs que la fortune me préparoit dans le nouveau monde. Mon voyage fut heureux, & j'arrivai à St. Domingue sans avoir éprouvé aucun accident. Je ne vous parlerai point de mon séjour dans cette Isle; des soins de commerce remplirent tous mes momens ; je m'occupai enfin de mon retour en France; le temps en approchoit, il étoit déja fixé ; je tombai malade quelques jours avant l'embarquement. Affligé de ce contre-temps, ne l'imputant qu'au climat du pays, je me persuadai que je me rétablirois aussitôt que je l'aurois quitté; cette idée consolante me fit desirer avec impatience le jour du départ; il arriva ; je n'en tirai point le soulagement que j'avois espéré ; la mer, le mouvement du vaisseau augmenterent mon mal; on me signifia que je ne pouvois continuer la route sans danger; ma foiblesse m'en assuroit à chaque instant : je fus forcé de consentir à redescendre à terre ; & l'on me débarqua dans le mois de Novembre à la Caye de Saint Louis (*a*). Cette

(*a*) *C'est un petit terrein de 4 à 500 pas de long sur 60 de large, qui n'a précisément*

néceſſité d'interrompre mon voyage fut la ſource de mes infortunes.

Quelques jours de repos à St. Louis, & les ſoins généreux de M. Deſclau, un habitant de cette Iſle qui m'avoit donné un logement dans ſa maiſon, me rendirent bientôt ma premiere ſanté. J'attendois avec une vive impatience l'occaſion de retourner en Europe : il ne s'en préſentoit aucune, un long ſéjour à Saint Louis pouvoit nuire à ma fortune; cette inquiétude ſe joignoit à l'ennui qui me dévoroit; M. Deſclau mon hôte s'en apperçut; la généroſité avec laquelle il m'avoit ſecouru pendant ma maladie, m'avoit inſpiré la reconnoiſſance la plus vive, & la plus tendre amitié; je ne pus lui cacher la cauſe de mes chagrins; il y prit part & n'oublia rien pour me conſoler. Un jour, il vint me trouver & me tint ce diſcours : j'ai réfléchi ſur votre ſituation; la crainte de reſter long-temps ſans emploi eſt la ſeule choſe qui vous afflige; l'eſperance d'en trouver eſt le motif qui vous fait ſouhaiter de vous revoir promptement en France; ſi vous m'en croyez, vous renoncerez à ce projet : vous avez quelques fonds, tentez la fortune, vous pourrez les tripler. Je compte me rendre inceſſamment à la Louiſiane avec des marchandiſes dont la vente

que la hauteur ſuffiſante pour n'être pas couvert d'eau quand la mer eſt haute; il n'eſt ſéparé de l'Iſle de St. Domingue, que par un canal d'environ 800 pas de large.

eſt ſûre ; celles que je me propoſe d'y prendre à mon retour, me produiront un bénéfice honnête; je connois ce commerce, je l'ai fait pluſieurs fois ; venez avec moi ; vous me remercierez un jour du conſeil que je vous donne.

Dans la poſition où je me trouvois ; je n'avois pas de meilleur parti à prendre ; ce diſcours de M. Deſclau, lui étoit dicté par l'amitié ; je ne balançai pas à ſuivre ſes avis ; je m'aſſociai avec lui pour une partie de ſon fonds ; nous fimes les achats néceſſaires, & il me ſervit dans cette occaſion avec le zéle le plus empreſſé & la probité la plus exacte. Nous frêtames le Brigantin *le Tigre*, commandé par M. la Couture ; le chargement ſe fit avec toute la célérité poſſible, & nous nous embarquames au nombre de ſeize, ſavoir : le Capitaine, ſa femme & ſon fils, ſon ſecond, neuf matelots, M. Deſclau, un négre que j'avois acheté pour me ſervir, & moi.

Nous appareillames de la rade de Saint Louis, le 2 Janvier 1766, faiſant route vers le trou Jeremy, petit port au nord de la pointe du Cap Dame-Marie, où nous reſtames vingt quatre heures ; nous en partimes pour nous rendre au petit Goave (*b*) ; mais cette ſeconde traverſée ne fut pas

(*b*) *On diſtingue le grand & le petit. Le premier eſt à 4 lieues ſous le vent de Leogane, le ſecond eſt à une lieue du premier ; on n'y mouille gueres que dans des cas de néceſſité.*

si heureuse que la premiere. Nous essuyames un grain forcé de douze heures qui nous auroit infailliblement jettés sur les Cayesmittes (c), si la violence du vent qui céda un peu, ne nous eut permis de faire usage de la voile pour nous écarter de cette côte. Un peu moins d'entêtement & plus de connoissance de la part de notre Patron, auroient pu nous éviter ce danger; je commençai dèslors à m'appercevoir qu'il avoit plus de babil que de science; je prévis que notre voyage ne se termineroit pas sans accident, & je me promis bien d'avoir l'œil sur sa manœuvre, pour prévenir, s'il étoit possible, les périls auxquels son ignorance pourroit nous exposer.

Nos affaires nous obligerent de séjourner pendant trois jours au petit Goave; nous dirigeames, en partant, notre route vers la Louisiane; les vents nous furent presque toujours contraires. Le 26 Janvier nous apperçumes l'Isle des pins (1), que notre Capitaine soutint être le Cap de Saint-Antoine. Je pris la hauteur: je découvris facilement qu'il se trompoit; j'essayai vainement de lui démontrer qu'il étoit dans l'erreur, son opiniâtreté ne lui permit pas

---

(c) *Petites Isles au couchant de l'Isle Espagnole, entre le quartier du Nord & celui du Sud; elles font partie des Antilles.*

(1) *Elle est au midi de la partie occidentale de Cuba & en est séparée par un canal d'environ 4 lieues de largeur.*

d'en sortir ; il continua sa route sans pré-
caution, & il nous conduisit dans les bri-
sans; nous y étions déjà enfoncés, lorsque
e m'en apperçus pendant la nuit, à la clar-
é de la lune. Je ne m'amusai pas à lui faire
des reproches; il commençoit à sentir qu'il
avoit eu tort de ne m'avoir pas cru ; &
a crainte, faisant taire son amour-propre, le
ontraignit de l'avouer. Le danger étoit
pressant ; je pris la place du Capitaine en
second, qui étoit très-mal & hors d'état de
ous servir ; je fis virer de bord, & je com-
nandai la manœuvre, qui seule pou-
oit nous sauver la vie ; le succès y répon-
it; mais après avoir évité ce péril, nous
ous trouvames exposés à une infinité d'au-
res.

Notre bâtiment fatigué par la mer faisoit
éjà de l'eau dans pusieurs endroits ; l'é-
uipage étoit inquiet ; il vouloit que je
ne chargeasse de la route ; mais je n'avois
u'une connoissance théorique de ces côtes
ù je n'avois jamais été, & je savois qu'elle
e peut jamais suppléer qu'imparfaitement à
a pratique; je sentois d'ailleurs que ce seroit
ire de la peine au Capitaine; on ne pou-
oit lui refuser le droit de conduire un Na-
ire qui lui appartenoit. Je ne voulus pas
i donner ce désagrement, & je me conten-
i d'observer attentivement sa manœuvre,
nt pour ma tranquillité que pour celle de
out le monde qui n'avoit plus de confiance
u'en moi.

Nous doublames enfin le Cap de Saint-
ntoine ; de nouveaux coups de vent nous

aſſaillirent, & ouvrirent encore des voyes d'eau, que les deux pompes épuiſoient avec peine, quoiqu'on y travaillât ſans relâche. Le vent ne ceſſoit pas de nous être contraire. Le mauvais temps augmentoit; la mer s'agitoit & nous menaçoit d'une tempête furieuſe; nous n'aurions pu y réſiſter; l'allarme étoit générale ſur notre bâtiment; cette ſituation douloureuſe & terrible ne paroiſſoit pas prête à changer. Dans ces circonſtances funeſtes, le 10 Février, à ſept heures du ſoir, nous rencontrames une Frégate Eſpagnole, venant de la Havanne, & portant le Gouverneur & l'Etat Major qui alloient prendre poſſeſſion du Miſſiſſipi; elle nous demanda compagnie, ce que nous accordames avec joie; car nous l'aurions priée de nous permettre de la ſuivre, ſi elle ne nous avoit pas prévenus. Rien n'eſt plus conſolant pour des marins, dans le cours d'un voyage fatiguant & pénible, que de rencontrer quelque Vaiſſeau qui tienne la même route; ce n'eſt pas qu'ils puiſſent compter en tirer beaucoup de ſecours au milieu d'une tempête, où chacun eſt trop occupé de ſa propre conſervation pour ſonger à celle des autres; mais dans l'attente d'un péril, il ſemble qu'il ſera moindre, lorſque l'on ſait qu'il ſera partagé.

Nous ne conſervames pas long-temps la compagnie de la Frégate; nous la perdimes pendant la nuit; elle faiſoit route à petite voile: nous n'en pouvions porter aucune, & nous étions contraints de tenir à la cape.

e lendemain nous nous trouvames ſeuls; ous découvrimes une nouvelle voye d'eau, ui redoubla notre conſternation; on me onſulta ſur ce qu'il falloit faire. Je ſentis u'il étoit néceſſaire d'alléger promptement bâtiment : néceſſité cruelle pour des Iarchands, qui ſont obligés de jetter euxêmes dans la mer, une partie des biens u'ils ont acquis avec beaucoup de peines, ſur leſquels ils ont fait des ſpéculations ui pouvoient les augmenter; mais dans de areilles circonſtances, la conſervation de vie eſt le premier intérêt : on l'écoute i ſeul, & l'on oublie tous les autres. Je décharger le brigantin de toutes les archandiſes de poids : j'établis un puits grand paneau, avec les barriques de otre cargaiſon, afin d'eſſayer ſi l'on pouroit achever de puiſer l'eau avec des ſceaux, s deux pompes ne ſuffiſant pas. Ces ſoins rent inutiles; l'eau nous gagnoit de plus plus; le travail des Matelots les épuiit avec de foibles ſuccès. Il étoit impoſſie de tenir la mer encore long-temps; ous primes la réſolution de relâcher à la Iobille : c'étoit le ſeul port où le vent nous ermettoit de nous rendre; c'étoit auſſi le us près; nous étions à quatre ou cinq eues des Iſles de la Chandeleur.

Nous dirigeames donc notre route vers Mobille; mais le Ciel ne nous permit pas y arriver; le vent qui nous étoit favorae changea au bout de deux heures; nous mes obligés de renoncer à notre projet; ous fimes tous nos efforts pour gagner

Paſſacole, port plus éloigné que celui de la Mobille ; mais cette entrepriſe échoua encore ; les vents toujours déchaînés contre nous, nous contrarierent de nouveau, & nous retinrent au milieu d'une mer agitée, contre laquelle nous combattions, privés de l'eſpoir de prendre port nulle part, & attendant le moment où l'Océan ouvriroit ſes abîmes pour nous engloutir.

J'ai fait pluſieurs voyages dans ma vie ; je ne me ſouviens pas d'en avoir fait où j'aie tant ſouffert, & où la fortune m'ait été auſſi contraire ; jamais le Ciel & la mer ne ſe ſont réunis avec plus de fureur & de conſtance pour tourmenter de malheureux voyageurs ; nous ſentions enfin qu'il étoit impoſſible de ſauver notre bâtiment & nos effets ; la conſervation même de notre vie devenoit difficile ; nous nous occupames de cet unique ſoin, & nous tentames de faire côte aux Appalaches ; mais nous ne pumes parvenir à les gagner. Nous reſtames à la merci des flots entre la vie & la mort, gémiſſant ſur notre infortune, aſſurés de périr, & faiſant néanmoins des efforts continuels pour ſortir de danger. Tel fut notre état, depuis le 12 Février juſqu'au 16. Le ſoir, à ſept heures, nous nous trouvames échoués ſur une chaîne de briſans, à deux lieues de la terre. Les ſecouſſes furent ſi terribles qu'elles ouvrirent l'arriere de notre bâtiment ; nous demeurames 30 minutes dans cette ſituation, éprouvant des allarmes inexprimables. La violence & la force des lames, nous jetterent au bout d'une

l'une demie heure, hors de ces brifans: ious nous retrouvames à flot, fans gouver-iail, combattus par l'eau qui nous envi-onnoit, & par celle qui entroit dans no-re Vaiffeau, & qui augmentoit à chaque nftant.

Le peu d'efpoir qui nous avoit encore outenus jufqu'alors, s'évanouit tout-à-fait; otre bâtiment retentit des cris lamentables es matelots, qui fe faifoient leurs adieux, : préparoient à la mort, imploroient la iiféricorde du Ciel, lui adreffoient leurs rieres, & les interrompoient pour faire des œux, malgré l'affreufe certitude où ils :oient de ne pouvoir jamais les accomplir. uel fpectacle, mon ami! Il faut en avoir :é le témoin, pour s'en former une idée, : celle que je vous trace eft bien impar-ite & bien au-deffous de la réalité.

Je partageois les terreurs de l'équipage. Si on défefpoir éclatoit moins, il étoit égal au :n. L'excès du malheur, l'affurance qu'il oit inévitable, me rendirent un refte de rmeté; je me foumis au fort qui m'atten-oit, & qu'il n'étoit pas en mon pouvoir : changer; j'abandonnai ma vie à l'Etre ii me l'avoit donnée, & je conferv ai affez : courage pour envifager de fang froid le oment fatal, & pour m'occuper des oyens qui pouvoient le retarder.

Ma tranquillité apparente en impofa à quipape; je lui infpirai dans ce moment reux une efpece de confiance qui le ren-: docile à mes ordres. Le vent nous pouf-:t vers la terre: je fis gourverner avec les

bras & les écoutes de mizaines; & par un bonheur inoui, & auquel nous ne devions pas nous attendre, nous arrivames le même ſoir à neuf heures, à l'Eſt de l'Iſle des chiens, & nous y fimes côte à une portée de fuſil de la terre; l'agitation de la mer ne nous permettoit pas de la gagner; nous ſongeames à couper nos mâts pour faire un radeau qui pût nous y conduire; pendant que nous nous occupions de cet ouvrage, la violence du vent, la force des vagues jetterent notre brigantin ſur le côté de Bas-bord, ce mouvement imprévu faillit à nous être funeſte; nous devions tous périr & tomber dans la mer; nous échappames à ce péril, & quelques-uns des matelots que la ſecouſſe y avoit précipités, eurent le bonheur de regagner le bâtiment, & de pouvoir profiter des ſecours que nous leur donnames pour y remonter.

La lune qui, juſqu'à ce moment, nous avoit prêté une foible clarté, que les nuages interceptoient ſouvent, ſe cacha tout-à-coup: privés de ſa lumiére favorable, il nous fut impoſſible de penſer à nous rendre à terre; il fallut nous réſoudre à paſſer la nuit ſur le côté de notre bâtiment. Que cette nuit nous parut longue! Nous étions expoſés à une pluie affreuſe; on eut dit que le Ciel ſe fondoit en eau; les vagues qui s'élevoient à chaque minute, couvroient notre navire & ſe briſoient ſur nous; le tonnerre grondoit de toutes parts, les éclairs qui brilloient par intervalles, ne nous faiſoient découvrir dans un horiſon immenſe, qu'une

mer furieuſe & prête à nous engloutir; les ténébres qui leur ſuccédoient étoient plus terribles encore.

Attachés au côté de notre bâtiment, cramponnés, pour ainſi dire, à tout ce que nous avions pu ſaiſir, mouillés par la pluie, tranſis de froid, fatigués des efforts que nous faiſions pour réſiſter à l'impétuoſité des flots qui nous auroient entraînés avec eux, nous vimes renaître le jour; il éclaira les dangers que nous avions courus, & ceux que nous courions encore; ce ſpectacle nous parut encore plus effrayant; nous appercevions la terre à peu de diſtance, & nous ne pouvions nous y rendre; l'agitation de la mer épouvantoit les plus intrépides nageurs; les ondes rouloient avec une fureur dont on a peu vu d'exemples; le malheureux qui s'y feroit expoſé, eut couru le riſque d'être emporté en pleine mer, ou d'être écraſé contre le navire ou contre la terre. Le déſeſpoir s'empara de nos matelots à cet aſpect; leurs cris plaintifs & lugubres redoublerent; le ſifflement des vents, le bruit du Tonnerre, celui qu'excitoit l'Océan n'étouffoient point leurs plaintes, & en s'y mêlant ils en augmentoient l'horreur.

Pluſieurs heures s'écoulerent ſans apporter aucun changement à notre état: un matelot (*a*) qui depuis le jour n'avoit ceſſé de verſer des larmes, & qui s'étoit montré plus foible que ſes compagnons, les ſéche

(*a*) *Ce matelot étoit Hollandois.*

tout-à-coup, garde un profond ſilence pendant quelques minutes, ſe léve enfin avec une agitation extraordinaire. Qu'attendons-nous, s'écria-t-il, avec la fermeté du déſeſpoir ; la mort nous environne de tous côtés ; elle ne tardera pas à fondre ſur nous ; volons au devant d'elle : hâtons ſes coups lents à nous frapper ; c'eſt dans les flots que nous devons la trouver ; peut-être que ſi nous la cherchons, elle nous fuira ; la terre eſt devant nous ; il n'eſt pas impoſſible d'y arriver ; je vais le tenter. Si je ne réuſſis point, j'avance la fin de mes jours de quelques heures, & je diminue la durée de mes malheurs.

A ces mots il ſe plonge dans la mer ; pluſieurs animés par ſon exemple, veulent le ſuivre ; je les arrête avec peine ; je leur montre leur camarade roulé par les flots, ſe débattant inutilement contr'eux, entraîné vers le rivage qu'il touche déja, remporté par la mer, diſparoiſſant quelques minutes, & ne reparoiſſant que pour être vû écraſé contre un rocher. Ce tableau cruel les fit frémir, & leur ôta l'envie de l'imiter.

La plus grande partie du jour s'etoit écoulée ; il étoit cinq heures du ſoir ; nous ſongions avec terreur à la nuit que nous avions déja paſſée, nous frémiſſions d'avance de celle qui alloit la ſuivre. Les mâts & les haubans que nous avions coupés la veille avoient été emportés par les vagues ; l'eſpoir de nous ſauver dans un radeau s'étoit évanoui ; nous avions un mauvais canot, mais hors d'état de faire le court trajet du

navire jusqu'à terre; nous l'avions examiné à différentes reprises, & chaque fois, nous avions renoncé à nous en servir; trois matelots plus courageux ou plus désesperés, oserent s'embarquer sur cette frêle machine; ils y descendirent, sans avertir personne de leur dessein; nous ne nous en apperçumes que lorsqu'ils furent éloignés; nous les regardames comme des hommes perdus; nous fumes témoins de leurs efforts, des peines qu'ils se donnerent & des risques qu'ils coururent à chaque instant d'être submergés, ils réussirent cependant contre notre attente & aborderent au rivage; nous enviames leur félicité; tous regretterent de n'avoir pas eu la même hardiesse; chacun se plaignit de n'avoir pas été prévenu de leur projet. Si l'aspect d'un heureux a jamais été terrible aux yeux d'un infortuné, ce fut dans cette occasion; les signes qu'ils nous faisoient, leurs démonstrations de joie étoient autant de coups de poignard pour nous; leur bonheur sembloit ajouter à notre infortune; ce que je vous dis ici est sans doute horrible, & révolte l'humanité; mais ce sentiment affreux n'en est pas moins dans la nature; il ne lui fait pas honneur, je l'avoue; mais il est vrai: que ceux qui le condamneront, ne nous regarderont pas pour cela comme des monstres; qu'ils se mettent d'abord à notre place, & qu'ils nous jugent.

La nuit nous déroba bientôt la vue de nos Compagnons, qui s'étoient sauvés: contraints de rester encore sur notre bâtiment, nous comparions leur situation à la nôtre

qui nous paroiſſoit plus mauvaiſe ; nos ſouffrances ſembloient augmenter, parce qu'ils ne les partageoient pas. Cette nuit fut auſſi terrible que la premiere ; la fatigue fut la même ; & l'épuiſement où nous étions de la veille nous laiſſoit à peine la force de la ſupporter.

Depuis que notre navire étoit ſur le côté, nous n'avions pas pu pénétrer dans l'intérieur ; nous n'avions pas oſé y faire des ouvertures, dans la crainte d'ouvrir de nouveaux paſſages à l'eau, qui, en le rempliſſant, l'auroit eu bientôt briſé, & nous auroit privés du ſeul aſyle où nous puſſions nous repoſer ; nous étions en conſéquence ſans proviſions ; nous n'avions pas le pouvoir de nous en procurer, & nous avions paſſé tout ce temps ſans boire & ſans manger.

Le Ciel ſembloit avoir pris plaiſir à raſſembler ſur nous toutes les infortunes ; nos corps fatigués demandoient envain du repos & des aliments, pour réparer leurs forces ; l'un & l'autre leur étoient refuſés ; jamais nous n'avions vu la mort dans un appareil plus affreux ; notre brigantin échoué, étoit retenu dans la terre par de gros rochers ; les vagues lui donnoient des ſecouſſes épouvantables, qui l'ébranloient & menaçoient à chaque inſtant de le rompre & de nous enſevelir ; heureuſement pour nous il tint bon.

Le lendemain, 18 Février, nous revimes le jour dont nous avions déſeſpéré de jouir encore ; la mort qui nous eût délivrés de nos ſouffrances eût été ſans doute un bienfait ;

mais l'amour de la vie eſt le ſentiment le plus puiſſant ſur le cœur de l'homme : il le conſerve juſqu'au dernier inſtant : les tourments qu'il éprouve peuvent l'affoiblir ; il eſt rare qu'ils l'éteignent entierement ; notre premier mouvement en nous voyant encore ſur le côté du brigantin, ſut de remercier le Ciel de nous avoir conſervés juſqu'à ce moment, & d'élever vers lui nos mains ſuppliantes pour le conjurer d'achever ſon ouvrage, & de mettre le comble à ſon bienfait en nous facilitant les moyens de nous rendre à terre.

Jamais priere ne fut plus ardente ; le ciel touché parut l'exaucer ; le vent ſe calma un peu ; l'agitation furieuſe de la mer diminua, & nous offrit un ſpectacle terrible encore à la vérité, mais beaucoup moins que les jours précédents ; un de nos matelots, excellent nageur, après avoir examiné quelque temps le chemin qu'il y avoit à faire pour atteindre la terre, ſe détermina à riſquer le paſſage. J'irai, nous dit-il, rejoindre mes compagnons ; nous eſſaierons de calfater & de cintrer le canot ; peut être parviendrons nous à le mettre en état de faire quelques voyages à bord pour vous ſauver à tous la vie ; il n'y a plus que cette reſſource à tenter ; nous ne devons pas différer ; nos forces s'affoibliſſent à chaque inſtant ; n'attendons pas qu'elles ſoient abſolument éteintes ; employons le peu de vigueur qui nous reſte encore, à nous tirer de cet horrible état.

Nous applaudimes à ſon diſcours ; nous l'encourageames du mieux qu'il nous fut

poſſible à l'exécution de ce deſſein, le ſeul qui pût nous être utile; nous lui donnames des mouchoirs, & dix braſſes de ligne qui pouvoient ſervir à calfater le canot; il s'en chargea & ſe jetta dans la mer, nous le vimes pluſieurs fois ſur le point de périr; nos yeux inquiets s'attachoient à tous ſes mouvements; nous le regardions comme notre unique reſſource, notre unique ſauveur; nous partagions les riſques qu'il couroit; notre ſort dépendoit du ſien; nous l'encouragions du geſte & de la voix: nous travaillions, pour ainſi dire, avec lui; nous ſouffrions lorſqu'il avoit de la peine à ſurmonter les obſtacles que lui préſentoient les flots; notre imagination, nos deſirs ardents nous mettoient à ſa place; nous éprouvions ce qu'il éprouvoit; nous triomphions des vagues, nous cédions à leur fureur, nous fatiguions autant que lui; nous demandions au ciel de le ſecourir; ſon ſalut devoit faire le nôtre; enfin après avoir paſſé cent fois alternativement de la crainte à l'eſpérance, nous le vimes gagner le rivage avec des efforts infinis. Nous tombames auſſitôt à genoux pour en remercier le Ciel; un rayon de joie ſe répandit dans nos ames & les fortifia.

Il étoit alors ſept heures du matin; nous attendimes avec impatience le moment où l'on viendroit nous chercher; nous reſtions continuellement tournés vers la terre; nos yeux avides s'y élançoient; ils regardoient nos quatre Matelots occupés autour du Canot; ils ne perdoient

aucuns de leurs mouvements autant que l'éloignement le leur permettoit ; cette attention vive & ſoutenue ſembloit adoucir notre impatience, & nous faire trouver moins long le temps de l'attente ; nous hâtions leur travail par nos vœux ; il avançoit cependant avec lenteur ; & nous frémiſſions quelquefois qu'il ne fût inutile ; l fut fini à trois heures après midi ; nous vîmes lancer le canot à l'eau ; il s'approcha de notre bâtiment. Comment peindre la oie de l'équipage à cette vue ! Elle éclaoit par des cris, par des larmes délicieuſes, chacun embraſſoit ſon compagnon, & le félicitoit de cette faveur du Ciel.

Cet attendriſſement, cette ſenſibilité muuelle, ne durerent pas ; tout changea orſqu'il fut queſtion de s'embarquer ; le canot étoit petit : il ne pouvoit contenir qu'une partie de notre monde ; tous ne pouvoient y entrer ſans le ſurcharger ; hacun le ſentoit, mais aucun ne vouloit eſter pour un ſecond voyage ; la crainte le quelque accident qui pût l'empêcher de evenir, celle de reſter encore expoſé ſur e Brigantin, portoient tous les matelots à emander à paſſer les premiers. Ceux qui voient amené le canot, me conjurerent 'en profiter ſur le champ, en me diſant u'ils n'eſpéroient pas qu'il fût en état de enir deux fois : ces mots entendus de tout monde, exciterent de nouveaux gémiſſeents & rendirent les ſollicitations plus reſſantes. Je pris auſſitôt mon parti ; j'éleai la voix & j'impoſai ſilence à tous. Vos

clameurs, vos inquiétudes, leur dis-je, sont inutiles & ne servent qu'à suspendre notre salut; vous périssez tous, si vous persistez à vouloir être transportés tous à la fois; écoutez la raison : soumettez-vous à ce qu'elle dicte, & espérez. Nous courons tous les mêmes risques; les préférences seroient odieuses dans une occasion telle que celle-ci; le malheur nous rend tous égaux; que le sort choisisse ceux qui doivent partir les premiers; soumettez-vous à sa décision; & pour montrer à ceux de vous qu'il ne favorisera pas, que ce n'est point une raison de perdre l'espérance, je resterai avec eux, & je ne quitterai le Brigantin que le dernier.

Cette résolution les étonna & les mit d'accord; un matelot avoit par hazard des cartes dans sa poche; ce fut avec ce jeu que nous fimes parler le sort. De onze que nous étions encore, quatre s'embarquerent avec les quatre matelots qui avoient amené le canot; ils arriverent heureusement à terre, & l'on revint chercher les autres; pendant ce temps j'avois remarqué que la violence de l'eau avoit détaché en partie l'arcasse (5) de notre bâtiment, à l'aide de M. Desclau & de mon négre, je parvins à l'en séparer tout-à-fait; ce débris me parut propre à suppléer au canot pour me con-

---

(5) *C'est un terme de marine, qui désigne toute la partie extérieure de la poupe d'un Vaisseau.*

iire à terre; M. Defclau à qui j'en parlai,
a jugea comme moi; nous y defcendimes
vec mon négre, lorfque tout le monde fut
nbarqué; nous fuivimes le canot, & nous
bordames prefque en même temps.

Avec quelle joie ne nous vimes-nous pas
ır la terre! Quelles graces ne rendimes-nous
as au Ciel! Quelle douceur nous éprouva-
nes à repofer nos corps fur un plancher fo-
de, fans crainte de le voir manquer fous
ous! Des huîtres que nous trouvames fur
bord d'une riviere dont l'embouchure n'é-
oit pas éloignée, nous fournirent un re-
as délicieux; la privation de nourriture
ue nous avions foufferte depuis le 16, donna
celle-ci l'affaifonnement le plus agréable;
ous jouimes de notre fituation préfente;
ous paffames une nuit paifible dans un
ommeil profond qui répara nos forces, &
ui ne fut point troublé par les inquiétu-
es de l'avenir. Le lendemain nous nous
veillames avec la même fatisfaction; mais
lle ne fut pas de longue durée.

Notre Capitaine en fecond étoit tombé
ıalade quelques jours après notre départ;
ı fatigue du voyage, le mouvement du
aiffeau, les allarmes perpétuelles dans lef-
uelles nous étions, avoient aggravé fon
nal; à peine avoit-il eu la force de quit-
er fon lit, lorfque nous avions échoué, &
e fuis encore étonné qu'il ait eu celle de
agner le côté du navire, lorfque les flots
'avoient couché; le temps que nous paffa-
nes dans cette fituation, acheva de l'épui-
er; lorfqu'il fut queftion d'entrer dans le

canot, il fut le premier nommé par le ſort, & il y deſcendit ſans ſecours. La nature ſembloit s'être ranimée en lui ; mais c'étoit un effort dangereux que la crainte lui avoit fait faire, & qui raſſemblant toutes ſes forces pour un moment, les épuiſa ; il fut le ſeul de l'équipage qui paſſa une mauvaiſe nuit à terre ; il eut la conſtance de ſouffrir ſans ſe plaindre ; il ne voulut point nous réveiller. Lorſque le jour nous eut arrachés des bras du ſommeil, j'allai le voir ; je le trouvai dans la plus grande foibleſſe ; j'appellai pour le ſecourir ; tout le monde ſe raſſembla ; mais que pouvions-nous ? Ma derniere heure eſt venue, nous dit-il ; je remercie le Ciel de m'avoir conſervé juſqu'au moment où je vous verrois tous ſauvés. Cette inquiétude ne me ſuit point au tombeau ; ô mes chers compagnons, puiſſiez-vous profiter des faveurs que le Ciel vous accorde ! Vous n'êtes peut-être pas encore à la fin de vos peines ; j'aime à me perſuader que vous avez paſſé les plus graves ; je n'en partagerai plus avec vous ; priez pour moi... je meurs.

Il perdit connoiſſance à ces mots, & un inſtant après, il rendit le dernier ſoupir. Sa perte nous arracha des larmes, & ſuſpendit notre joie ; elle nous fit faire des réflexions. Nous étions dans un lieu déſert ; la terre ferme n'étoit pas éloignée ; mais comment nous y tranſporter ? Nous nous empreſſâmes de rendre les derniers devoirs à notre ſecond Capitaine (*l*). Nous l'enſevelimes

(*l*) *Il ſe nommoit Dutronche.*

ins ses habits, & nous creusames sa fosse
ans le sable. Après avoir terminé cette
eusé & lugubre cérémonie, nous nous pro-
enames sur le bord de la mer; nous y
ouvames nos malles, plusieurs bariques
e tafia, & quantité de balots de marchan-
ises que la mer y avoit jettés, & qui de-
oient y être arrivés avant nous. Ces effets,
la réserve du tafia, étoient alors d'une
ien foible valeur à nos yeux; nous aurions
référé un peu de biscuit, des armes à feu
our nous défendre, pour nous procurer du
ibier, & sur-tout du feu dont nous man-
uions, & qui auroit séché nos habits &
os membres transis par le froid & l'humi-
ité. Ce dernier besoin étoit celui qui se
aisoit sentir avec le plus de violence; notre
nagination se tournant toute entiere de ce
ôté, ne s'exerçoit que sur les moyens de la
atisfaire; nous essayames envain la méthode
es Sauvages, en frottant deux morceaux de
ois l'un contre l'autre; mais notre mala-
resse ne nous permit pas d'en venir à bout.

Nous renoncions enfin à l'espoir de faire
lu feu, lorsque je remarquai que la mer s'é-
oit presqu'entierement calmée; je résolus
le faire un voyage à bord à l'aide du canot;
i par hazard il venoit à me manquer, le
rajet n'étoit pas long, je savois nager, & les
lots, considérablement abbaissés, ne m'ex-
osoient pas à un grand danger. Je tâchai
l'engager un ou deux matelots, très-bons
ageurs à m'accompagner; ils frémirent à
ma seule proposition; ils se ressouvenoient
de ce qu'ils avoient souffert sur le côté du

Brigantin ; ils trembloient de s'y revoir encore ſans eſpérance de revenir ſi la mer recommençoit à s'agiter. Je ne jugeai pas à propos d'inſiſter ; je n'aurois rien gagné peut-être, & s'ils s'étoient déterminés à me ſuivre, toujours en proie à leurs craintes, tremblant à la moindre vague qu'ils auroient vu s'élever, ils ne m'auroient été d'aucun ſecours, & n'auroient fait que me nuire & que m'embarraſſer dans mon entrepriſe. L'idée ſeule de notre navire effrayoit tout le monde, on eſſaya de me détourner de mon projet, je plaignis cette terreur panique, & je courus m'embarquer avec précipitation, ſans vouloir rien entendre, de peur que tous les avis réunis ne me rendiſſent auſſi foible ; car j'ai remarqué dans pluſieurs occaſions où je me ſuis trouvé, combien l'exemple de pluſieurs, peut influer ſur un ſeul. Un brave ſoldat devient puſillamine avec des lâches, comme un lâche prend ſouvent le courage de ceux qui l'entourent.

J'arrivai heureuſement au Brigantin ; la mer en s'abbaiſſant, avoit laiſſé une partie de l'entrée libre ; j'y amarrai mon canot, & je paſſai dedans, non ſans peine. Il y avoit beaucoup d'eau, j'en eus quelquefois juſqu'à la poitrine. Je ne trouvai pas facilement ce que je cherchois ; tout avoit été bouleverſé ; par un hazard dont je me félicitai, je rencontrai ſous ma main un petit baril, qui contenoit environ vingt-cinq livres de poudre à tirer. Il étoit placé dans un endroit où l'eau n'étoit pas montée ; le baril d'ailleurs en auroit été difficilement pénétré ;

étoit une outre autrefois employée à met-
e de l'eau-de-vie, qui étoit bien condition-
ée, & dans laquelle M. la Couture avoit
is sa poudre. Je pris avec cela six fusils, plu-
eurs mouchoirs de pariaca, des couvertu-
es de laine, & un sac qui pouvoit contenir
ente-cinq à quarante livres de biscuit; je
ouvai encore deux haches & c'est tout ce
ue je pus tirer.

Je revins dans l'Isle avec ma petite car-
aison; elle y fut reçue avec une joie géné-
ale; je fis ramasser un gros tas de bois sec,
ont on trouvoit une grande quantité sur la
ôte & j'allumai un grand feu; ce fut une
ouceur incroyable pour toute notre petite
oupe; nous nous occupames à sécher nos
abits, les couvertures que j'avois appor-
ées, & quelques-unes des hardes que nous
vions trouvées dans nos malles; j'ordonnai
nsuite à quelques matelots de prendre de
eau de la riviere pour passer notre biscuit
ue la mer avoit presque entierement gâté;
ette eau étoit plus salée que douce; mais
lle n'étoit point amere; nous la corrigions
vec du taffia, & nous nous en contentions,
arce que nous n'imaginions pas que cette
le en fournît d'autre. (*m*)

Pendant que quelques-uns s'occupoient à
asser notre biscuit, & à l'étendre ensuite
our le faire sécher, d'autres nettoyoient

(*m*) *Nous nous trompions; l'Isle des Chiens
st arrosée par un grand nombre de rivieres;
ais nous ne le savions pas, & nous nous écar-
ions peu de la côte, où nous avions abordé.*

les fix fufils, & les mettoient en état de fervir. Ils furent bientôt prêts; j'avois dans ma malle quelques livres de plomb en grains: j'en donnai avec de la poudre à nos deux plus adroits tireurs; ils chafferent, & nous apporterent au bout d'une heure cinq ou fix pieces de gibier, car il eft très-abondant fur cette côte. Nous les fimes cuire, & il nous fournit un excellent fouper le foir même. Nous paffames enfuite la nuit auprès de notre feu, enveloppés dans nos couvertures qui étoient féches; nous étions chaudement, & les autres commodités nous euffent paru peu de chofes en comparaifon de celle-là.

Le lendemain 20 Février, nous réfléchimes fur ce que nous avions à faire; le paffage du mal-être à un être meilleur, nos occupations de la veille ne nous avoient pas permis de fonger à l'avenir; nous nous étions eftimé heureux depuis que nous avions échappé au naufrage; nous ceffames de l'être en penfant à ce que nous allions devenir; nous étions dans un lieu défert; il n'y avoit aucun chemin frayé pour nous conduire à quelque endroit habité; il falloit traverfer des rivieres extrêmement larges, des bois épais & inacceffibles, dans lefquels on rifque de s'égarer à chaque pas. Les bêtes féroces étoient à craindre; la rencontre des Sauvages n'étoit pas moins dangereufe; nous ignorions s'il n'y en avoit pas actuellement dans notre Ifle; nous favions que ceux qui habitent la côte des Appalaches, abandonnent leurs villages pendant l'hiver, fe rendent dans les Ifles voifines, où ils

chaffent

chaſſent jusqu'au mois d'Avril, qu'ils retournent ſur la terre ferme, avec les dépouilles des animaux qu'ils ont tués, & vont les troquer avec les Européens, contre les armes, la poudre & l'eau-de-vie dont ils ont beſoin. Il ſe pouvoit faire que nous fuſſions ſurpris par un parti conſidérable de ces Sauvages, au moment où nous nous y attendrions le moins; qu'ils nous arrachaſſent la vie pour s'approprier les miſérables effets qui nous reſtoient encore; nous craignimes auſſi que les bariques de taffia qui étoient ſur la côte, ne tombaſſent entre leurs mains; ces barbares, qui aiment cette liqueur, auroient pu s'enivrer, nous rencontrer dans cet état, où il eſt impoſſible de leur faire entendre raiſon, & nous maſſacrer ſans pitié. Nous ne balançames pas à prévenir ce péril en défonçant toutes ces bariques, nous n'en conſervames que trois, que nous cachames dans un bois, & que pour plus grande ſûreté nous enterrames dans le ſable.

Nous demeurames ce jour entier & le ſuivant dans les inquiétudes que ne pouvoient manquer de nous inſpirer ces réflexions. Nous tremblions à chaque inſtant d'être attaqués par les Sauvages; nous n'oſions plus nous écarter les uns des autres; le jour & la nuit, nous veillions alternativement, regardant de tous côtés, dans la crainte d'être ſurpris; quelques-uns qui ſe défioient de la vigilance de celui qui faiſoit ſentinelle, interrompoient leur repos pour veiller, en même temps. Je n'ai jamais vu raſſemblés

ſur un ſi petit nombre d'hommes, tant de malheurs, & tant de timidité.

Le 22 Février au matin, preſque toute notre troupe fatiguée de la veille de la nuit, s'étoit enfin laiſſé ſurprendre au ſommeil; tout-à-coup deux matelots à qui la crainte tenoit encore les yeux ouverts, s'écrient d'un ton lamentable: *Alertes, voici des Sauvages, nous ſommes perdus.* Tous ſe levent à ce mot, & ſans ſonger à prendre d'autres informations, ſe préparent à fuir; je réuſſis enfin à les arrêter; je les force à regarder ces Sauvages qu'on nous annonçoit; ils étoient au nombre de cinq, deux hommes, trois femmes, tous armés d'un fuſil & d'un caſſe-tête. Que craignez vous, leur dis-je? Cette troupe eſt-elle ſi redoutable? N'eſt-elle pas inférieure à la nôtre? Nous ſommes en état de leur faire la loi, s'ils ne viennent pas avec des intentions pacifiques; attendons-les; ils peuvent nous ſervir, & nous aider à ſortir de ce lieu.

Mes compagnons rougirent de leur terreur; il s'aſſirent tranquillement auprès de leur feu; les Sauvages arriverent; nous les reçumes avec de grandes demonſtrations d'amitié; ils y répondirent par de pareilles; nous leur fimes préſent de quelques-unes de nos hardes & de quelques taſſes de taffia qu'ils burent avec plaiſir; celui qui étoit à leur tête parloit un peu eſpagnol; un de nos matelots qui entendoit cette langue, lia converſation avec lui, & nous ſervit d'interprête.

Nous apprimes du Sauvage, qu'il s'ap-

pelloit Antonio, & qu'il étoit de St. Marc des Appalaches; il étoit venu hiverner dans une Isle éloignée de trois lieues de celle où nous étions; quelques débris de notre naufrage que la mer avoit entraînés sur la côte où il s'étoit établi, l'avoient engagé à venir dans l'Isle aux chiens; il avoit avec lui sa famille composée de sa mere, de sa femme, de sa sœur, de son neveu. Nous lui demandames s'il vouloit nous conduire à St. Marc des Appalaches, en l'assurant qu'il seroit content de nous; il se retira à l'écart à cette proposition : il parla pendant près d'une heure avec sa famille; nous remarquames que durant ce temps, il porta souvent les yeux sur nos armes, sur nos malles, nos couvertures & nos autres effets; nous ne savions que penser de cette conférence; nous conçumes quelques soupçons contre lui; mais l'air ouvert avec lequel il nous revint trouver, & l'offre qu'il nous fit de venir nous prendre incessamment, les dissipa ; il nous dit que nous n'étions qu'à dix lieues de St. Marc des Appalaches, & il nous trompoit, car il y en avoit vingt-six, mais nous l'ignorions; peut-être que si nous eussions été plus instruits, ce petit défaut de bonne foi nous auroit fait tenir sur nos gardes.

Antonio repartit avec nos présents; trois de nos matelots ne firent point de difficultés de s'en aller avec lui; il promit de revenir le lendemain avec sa pirogue. Il tint effectivement parole; nous le vimes le 24; il nous apporta une outarde & la moitié d'un

chevreuil. Comme il étoit arrivé tard, nous ne nous embarquames point ce jour-là. Le 25 nous chargeames une partie de nos effets, & nous partimes au nombre de six, parce que sa pirogue n'en pouvoit contenir davantage ; ceux qui resterent derriere nous, exigerent que je m'en allasse le premier, bien assurés, disoient-ils, que je ne les oublierois pas, & que si le Sauvage refusoit de les venir prendre, je sçaurois l'y forcer.

Antonio, nous débarqua dans l'autre Isle, où nous trouvames nos trois compagnons, qui l'avant veille, avoient pris les devants. Je n'eus rien de plus pressé, à mon arrivée, que de répondre de la confiance qu'avoient en moi les cinq matelots que nous avions laissés dans l'Isle aux chiens ; je conjurai notre hôte de les amener avec le reste de nos effets ; mais je ne pus le déterminer à entreprendre tout de suite ce voyage ; il vouloit, disoit-il, nous conduire auparavant en terre ferme ; je n'y consentis point ; son opiniâtreté me devint suspecte, & je le forçai de céder à la mienne. Après deux jours entiers de sollicitations, j'obtins qu'il se mît en route, & le 28 Février nous nous trouvames tous réunis ; ce fut une consolation pour nous ; dès que nous n'étions pas ensemble, il sembloit qu'il nous manquoit quelque chose ; nous nous regardions comme des freres ; nous nous prêtions mutuellement des secours & de l'appui ; la distinction des états avoit disparu ; le Capitaine & le matelot étoient amis & égaux ; rien de plus tendre

que les liaiſons formées par le malheur. Nous étions quatorze, nous ne formions qu'une famille.

Dès que tout notre monde fut raſſemblé, e ſommai le Sauvage de tenir ſa promeſſe, & de nous conduire enfin en terre ferme, nais l'ardeur qu'il avoit d'abord montrée, 'étoit beaucoup rallentie ; il nous fuyoit our éviter nos ſollicitations ; tout le jour l alloit chaſſer avec ſa famille, & le ſoir il e paroiſſoit point dans ſa cabanne qu'il ous avoit abandonnée & que nous habiions ; nous ne ſavions que penſer de ſa onduite : que vouloit-il faire de nous? ſpioit-il le moment de s'emparer de nos ffets & de nous quitter? Ce ſoupçon nous xcita à la vigilance, & nous la fimes ſi xacte qu'il lui fut impoſſible de nous oler : quelques-uns de nos compagnons, s de ſes délais, propoſerent un parti iolent, mais qui nous auroit épargné eut-être bien des malheurs ; c'étoit de uer les cinq Sauvages & de nous emparer e leur pirogue, pour tenter d'arriver aux ppalaches : je les détournai de ce deſſein, ont les conſéquences me parurent trèsangereuſes ; il étoit à craindre que les auvages de leur nation ne fuſſent inſtruits e leur mort, & ne vouluſſent la venger : ucun de nous ne connoiſſoit ces Iſles & s mers : comment aurions-nous trouvé la rre ferme? Le hazard ſeul pouvoit nous conduire, mais eſt-il prudent de s'embarer ſans autre eſpérance que celle qui eſt ndée ſur le hazard?

Nous demeurames cinq jours dans cette Isle, vivant de notre pêche & de notre chasse, économisant notre biscuit dans la crainte de le voir manquer, & nous bornant à une once par-jour. Enfin à force de chercher Antonio, nous le rencontrames, nous parvinmes à le gagner par nos prieres & par quelques présens; il consentit a nous mener: notre troupe se divisa encore, & le 5 Mars nous chargeames dans la pirogue la meilleure partie de nos effets : nous nous y embarquames au nombre de six : savoir, M. la Couture, sa femme, son fils âgé de quinze ans, & qui par un prodige inconcevable, avoit résisté, ainsi que sa mere, à toutes nos traverses, M. Desclau & moi : j'emmenai aussi mon négre qui faisoit le sixieme : Antonio & sa femme vinrent avec nous; les trois autres Sauvages resterent avec nos huit matelots dont nous ne nous séparames pas sans verser bien des larmes. Nous éprouvames les uns & les autres un serrement de cœur, un saisissement qui sembloit nous annoncer que nous nous faisions nos derniers adieux, & que nous ne nous verrions plus.

Ce voyage si ardemment desiré, obtenu avec tant de peine, devoit nous être plus funeste que celui où nous avions fait naufrage; nous avions déja essuyé bien des infortunes; de nouvelles nous attendoient. C'est ici, mon ami, que j'ai eu le plus besoin de ma fermeté, & qu'elle m'a abandonné plusieurs fois. Vous trouverez, dans ce que je vais vous raconter, des malheurs extraordinaires, & ces événements horribles que je

vous ai annoncés, & dont le ſouvenir ſeul me fait frémir encore.

Antonio nous avoit aſſurés que notre voyage ne dureroit pas plus de deux jours; nous avions fait nos proviſions en conſéquence; la crainte des événements nous avoit cependant fait prendre des vivres pour quatre jours. Ils conſiſtoient en 6 à 7 livres de biſcuit, & pluſieurs quartiers d'ours & de chevreuil boucannés. Cette précaution étoit raiſonnable; mais elle ne fut pas ſuffiſante; notre route devoit être plus longue, & nous nous en apperçumes dès le premier jour. Antonio s'arrêta après trois lieues & nous deſcendit dans une Iſle, où il nous força de demeurer juſqu'au lendemain, que nous ne fimes pas un chemin plus conſidérable; je remarquai qu'au lieu de paſſer le long de la grande terre, il s'amuſoit à nous promener d'Iſles en Iſles (*o*). Cela me donna des inquiétudes, & augmenta la défiance que ſa conduite m'inſpiroit. Six jours s'écoulerent dans ces petites traverſées; nos proviſions étoient épuiſées; nous n'avions plus d'autre nourriture que les huîtres que nous rencontrions ſur le rivage, & quelque peu de gi-

(*o*) *Ces Iſles ne me ſont pas bien connues; lorſqu'on les voit de la pleine mer, on diroit qu'elles ſont partie de la terre ferme; mais elles en ſont ſéparées par un canal d'environ deux lieues. Je ſuis deſcendu ſur quatre de ces Iſles; elles ſont fort baſſes, & fort ſablonneuſes.*

bier que le Sauvage nous donnoit quelquefois.

Les jours ſuivants ne changerent rien à la maniere dont Antonio nous faiſoit voyager ; nous partions à huit ou dix heures du matin, il nous contraignoit de nous arrêter à midi juſqu'au lendemain, ſouvent nous faiſions nos haltes dans des lieux déſagréables où nous ne trouvions rien à manger, & où l'eau nous manquoit auſſi.

Il y avoit ſept jours que nous étions en route : la terre ferme, cet objet de tous nos deſirs, le but de notre voyage, ne paroiſſoit point ; nous étions accablés de fatigue, épuiſés par la mauvaiſe nourriture que nous prenions, en très-petite quantité : nous étions déja ſans force, & preſque incapables de pouvoir ramer : cet état cruel fit ſur moi une impreſſion qu'il n'avoit pas encore fait ; l'habitude du malheur échauffa mon ſang, aigrit mon caractere ; je ne vis dans Antonio qu'un ſcélérat adroit qui vouloit abuſer de notre fortune, & nous faire périr inſenſiblement ; ces réflexions m'agitoient au milieu de la nuit, & me tenoient réveillé auprès d'un grand feu que nous avions allumé, & autour duquel dormoient mes compagnons. J'appellai M. Deſclau & M. la Couture, je leur fis part des idées ſiniſtres qui m'occupoient ; je leur fis ſentir ce que nous devions attendre de ce perfide Sauvage : ce qu'il avoit fait déja juſtifioit ma défiance ; je leur dis nettement qu'il en vouloit à nos jours, & que c'étoit fait de nous ſi nous ne le prévenions pas. Je ne conçois pas com-

ient je pus insister avec tant de chaleur sur
. nécessité de tuer Antonio: c'étoit moi,
ui dans l'Isle avois empêché nos matelots
e s'en défaire; je ne suis pas né barbare;
ais l'infortune m'avoit rendu féroce, ca-
able de méditer un meurtre & de l'exé-
uter; la circonstance où j'étois me servoit
'excuse, & ce qui arriva ensuite, acheva de
stifier ma résolution à mes yeux.

M. Desclau & M. la Couture jugerent
ifféremment de ce dessein, ils me rappel-
rent les mêmes raisonnements dont je m'é-
is servi pour en détourner nos matelots,
s ne me persuaderent pas; mais je cédai à
urs représentations, je passai le reste de la
uit avec eux sans rien entreprendre.

Le lendemain, 12 Mars, nous fimes en-
ore deux lieues, & nous descendimes à l'or-
inaire dans une Isle; abbatus par la mi-
re, pressés du besoin de dormir, nous pri-
es chacun une couverture, dans laquelle
ous nous enveloppames suivant notre usa-
e, & nous nous couchames autour d'un
rand feu; le sommeil nous gagna, & nous
ous y livrames avec joie, parce que c'étoit
utant de temps de diminué sur notre infor-
ine; mais le mien ne fut pas long;
es inquiétudes me reprirent avec plus de
rce; l'agitation de mon sang écarta loin de
oi le repos; les idées les plus funestes se
résenterent à mon imagination; je ne sais
l'on doit croire aux pressentimens; c'est
ne chimere peut-être que la Philosophie a
étruite avec bien d'autres préjugés; je n'en-
eprendrai pas de disserter sur ce sujet, je

dirai ſimplement ce que j'ai éprouvé. Je crus me voir ſur le bord de la mer, où j'apperçus ce Sauvage avec ſa femme, gagnant le large avec ſa pirogue; mon imagination étoit ſi fortement frappée de cet objet que je croyois l'avoir devant les yeux; il m'échappa un cri perçant qui réveilla mes compagnons; ils me tirerent, en m'interrogeant, de l'eſpece d'extaſe dans laquelle j'étois; je leur dis ce qui m'occupoit; ils ſe moquerent de mes terreurs; leurs diſcours, leurs railleries me firent croire qu'en effet j'avois rêvé; j'étois trop éloigné du rivage pour pouvoir facilement y voir ce que j'imaginois avoir vu; je finis par rire comme les autres de ce qui venoit de ſe paſſer. Ils ne tarderent pas à ſe r'endormir : moi-même je me laiſſai aller à un ſommeil profond, & ce ne fut qu'a minuit que je me réveillai en ſurſaut avec la même idée dont je m'étois moqué quelques heures auparavant.

Mes inquiétudes furent alors plus vives qu'elles ne l'avoient jamais été; je ne pus réſiſter à l'envie d'aller voir ce qui ſe paſſoit ſur le bord de la mer; je me leve ſeul ſans rien dire, ſans réveiller perſonne; je marche d'un pas chancellant ſur le rivage : le Ciel étoit ſerrein; la lune répandoit une clarté vive que rien n'interceptoit; elle aide mes yeux, je les porte vers l'endroit où devoit être la pirogue, je ne l'apperçois plus; je cherche, je regarde de tous côtés ... elle étoit diſparue : j'appelle le Sauvage, perſonne ne répond : mes compagnons, éveillés par mes cris, accoururent ſur le bord de la mer

e n'ai pas besoin de les informer de ce qui e passe: ils poussent des plaintes douloureuses, ils gémissent d'avoir retenu mon bras, orsque j'allois la veille, prévenir le dessein u perfide; mais de quoi servent les regrets, orsque le mal est fait & qu'il est irréparable?

Nous voilà donc une seconde fois seuls, dans une Isle déserte, sans secours, sans alinents, sans armes pour nous en procurer. Nous n'avions que les vêtements qui étoient ur nos corps & nos couvertures; nos fusils, nos effets étoient dans la pirogue, nos pées même que nous emportions ordinaiement avec nous, y étoient restées ce jourà. Toutes nos armes offensives & défensives, onsistoient dans un mauvais couteau qui se rouva par hazard dans ma poche, & j'éois le seul de la troupe qui en eût un. L'Isle ne produisoit aucune racine, aucun ruit que nous puissions manger; la mer n'y ettoit aucun coquillage; quelle situation afreuse! Quelle espérance nous restoit-il? Et comment se soutenir par le courage avec ant de raison de le perdre.

Dès que le jour commença à paroître, nous ramassames nos couvertures, qui étoient 'unique bien qui nous restoit; nous nous rendimes sur le rivage, dans l'espérance incertaine d'y trouver quelques huîtres pour soulager notre faim. Nos recherches furent nutiles; nous marchames pendant près de deux heures, sans appercevoir le moindre aliment, ni même une goutte d'eau potable.

Nous arrivames enfin au bout de cette Isle stérile; de-là, nous en découvrimes une

autre qui n'étoit ſéparée de celle où nous étions que par un trajet d'eau d'un demi-quart de lieue ; nous y avions paſſé un jour & une nuit avec le Sauvage ; je me rappellai qu'il y avoit d'excellents coquillages & de la bonne eau ; combien ne regrettames-nous point de n'avoir pas été plutôt abandonnés ſur celle-là ? nous y aurions du moins vécu : cette réflexion ajoutoit à notre douleur ; nous nous aſſimes ſur le ſable, en contemplant d'un œil avide cette Iſle deſirée, & en gémiſſant de la ſtérilité de la nôtre.

Après nous être repoſés quelque temps, nous ſentant preſſés par la faim, nous délibérames s'il falloit hazarder de traverſer le bras de mer qui ſéparoit les deux Iſles ; nous devions nous attendre à mourir ſi nous ne le tentions pas ; perſonne n'héſita ; mais lorſque nous allions l'entreprendre, nous fumes arrêtés par une réflexion qui ne s'étoit pas encore préſentée. Nous avions avec nous Madame la Couture & ſon fils ; comment pourroient-ils nous ſuivre? Ce paſſage n'étonnoit pas des hommes accoûtumés à l'eau ; mais une femme, un enfant ne l'entreprendroient pas ſans danger. Nous voyions déja Monſieur la Couture inquiet, meſurant des yeux le canal, & ſongeant au moyen de conduire ſûrement deux perſonnes qui lui étoient très-cheres. L'humanité ne nous permettoit pas de les laiſſer derriere nous ; nous offrimes de nous relayer ſucceſſivement pour leur donner la main à tous les deux, tandis que mon négre qui étoit le plus petit

e la troupe, marcheroit devant, sonderoit
terrein, & nous avertiroit des endroits
ù il ne seroit pas uni.

Je pris la main de Madame la Couture;
Ionsieur Desclau prit celle du jeune hom-
ie; le mari fit deux paquets de nos cou-
ertures & d'une partie de nos habits que
ous quittames, en chargea un sur la tête
e mon négre, garda l'autre, & nous nous
iimes en route. Heureusement le fond étoit
ſez solide & assez égal; l'eau, dans sa plus
rande profondeur, ne nous alloit que jus-
u'à l'estomac; nous marchames avec len-
eur & nous arrivames à l'autre bord; Mada-
ie la Couture, pendant cette traversée pé-
ible, montra un courage & une vigueur
ui me surprirent; elle les conserva dans
utes les circonstances, & on ne peut pas
ire que sa compagnie fut inutile ni embar-
assante.

Parvenus enfin à cette Isle, où nous es-
érions trouver des aliments, nous éprou-
ames une autre incommodité qui pensa nous
tre funeste; nous avions passé une heure &
emie dans l'eau; le froid nous saisit aussi-
ôt que nous en fumes sortis; il nous étoit
npossible de faire du feu pour nous sécher
: nous réchauffer, nous n'avions aucun ins-
rument pour cela; on n'auroit pas trouvé
ne seule pierre dans cette Isle, ni dans tou-
:s celles où nous nous étions arrêtés.

Nous sentimes vivement la privation du
u; c'est en nous donnant du mouvement,
n nous agitant sans cesse, que nous par-
inmes à nous réchauffer; nous marchames

pour cet effet pendant quelques heures, en cherchant des huîtres que nous dévorions à mesure que nous en rencontrions; dès que nous fumes rassasiés, nous en fimes une petite provision, que nous portames auprès d'une source d'eau douce, où nous nous établimes. Nous nous y reposames; le soleil qui étoit fort chaud nous permit de rester quelque temps assis sans souffrir du froid que nous craignions d'éprouver; il sécha nos habits mouillés, sans quoi leur humidité nous auroit prodigieusement incommodés pendant la nuit. Cela n'empêcha pas que nous ne la passassions d'une maniere très-désagréable; le froid nous réveilla plusieurs fois, & nous n'eumes pas d'autre parti à prendre pour l'éloigner, que celui de nous lever & de nous promener.

Le lendemain, il fit un vent de Sud & de Sud-est, qui contribua à nous échauffer; nous allames chercher des coquillages vers le bord de la mer; elle n'étoit point baissée, & nous n'en trouvames point; nous fumes forcés de nous en tenir à ceux que nous avions amassés la veille; nous eumes occasion de remarquer que lorsque le vent venoit du même côté, la mer ne se retiroit point, & qu'il falloit se précautionner d'avance pour nos provisions, & les faire toujours avant l'heure de la marée. Nous n'acquimes cette connoissance qu'à nos dépens, après avoir resté quelquefois sans vivres; nous étions obligés de chercher parmi les herbes & les racines, celles que nous croyions pouvoir suppléer aux coquillages; nous ne

umes faire usage que d'une plante qu'on ppelle la petite vinette, & qui est une espece d'oseille sauvage.

Je ne m'arrêterai pas sur ce que nous mes pendant les dix premiers jours qui 'écoulerent depuis celui où Antonio nous voit abandonnés; nous eumes beaucoup souffrir du froid pendant la fraîcheur es nuits, & quelquefois de la faim; nous assions les journées entieres à chercher de uoi fournir à notre subsistance, à pleurer ur nos infortunes & à demander au ciel e daigner y mettre un terme. Notre état toit toujours le même, & nos peines, os plaintes, nos inquiétudes ne vous préenteroient que des détails monotones sur esquels il est inutile de m'appesantir.

Le 22 Mars ou environ, car je ne puis ous répondre de l'exactitude des dates ui vont suivre, pendant que nous contiuions nos gémissements ordinaires, & que ous rêvions aux moyens de quitter ce riste séjour, nous nous rappellames que ans une isle voisine, où notre Sauvage ous avoit menés, il y avoit la moitié 'une pirogue qu'on avoit abandonnée ur la côte' nous imaginames qu'il ne seoit peut-être pas impossible de la raccomnoder & de nous en servir pour traverser e bras de mer qui nous séparoit de la erre ferme; cette idée nous séduisit, l'espoir qu'elle nous inspira pouvoit être chinérique, mais nous nous y livrames avec utant d'ardeur que si nous eussions été ertains de sa réalité. Les malheureux ne

ſont pas difficiles en eſpérances ; ils ne voient dans tous les projets qu'ils font que le terme de leurs maux ; c'eſt à ce point que ſe terminent toutes leurs combinaiſons, les circonſtances qui peuvent les empêcher d'y arriver, les obſtacles inévitables qu'ils trouveront ſouvent devant eux, ne ne ſe préſentent que foiblement à leur imagination ; leur eſprit les rejette avec effroi, & refuſe de les examiner, de peur qu'ils ne lui faſſent perdre l'idée flatteuſe qui le conſole.

Nous raiſonnames donc Mr. Deſclau, Mr. la Couture & moi, ſur les moyens de nous rendre auprès de cette vieille pirogue ; nous nous orientames du mieux que nous pumes, nous évaluames le chemin que nous aurions à faire pour arriver à cette Iſle ; nous conjecturames que nous n'en étions qu'à quatre ou cinq lieues, & effectivement nous ne nous trompions pas. Nous ne nous diſſimulames point les difficultés que nous rencontrerions dans ce voyage ; nous nous attendimes à trouver des rivieres & un bras de mer à traverſer ; mais cela ne nous rebuta point : nous réſolumes de tenter l'entrepriſe, ſûrs de l'exécuter pourvu qu'elle fût poſſible. Dès le même jour nous nous mîmes en marche ; nous ne voulûmes point conduire avec nous Madame la Couture & ſon fils, l'un & l'autre n'auroient fait que nous retarder ; ils ne pouvoient ſupporter comme nous la peine & la fatigue ; nous aurions été obligés peut-être de les laiſſer derriere nous ſur le bord de quelques rivieres où

nous

ous n'aurions point trouvé de gué, & u'il auroit fallu abfolument paffer à la age. Madame la Couture fentit ces raifons; le confentit à nous attendre avec fon fils, leur laiffai mon négre pour les fervir; & ous partimes après leur avoir promis de venir inceffamment avec la pirogue, fi nous raccommodions, & fans elle, fi elle ne pouoit nous être utile, ou fi nous ne pouvions trouver.

Le projet que nous avions formé étoit otre unique efpoir & notre feule reffource; ous nous en entretinmes pendant notre oute; nous en parlions comme d'une chofe ont l'exécution étoit fûre; cela ranimoit otre courage, nous donnoit une nouvelle gueur, & nous faifoit trouver le chemin oins long. Dans tous les états de la vie, ns toutes les circonftances, les hommes bercent de chiméres : on en voit quitr les plaifirs réels dont ils jouiffent, pour imaginer de nouveaux & s'amufer de lufion; c'eft pour les infortunés qu'elle réellement un bonheur; tant qu'elle les cupe, le fentiment de leurs peines les ecte moins vivement; ils les oublient ur ainfi dire.

Nous arrivames enfin après trois heures demie de marche, à l'extrêmité de notre e. Nous n'avions point rencontré de rivie- affez larges pour nous arrêter longnps; celles que nous vimes n'auroient ffé que pour de foibles ruiffeaux en Eupe; il ne nous fut pas difficile de les trafer. Nous trouvames au bout de l'Ifle

une espéce de canal d'un quart de lieue, qui nous séparoit de celle où nous dirigions nos pas : cette étendue d'eau à traverser nous causa quelque effroi ; nous la mesurions des yeux avec une certaine inquiétude ; le desir de nous procurer une voiture, l'ardeur avec laquelle nous nous occupions à sortir de notre misere, soutinrent notre résolution. Nous nous assîmes pendant une heure pour nous reposer ; nous avions besoin de toutes nos forces pour réussir dans le trajet que nous allions entreprendre ; nous ignorions si le canal seroit par-tout guéable ; nous tremblions qu'il ne le fût pas, & que l'espace que nous aurions à traverser à la nage, ne fût trop considérable pour nos forces ; cette idée nous retint encore en suspens pendant une demie heure : enfin nous résolumes de tout risquer ; avant d'entrer dans l'eau nous nous jettames à genoux, nous adressâmes au Ciel une priere courte, mais fervente, dans laquelle nous lui demandions son appui ; des infortunes aussi longues que les nôtres, les périls sans cesse renaissants auxquels nous étions exposés, nous avoient fait sentir plus que jamais le besoin d'un secours surnaturel, & la nécessité de recourir à Dieu. Après avoir rempli ce devoir, nous nous jettames dans l'eau, en nous confiant à la Providence ; ce fut elle qui nous soutint & qui nous empêcha de périr dans cette traversée.

Le terrein sur lequel nous marchions étoit très-inégal ; nous ne faisions, pour ainsi dire, que monter & descendre ; nous nétions pas

à cent pas du bord que nous perdîmes tout-à-coup le gué; nous plongeames malgré nous; ce contre-temps nous étourdit; il nous fit presque prendre la résolution de revenir sur nos pas; nous avancions cependant à la nage; nous retrouvames bientôt le fond, & nous nous apperçumes que ce qui nous avoit si fort effrayés, étoit un trou dans lequel nous étions tombés, & que nous aurions évité si nous nous étions écartés de dix ou douze pas. Nous finimes notre route sans accident, trouvant tantôt plus d'eau, tantôt moins, & en ayant quelquefois jusqu'au menton.

Nous n'en pouvions plus lorsque nous arrivames à l'autre bord; nous fumes contraints de nous jetter par terre, & de nous y reposer en attendant que nous eussions repris assez de forces pour pouvoir aller plus loin. Le temps, heureusement pour nous, étoit très-serein; aucun nuage ne cachoit le soleil; ses rayons qui dardoient à plomb sur nous, nous garantirent du froid dont nous n'aurions pu nous défendre sans ce secours, & sécherent nos habits & nos couvertures que nous avions apportées avec nous.

Dès que nous nous fumes reposés pendant quelque-temps, nous ramassames quelques coquillages que le hazard nous présenta, & qui reparerent nos forces; nous rencontrames à peu de distance une espece de puits dans lequel nous trouvames de l'eau douce, qui nous servit à nous désaltérer. Nous marchames ensuite vers la côte où devoit être la pirogue; nous ne tardames pas à la joindre; personne ne pouvoit nous en dis-

puter la possession. Nous l'examinames, en arrivant, d'un œil avide & curieux ; cette vue ne nous consola pas; elle étoit dans l'état le plus déplorable ; au premier aspect, il nous parut impossible de la rendre jamais capable de quelque usage ; nous ne nous en tinmes pas à ce premier examen ; il eût été affreux pour nous, d'avoir fait un voyage aussi pénible & aussi long dans cette espérance, pour la voir ensuite trompée ; nous la retournames de tous les côtés; nous en sondames toutes les parties, & je reconnus que tous nos efforts seroient inutiles. M. Desclau & M. la Couture n'en jugerent pas comme moi ; je me rendis à leur raisonnement ; après tout, il n'y avoit aucun risque à essayer de la raccommoder ; ce ne seroit que du temps & de la peine perdus. Nous étions accoutumés à la peine ; & quant au temps à quelle autre chose pouvions - nous l'employer ? Cette occupation pouvoit d'ailleurs nous distraire, nourrir un foible reste d'espérance, & tout cela étoit précieux dans une situation aussi fâcheuse que la nôtre.

Nous nous mimes sur le champ à cet ouvrage; nous ramassames des gaules & une certaine herbe qui croît au haut des arbres & que l'on appelle *Barbe Espagnole* ; c'étoient les matériaux que nous devions employer pour radouber notre frêle bâtiment ; ce soin nous occupa le reste de la journée ; nous fumes enfin obligés de quitter ce travail de bonne heure, pour chercher des aliments ; & heureusement nous n'en manquames pas.

Le ſoleil venoit de ſe coucher ; un vent frais commençoit à s'élever & nous menaçoit d'une nuit qui ſeroit très-froide ; chaque fois que nous nous trouvions dans ces circonſtances nous pleurions amérement l'impuiſſance où nous étions de faire du feu ; la découverte du moindre caillou auroit été pour nous le tréſor le plus précieux ; mais j'ai déja dit qu'on n'en voyoit aucun dans ces Iſles. Dans ce moment je me rappellai que le Sauvage qui nous avoit ſi cruellement trahis, avoit changé la pierre de ſon fuſil le jour qu'il nous avoit fait faire halte dans cette Iſle ; ce ſouvenir fut un trait de lumiere qui ramena un leger eſpoir dans mon ame ; je me leve avec une précipitation qui ſurprend mes deux camarades ; je les quitte ſans leur dire où je vais, je cours avec précipitation vers le lieu où Antonio nous avoit débarqués ; il n'étoit pas éloigné ; j'y arrive, je reconnois la place où nous avions paſſé la nuit ; on y voyoit encore les reſtes des cendres du feu que nous y avions allumé ; je parcours lentement les endroits voiſins ; je cherche avec attention le lieu où le Sauvage avoit changé ſa pierre & jetté la mauvaiſe ; il n'y a pas un coin que je n'examine avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, pas un brin d'herbe que je ne ſouleve pour voir ſi elle ne me cache point cette pierre ſi précieuſe ; pendant un gros quart d'heure je fais des recherches vaines ; la nuit approche, je ne jouis plus que d'un foible crépuſcule, à l'aide duquel je diſcerne à peine les objets : je renonçois déja à mon

eſpérance, & je me diſpoſois à rejoindre mes compagnons, plus triſte & plus affligé que je ne l'étois en les quittant, lorſque je ſens ſous mes pieds nuds, car j'avois quitté mes ſouliers qui ne pouvoient plus être d'aucun uſage, je ſens, dis-je, un corps dur; je m'arrête avec un ſecret frémiſſement, partagé entre la crainte & l'eſpérance; je m'abbaiſſe, je porte une main tremblante ſous mon pied que je n'avois oſé déranger de peur de perdre le corps qu'il couvroit, je le ſaiſis : c'étoit en effet la pierre à fuſil que je cherchois; je la reconnois avec une joie qu'il me ſeroit difficile de vous exprimer, & qui vous ſurprendra ſans doute, ainſi que ceux qui n'ont pas été dans ma ſituation, & qui dans cette vieille pierre ne verront qu'un miſérable caillou; ô mon ami, puiſſiez-vous ignorer toujours ce que c'eſt que le beſoin, le malheur qui empêche de le ſatisfaire, & quelle importance & quel prix ils attachent aux choſes les plus viles à nos yeux!

Tranſporté de joie, je courus à mes compagnons : bonne nouvelle, m'écriai-je de fort loin, & avant même qu'ils puſſent m'entendre; je l'ai trouvée, je l'ai trouvée. Ils accoururent à mes cris & m'en demanderent la cauſe; je leur montrai ma pierre à fuſil; je leur dis de cueillir du bois ſec, je tirai mon couteau, le ſeul inſtrument de fer que nous poſſédions, je déchirai mes manchettes qui me ſervirent d'amadou, & je parvins à allumer un grand feu qui nous défendit contre la fraîcheur de la nuit, &

reposa, en les échauffant, nos membres fatigués. Que cette nuit nous parut délicieuse en comparaison de celles que nous avions passées précédemment! avec quelle volupté nous nous étendimes autour de notre feu! que notre sommeil fut long & paisible! les rayons du soleil en tombant sur nous à son lever, occasionnerent seuls notre réveil.

Il est inutile de vous dire avec quel soin je serrai la pierre véritablement précieuse qui nous servoit à faire du feu; la crainte de la perdre & d'être privé de ce secours, vous garantit des précautions que je pris; je n'en négligeai aucune; je ne voulus jamais m'en séparer, & elle resta enveloppée dans deux mouchoirs que j'attachai à mon col, & encore ne pus-je m'empêcher plusieurs fois d'interrompre mon ouvrage pour y porter la main & tâter si elle y étoit encore.

Nous passames le second jour de notre arrivée dans cette Isle à continuer nos travaux pour réparer la pirogue; nous la cintrames avec une de nos couvertures que nous sacrifiames à cet objet; nous achevames notre ouvrage au moment où le jour finissoit, & nous passames une seconde nuit avec l'espoir de ne pas voir notre peine inutile : le desir d'en faire l'épreuve nous éveilla de bonne heure; nous n'eumes rien de plus pressé que de mettre notre pirogue à l'eau; tout ce que nous avions fait ne l'avoit pas rendu meilleure; il étoit impossible de s'y exposer sans danger. M. la Couture jugea encore qu'on la remettroit peut-être en

état, en employant deux autres couvertures; il se proposa de la conduire dans l'Isle où nous avions laissé sa femme & son fils; M. Desclau & moi nous songeames à chercher les moyens de rejoindre celle du Sauvage où étoient nos huits matelots, dans l'espérance d'y retrouver Antonio, & de le forcer à nous mener aux Appalaches, ou à nous ôter la vie; nous promimes à M. la Couture de ne point l'abandonner si nous réussissions, & de lui envoyer des secours prompts, ou de le rejoindre si nous ne venions pas à bout de notre dessein. Nous lui fimes nos adieux, & nous gagnames l'autre extrêmité de l'Isle; mais nous ne fimes encore que nous fatiguer inutilement par ce voyage; nous n'apperçumes aucun passage qu'il fût possible & même prudent de tenter. Un canal d'une lieue nous retenoit loin de l'Isle d'Antonio; un pareil trajet n'étoit point praticable à deux hommes seuls, qui n'avoient d'autre secours que celui qu'ils pouvoient tirer de leurs bras & de leurs jambes.

Nous revinmes sur nos pas; nous ne trouvames plus M. la Couture sur la côte où nous l'avions laissé; il en étoit déja parti avec sa pirogue pour se rendre auprès de sa femme; il avoit côtoyé le rivage, & nous reprimes le chemin que nous avions fait lorsque nous étions venus. Nous n'arrivames que sur le soir au bord du canal qui nous restoit à traverser; nous attendimes le lendemain pour entreprendre ce passage; notre lassitude ne nous auroit sans

doute pas permis de l'exécuter avec succés; les allarmes que nous avions eues la premiere fois se représenterent à notre souvenir, & nous ne jugeames pas à propos de nous y exposer pendant la nuit; l'infortune rend l'homme extrêmement timide; en vain dans certains momens il appelle la mort, qu'il regarde comme son asyle & le terme de tous ses maux: dès qu'elle s'approche, il fait tous ses efforts pour l'éloigner.

Le lendemain nous repassâmes le canal avec autant de bonheur que la premiere fois & avec moins de risques; nous arrivames auprès de Mde. la Couture qui n'avoit pas passé le temps de notre absence sans inquiétude sur notre sort & sur notre retour; nous trouvames son mari auprès d'elle; il étoit arrivé la veille avec la pirogue qu'il avoit amenée heureusement; mais ce voyage, quelque court qu'il eût été, n'avoit pas laissé de l'endommager beaucoup. Le travail que nous y avions fait n'avoit aucune solidité; la plûpart de ses parties s'étoient déjointes & ouvroient de tous côtés des passages à l'eau: le peu de succès nous découragea d'abord, & nous fit renoncer à l'idée d'y travailler encore: nous passames le reste de cette journée à nous reposer; notre retour avec ma pierre a fusil fut un bonheur pour Madame la Couture, qui depuis si long-temps avoit été privée du feu; nous en allumames un qui lui redonna de nouvelles forces.

Les huîtres & les racines avoient fait jusqu'à ce moment notre unique nourriture, & quelquefois nous n'en avions pas une

quantité ſuffiſante; la Providence nous en fournit ce jour-là, d'une autre eſpéce J'avois quitté mes compagnons pour me promener ſur la côte; les réflexions déchirante qui m'occupoient, m'empêcherent de m'appercevoir que je m'en écartois beaucoup elles me menerent loin & long-temps : un Chevreuil mort que je rencontrai devant mes pas m'en retira; je l'examinai & le tournai de tous les côtés : il étoit encore aſſez frais; il me parut avoir été bleſſé, & s'être ſauvé à la nage juſques dans ce lieu où la perte de ſon ſang, la douleur que devoit lui avoir cauſé ſa bleſſure, l'avoient ſans doute forcé de s'arrêter, & où il étoit mort enſuite. Je le regardai comme un préſent du Ciel, & le chargeant avec peine ſur mes épaules, je revins auprès de mes compagnons que je ne retrouvai qu'après environ une heure de marche.

Tout notre monde fut ſurpris de mon heureuſe découverte & en remercia le Ciel Nous avions beſoin d'une nourriture plus ſolide que celle dont nous uſions tous les jours; nous nous préparames à faire le meilleur repas que nous euſſions fait depuis long-temps. Nous nous empreſſames tous autour de notre Chevreuil, que nous eumes bientôt écorché & dépecé : nous en fimes cuire à notre feu une quantité ſuffiſante pour nous raſſaſier, & nous paſſames enſuite une nuit paiſible.

Le jour ſuivant, qui étoit je crois le 2 Mars, le deſir de ſortir de cette Iſle nous fit encore courir à notre pirogue, à laquelle

ous revenions sans cesse avec une nouvelle
deur, & que nous n'abandonnions jamais
ns un regret mortel. Le peu de succès de
otre premier travail ne nous empêcha point
en entreprendre un second : nous nous flat-
mes de réussir mieux, & de profiter de
xpérience que pouvoient nous donner les
utes que nous avions faites la premiere
is. Nous fimes usage de la même espéce de
atériaux que nous avions déja employés;
ous ne nous pressames point; nous mimes
ois jours entiers à cet ouvrage, auquel
ous sacrifiames encore deux couvertures
our le cintrer. Lorsqu'il fut achevé nous
eumes pas lieu d'en être plus contents;
ette malheureuse pirogue ne pouvoit être
n quart d'heure sur l'eau sans se remplir;
et inconvénient nous désespéroit, & nous
'y trouvions point de remede. Cependant
ous n'avions pas d'autre bâtiment pour
ous tirer de l'état déplorable auquel nous
tions réduits; empressés d'en sortir nous fer-
names les yeux sur le danger; nous n'avions
ue deux lieues à faire pour arriver à la
erre ferme; mais il étoit impossible de nous
mbarquer tous; c'eût été submerger la pi-
ogue, & la faire enfoncer en y entrant;
ous nous déterminames à partir tous trois,
I. la Couture, M. Desclau & moi : pen-
ant que deux de nous rameroient, le troi-
eme devoit s'occuper sans cesse à tirer l'eau
ui entreroit dans le bâtiment; nos chapeaux
evoient servir à ce travail; nous pouvions
ar ce moyen diminuer le danger; il n'en
xistoit pas moins à la vérité, mais enfin il

falloit s'y expofer, s'abandonner à la Providence, & attendre d'elle les fecours dont nous avions befoin pour venir à bout de ce trajet périlleux.

Cette réfolution ayant été prife, nous en remimes l'exécution au lendemain ; nous employames le refte de la journée à faire confentir Madame la Couture à attendre avec fon fils & mon négre, que nous puffions lui envoyer un bateau plus folide, ce qui ne nous feroit pas difficile fi nous parvenions à la terre ferme. Ce ne fut pas fans peine que nous vinmes à bout de la confoler & de la déterminer à nous laiffer partir fans elle ; je lui promis de lui laiffer ma pierre à fufil & mon couteau ; & j'avoue que ce ne fut pas fans quelques regrets que je confentis à céder ces deux meubles qui nous avoient été fi utiles, & dont je pourrois avoir befoin moi-même, fi je faifois un fecond naufrage avec la pirogue, ou fi j'arrivois dans un lieu défert ; mais il falloit bien qu'elle eût quelques fecours.

Dès que nous eumes appaifé fes regrets & mis fin à fes lamentations, nous ramaffames des provifions pour elle & pour nous ; nous en embarquames quelques-unes pour nous en fervir pendant notre voyage ; enfin le 29 Mars, au lever du foleil, nous entrames dans la pirogue ; elle étoit à flot ; nous fentions le plancher fur lequel nous étions fléchir fous nos pieds ; le poids de trois corps tels que les nôtres la fit un peu enfoncer, & nous vimes bientôt l'eau qui la gagnoit ; cet afpect m'ôta toute efpérance ;

ne pus me défendre d'un ſecret frémiſſe-
ent; la terreur la plus profonde s'empara
mon ame; il me fut impoſſible d'y ré-
ter; je voyois déja la mort devant moi;
ne voulus plus riſquer le trajet, je ſortis
ec précipitation de la pirogue; non, mes
nis, m'écriai-je à M. la Couture & à M.
eſclau; non, nous ne pouvons entrepren-
e ce voyage; nous ne ferons pas un quart
lieue avec ce bâtiment; il s'enforcera
ant ce temps, & nous laiſſera au milieu
une mer inconnue, & loin de toute iſle
nous puiſſions nous refugier. Reſtons
ns celle où nous ſommes; attendons-y les
cours du ciel, ou la mort; mais n'en pré-
pitons pas l'inſtant: il mettra fin à nos
ngues ſouffrances, & notre patience &
tre réſignation nous mériteront peut-être
entôt ce bienfait.

J'avois ſauté ſur le rivage en diſant ces
ots: M. la Couture me preſſoit de reve-
r, & ſe moquoit de ma peur; mes ſollici-
tions, mes raiſonnements ne purent le
gner; il perſiſta dans le deſſein de tout
quer, & Mr. Deſclau partit avec lui. Je
ſtai ſur le bord à les regarder; je les vis
ancer avec peine, tourner une petite Iſle
i étoit à une portée de fuſil de la nôtre,
qui les déroba bientôt à mes yeux; je ne
ute point qu'ils n'aient péri; je n'en ai
nais eu aucunes nouvelles, & ſans doute
ir naufrage ne tarda pas long-temps; ſans
le qui étoit entre nous, & qui me les
choit, j'aurois vu la pirogue s'enfoncer, &
s malheureux compagnons s'enſevelir avec

elle dans les flots; l'état de ce bâtiment eſ
une preuve à laquelle il n'y a point de re
plique à faire; & quelques rapports que j'eu
occaſion d'entendre, & dont je parlerai dan
la ſuite, ne ſervirent qu'à m'aſſurer de leu
perte.

Je revins auprès de Madame la Coutur
qui ne s'attendoit plus à me revoir; ell
n'avoit pas voulu être préſente à notre em
barquement; comme elle n'y conſentoit qu'a
vec peine, ce ſpectacle auroit augmenté ſ
douleur; je la trouvai aſſiſe auprès du feu
le dos tourné contre le rivage & pleuran
amérement ſur ſa ſituation; ma préſence l
ranima: vous n'êtes donc pas encore partis, m
dit-elle? Ah, qui vous arrête? Croyan
votre départ certain, je cherchois à m'ac
coutumer à notre ſéparation; cette idée af
fligeante commençoit à m'affecter moins
par l'eſpérance que vous ne m'oublierez pas
mais je vous revois, je n'oſe me livrer à l
joie; les regrets vont bientôt la faire diſpa
roître & ſe renouveller avec plus d'amer
tume.

Je ne jugeai pas à propos de lui donne
de plus vives inquiétudes, en lui diſant na
turellement la cauſe de mon retour, & le
craintes que je concevois pour nos deu
voyageurs, dont l'un étoit ſon mari; je lu
cachai le péril auquel il étoit expoſé; je lu
dis ſimplement que pour ſurcharger encor
moins la pirogue, j'avois préferé de reſte
avec elle; que M. la Couture enchanté d
ma réſolution qui rendoit ſon voyage moin
périlleux, & l'aſſuroit qu'il l'aiſſoit du moin

ami sûr auprès de sa femme & de son
, avoit continué sa route avec plus de
nquillité; & que je lui avois promis de
rien épargner pour leur rendre tous les
vices qui seroient en mon pouvoir. Ma-
me la Couture me remercia avec la plus
e reconnoissance; ma présence sembloit
consoler & la rassurer tout-à-fait sur l'a-
nir.

Nous n'étions enfin plus que quatre dans
tre Isle; & j'étois obligé de songer à la
nservation & à la subsistance de tous; Ma-
me la Couture & son fils étoient trop foi-
s pour m'être d'un grand secours; je n'en
ois guere que de mon négre; mais c'étoit
e espece de machine organisée, qui n'a-
t que des bras & des jambes à employer
notre service; il manquoit à chaque ins-
t de jugement & de prévoyance, & j'é-
s obligé d'en avoir pour lui, comme pour
autres; il ne m'étoit utile que dans les
asions où il falloit agir, & ou ses forces
étoient nécessaires.

Pendant quelques jours que nous passa-
s encore dans cette Isle, les vents de
d & de Sud-Est soufflerent long-temps, &
us furent très-funestes en nous empêchant
trouver des provisions; nous fumes obli-
de nous restreindre à la vinette, qui fai-
une nourriture très-médiocre, sans subs-
ice, & qui affoiblissoit notre estomac
s le rassasier; le chevreuil que j'avois
uvé avoit été bientôt dévoré; le hazard
me l'avoit procuré ne renaissoit plus, &
e falloit pas compter deux fois sur ses

bienfaits. Nos peines augmentoient à chaque inſtant.

Six jours s'étoient écoulés depuis le départ de M. la Couture & de M. Deſclau; j'avois quelquefois eſperé, foiblement à la vérité, de recevoir de leurs nouvelles, & des ſecours de leur part; mais je n'oſai plus m'en flatter; Madame la Couture elle-même ne comptoit plus ſur eux; elle me diſoit qu'elle croyoit ne les plus revoir, & que ſans doute ils avoient péri; je ne pouvois calmer ſes craintes & ſes ſoupçons; je les éprouvois moi-même, & je connoiſſois d'ailleurs la fragilité de leur bâtiment; le mal-aiſe que je reſſentois, mes longues infortunes me donnoient de l'humeur, de l'ennui, du dégoût, & dans cet état j'étois incapable de déguiſer ce que je penſois, & d'avoir des ménagements.

Las de ma ſituation douloureuſe, reconnoiſſant avec amertume que je ne devois attendre que de moi les moyens de la changer, j'imaginai de faire un radeau, ſur lequel nous puiſſions nous embarquer; je ſaiſis vivement cette idée, & je regrettai de ne l'avoir pas eue avant le départ de mes deux compagnons; ils m'auroient ſecondé dans ce travail plus utile & plus ſûr que celui que nous avions fait à cette malheureuſe pirogue que nous avions été chercher ſi loin. Je réſolus du moins de ne pas différer l'exécution de ce nouveau deſſein, tandis qu'il me reſtoit encore des forces pour l'entreprendre. J'en fis part à Madame la Couture qui l'adopta avidement, & qui ſurmontant la foi-

bleſſe

esse naturelle à son sexe, & que nos mal-
eurs avoient augmentée, mit elle-même la
ain à l'ouvrage; nous nous en occupames
us les quatre; je chargeai le jeune la Cou-
re de dépouiller quelques arbres de leur
orce, en lui indiquant ceux qui pouvoient
us être plus utiles; nous nous mimes, sa
ere, mon négre & moi à rassembler les
us grosses pieces de bois sec que nous pu-
es trouver; il y en avoit de considérables
e nous avions de la peine à remuer, &
e nous roulames tous les trois avec effort
r le rivage. Nous y en conduisimes une
uzaine; ce soin nous retint un jour en-
r, à cause de notre foiblesse; à chaque
stant nous étions contraints de nous repo-
; après avoir pris haleine pendant quel-
es momens, nous recommencions à tra-
iller avec une constance que soutenoit
il le desir de sortir du lieu de notre exil.
Nous étions tous extraordinairement fa-
ués lorsque la nuit nous força d'interrom-
e notre besogne; nous trouvames heureu-
nent auprès de notre feu, une grande
antité d'huîtres, de palourdes, de lambies
d'autres coquillages que le jeune la Cou-
re avoit pris sur le bord de la mer, &
'il y avoit transportés. Ces aliments cruds
oient très-grossiers & très-indigestes;
us imaginames de les faire griller sur des
arbons; c'étoit la premiere fois que cette
e nous étoit venue; nous l'essayames, &
us nous en trouvames bien. Ces sortes
poissons perdirent toute leur mauvaise
alité par la cuisson; ils devinrent plus le-

gers, plus nourrissants, mais ils furent moins agréables au goût ; nous ne pouvions les assaisonner ; un peu de sel nous auroit suffi, mais nous n'en avions point, & nous ne savions comment en faire ; le radeau qui nous occupoit absolument ne nous permit pas d'en chercher les moyens ; nous pouvions nous passer de sel, mais nous ne pouvions songer à finir nos jours dans cette Isle.

Le lendemain, nous reprimes notre ouvrage de la veille ; les écorces d'arbres que le jeune la Couture avoit préparées, me servirent à attacher nos pieces de bois les unes aux autres ; ce lien ne me parut pas suffisant ; j'occupai Madame la Couture à couper une de nos couvertures par bandes qui me servirent à faire un lien plus solide ; mon négre, pendant ce temps, roula auprès de moi quelques autres pieces de bois moins pesantes que je joignis à celles qui étoient déja assemblées ; mon radeau fut fini à midi ; je pris un morceau de bois que j'assujettis de mon mieux au milieu de mon ouvrage, pour servir de mât ; j'y attachai une couverture entiere, qui devoit nous tenir lieu d'une voile.

Nous défimes ensuite une partie de nos bas dont le fil fut employé à faire des cordages pour les haubans, les bras & les écoutes. Tous ces différents travaux nous tinrent le reste de la journée, mais enfin nous les achevames ; je me munis d'une derniere piéce de bois de moyenne grosseur, dont je me proposai de me servir comme d'un gouvernail. Résolus de partir le len-

demain de grand matin, nous commençames tout de ſuite à faire proviſion d'huîtres & de racines ; nous fumes aſſez heureux pour en trouver une quantité prodigieuſe, dont nous chargeames ce que nous crumes néceſſaire ſur notre radeau ; il étoit amarré avec ſoin dans le ſable ; la marrée montante devoit le mettre à flot ; elle commençoit ordinairement à ſe retirer au point du jour, & nous comptions en profiter pour partir. En attendant ce moment, nous nous repoſames auprès de notre feu ; nous n'y goûtames pas long-temps le ſommeil ; il ſurvint un orage affreux pendant la nuit ; la pluie, la clarté des éclairs, le bruit du tonnerre, nous réveillerent ; la mer s'enfla beaucoup ; elle s'agita avec la plus grande fureur ; nous tremblames pour le radeau qui nous avoit donné tant de peine ; hélas, nous ne pumes point en profiter ; les vagues le détacherent & l'entraînerent dans la mer, après l'avoir mis en piéces ; ce temps affreux dura toute la nuit, il ne ceſſa qu'au retour du ſoleil.

Nous étions accourus ſur le rivage pour voir ſi notre machine n'auroit point réſiſté à la tempête ; mais nous ne la vimes plus ; elle avoit diſparu ; le courage nous abandonna ; nous paſſames le reſte du jour à nous déſoler, à nous plaindre, ſans ſonger à rien entreprendre de nouveau. Un autre fléau vint encore nous accabler ; depuis que nos malheurs avoient commencé, nous n'avions point été malades ; notre ſanté s'étoit conſervée, & nous n'éprouvions pas

d'autre incommodité que notre foibleſſe. Mon négre, pendant que nous nous affligions, avoit couru la côte pour chercher quelques coquillages ; il n'en vit aucun, mais il trouva la tête & la peau d'un marſouin qu'il nous apporta. Le tout nous parut fort corrompu ; mais le beſoin écarte la délicateſſe, & notre eſtomac avide demandoit cette nourriture dont la vue étoit ſi dégoûtante ; nous la mangeames toute entiere ; une heure après nous ſentimes un mal-aiſe inſupportable ; notre eſtomac étoit ſurchargé, & ne pouvoit ſe débarraſſer de cet horrible aliment ; nous eumes recours à l'eau dont heureuſement nous ne manquions pas ; nous en bumes beaucoup, elle ne nous ſoulagea que par degré ; nous fumes tous incommodés d'une diſſenterie cruelle qui nous fatigua pendant cinq jours.

L'idée de conſtruire un autre radeau m'étoit venue lorſque j'avois vu le premier emporté ; mais la laſſitude me força de renoncer à l'entreprendre ſur le champ, & je ne fus pas en état de le faire tant que dura notre maladie. Elle finit enfin, mais elle nous laiſſa tous dans une foibleſſe extraordinaire. La crainte de la voir augmenter me détermina à m'occuper ſur le champ de la conſtruction d'un nouveau radeau ; il ne falloit pas attendre que l'épuiſement total de mes forces me mît dans la néceſſité de renoncer pour toujours à ce projet. J'exhortai Madame la Couture à me ſeconder encore ; elle fit comme moi un effort ſur elle-même, & nous nous mimes tous à l'ouvrage à l'exception de ſon

fils qui étoit très-mal. Nous étions alors au 17 Avril ou environ; nous travaillames sans relache & avec autant de promptitude que notre foiblesse, qui étoit extrême, nous le permit; nous n'eumes entierement achevé que le 15 au soir; les piéces de bois que nous employames nous donnerent beaucoup de peines a rouler; nous étions obligés de les aller chercher au loin; celles qui étoient le plus près de la mer avoient été employées déja au radeau que nous avions perdu; nous tremblions à chaque instant que le mauvais temps ne vînt interrompre notre ouvrage & le détruire avant qu'il fût achevé; nous ne pouvions prendre aucune précaution; il falloit l'exécuter sur le rivage, & dans le lieu le plus près de la mer, afin qu'en montant elle le mît elle-même à flot; il nous auroit été impossible de l'y mettre nous-mêmes; comment nous auroit-il été facile de le remuer? Le moindre nuage que nous appercevions dans le ciel, le moindre degré de force qu'acquéroit le vent, nous faisoient frémir, & sembloient nous présager une tempête; nous nous arrêtions alors; nous n'osions poursuivre notre travail dans la crainte qu'une seconde fois nous ne pussions pas en profiter.

Nous nous y remettions enfin, mais c'étoit avec dégoût, avec inquiétude; nous sacrifiames à ce bâtiment le reste de nos couvertures & de nos bas; si les flots nous l'avoient encore enlevé, il ne nous restoit plus aucune ressource, aucune espérance, & nous n'aurions plus attendu que la mort.

Les craintes ne nous quitterent point durant la nuit du 15 au 16. La ſérénité du ciel nous raſſuroit à peine; nous ne dormimes point; nous la paſſames à ramaſſer des proviſions pour deux jours, en coquillages & en racines, & à les charger ſur notre radeau, réſolus de partir le lendemain, ſi nous le poſſédions encore. Le jour vint enfin; il nous promettoit un temps favorable; j'allois réveiller le jeune la Couture pour nous embarquer; il étoit le ſeul que la fatigue avoit forcé de ſe repoſer; je l'appelle, il ne me répond point; je m'approche de lui pour le réveiller en le ſecouant; je le trouve froid comme le marbre, ſans mouvement, ſans ſentiment; je le crus mort pendant quelques minutes; en paſſant la main ſur ſon cœur, je ſentis qu'il battoit encore. Notre feu étoit preſque éteint; comme nous devions quitter l'iſle & que nous ne penſions plus en avoir beſoin, nous ne nous étions pas donné la peine de l'entretenir; j'appellai mon négre pour le ranimer, tandis que je cherchois à réchauffer ce malheureux jeune homme en lui frottant les bras, les mains & les jambes; Madame la Couture qui étoit éloignée, arrive dans ce moment. Qui pourroit peindre ſon état, ſes cris, ſa douleur à la vue de ſon fils expirant! Elle tomba à côté de lui dans un évanouiſſement profond qui me fit trembler; occupé auprès de l'enfant, quel ſecours pouvois-je donner à la mere? Je leur partageai mes ſoins; celle-ci me ſembla dans un état auſſi terrible que ſon fils. Le négre

avoit rallumé le feu ; je lui ordonnai de ſoutenir le jeune homme & de le réchauffer par degrés ; à force de ſoins & de mouvements, je fis revenir la mere à elle-même ; je m'attachois à la conſoler, à lui donner de l'eſpérance ; elle ne m'écoutoit pas ; ſon fils reprit enfin connoiſſance ; le froid l'avoit ſaiſi pendant la nuit, & cela, joint à l'épuiſement où il étoit, l'avoit plongé dans cette léthargie qui eût terminé ſes jours, ſi j'avois tardé un inſtant à le ſecourir.

Quelle ſituation étoit alors la mienne ? abandonné dans une Iſle déſerte, manquant de tout, au milieu de deux perſonnes dangereuſement malades, ne ſachant quel reméde leur donner, n'ayant que des huîtres, des poiſſons, de mauvaiſes racines & de l'eau à ma portée. Dans quel moment ſur-tout étoient-elles tombées dans ce funeſte état ? A l'inſtant où nous nous préparions à quitter cette Iſle, à nous rendre dans un lieu où nous trouverions des hommes & du ſecours. Il ne fallut plus ſonger à les embarquer de ce jour-là ; la mere & le fils étoient trop foibles ; partir, c'étoit les expoſer à une mort certaine ; les laiſſer, c'étoit une inhumanité dont l'idée ſeule révoltoit mon cœur, & dont j'étois incapable ; reſter moi-même avec eux, c'étoit m'expoſer à ne voir jamais la fin de mes peines, à perdre le radeau qui m'avoit tant coûté, à le voir emporté par les flots ; cette derniere idée, que le premier malheur que nous avions éprouvé fortifioit encore, déchiroit mon cœur, & me jettoit dans un déſeſpoir que rien ne pouvoit cal-

mer, & que chaque minute augmentoit. Je ne balançai pas cependant; je remplis les devoirs que l'humanité m'imposoit; je me résignai à tous les maux qui m'étoient encore préparés, je les offris au Ciel, & j'en attendis ma récompense.

Je courus décharger le radeau des provisions que nous y avions placées; mon cœur saigna encore à la vue de cet ouvrage qui m'alloit peut-être devenir inutile; je songeai à l'amarrer, de maniere qu'il pût résister long-temps à l'impétuosité des flots, s'il survenoit une nouvelle tempête; j'en détachai le mât, les cordages & tout ce que je ne pouvois plus espérer de recouvrer, si je venois à le perdre, & je les mis dans un lieu sûr, à l'abri de la fureur de la mer; je pris la couverture sur-tout, que je portai à nos malades, qui avoient besoin de ce meuble; je passai la journée à leur donner des soulagements; heureux s'ils pouvoient contribuer à les rétablir, & à lever les obstacles qui s'opposoient à notre départ!

La douleur de Madame la Couture, ses inquiétudes sur son fils, étoient la seule cause de son mal; je parvins à les dissiper en partie, non pas en lui donnant des espérances que je n'avois pas; car j'étois persuadé que nous perdrions le jeune homme; mais en lui inspirant du courage, & en l'exhortant à la soumission aux volontés du Ciel; je croyois qu'il étoit important de la préparer ainsi par degrés au coup qui devoit la frapper, & que je n'imaginois pas être fort éloigné: en effet le jeune homme étoit dans

position la plus douloureuſe; il avoit
oute ſa connoiſſance, mais ſa foibleſſe étoit
grande qu'il étoit forcé de ſe tenir cou-
hé; ſes membres ne pouvoient ſoutenir le
oids de ſon corps, & ce n'étoit qu'avec des
forts infinis qu'il ſe tournoit d'un côté ſur
autre; s'il vouloit changer de place, il étoit
bligé de ramper & de ſe traîner ſur le
entre.

Je veillai ſans ceſſe auprès de lui pendant
nuit; lui-même ne ferma pas l'œil; il me
arloit quelquefois, c'étoit pour me remer-
er de mes ſoins & pour me témoigner
ombien il y étoit ſenſible, & le regret qu'il
voit de retarder notre voyage; je n'ai rien
ntendu de plus tendre & de plus touchant
ue les diſcours qu'il me tenoit ſur ce ſu-
t. Ce jeune homme avoit une ſenſibilité
rofonde, un ſens & une fermeté qu'on n'a
s ordinairement à cet âge; il ſe trouva
ès-mal vers le point du jour, il n'y avoit
eſque pas de minutes où je ne m'attendiſſe
le voir paſſer; j'avois eu la précaution de
nir ſa mere à quelque diſtance de lui, afin
u'elle ne le vît point expirer, s'il venoit à
ndre le dernier ſoupir; ce ſpectacle eſt tou-
urs affreux pour des étrangers; combien
uroit-il été pour une mere! je n'aurois
s répondu que Madame la Couture eût
nſervé la fermeté que j'avois tâché de lui
ſpirer; & je voulois lui dérober au moins
tte cruelle image, dont l'effet eſt ſouvent
oins ſenſible lorſqu'on ne l'a pas ſous les
ux.

Le jeune homme dans ce moment me dit

avec effort : pardonnez-moi les inquiétudes & les peines que je vous donne ; je n'attends plus aucun ſuccès de vos ſoins ; je ſens que l'inſtant de ma mort eſt proche ; je ne quitterai pas cette Iſle ; quand même mes jours ſe prolongeroient, je ne pourrois vous ſuivre ; mes jambes me refuſeront abſolument tout ſervice ; arrivé avec vous ſur la terre ferme, je n'en ſerois pas plus heureux ; les endroits habités ne ſe trouvent pas ſur la Côte ; comment pourrois-je m'y rendre ? Il me faudroit reſter expoſé dans les bois aux bêtes farouches, & à des incommodités plus cruelles encore que celles que j'éprouve à préſent. M'en croirez-vous, Monſieur Viaud, ajouta-t-il après un inſtant de réflexion, partez ſans m'attendre ; ne vous inquiétez pas de mon ſort ; il ne peut être long ; profitez de votre radeau ; craignez de perdre avec lui l'eſpérance qui vous reſte de vous ſauver ; emmenez ma mere, ce ſera une conſolation pour moi ; tant qu'elle ſera avec vous je ne craindrai rien pour elle. Vous laiſſerez ſeulement auprès de moi le plus de proviſions que vous pourrez ramaſſer, & j'en ferai uſage, tant que le Ciel me laiſſera la vie. Si vous arrivez en lieu de ſûreté, vous ne m'oublierez point, & vous aurez ſans doute l'humanité de revenir en ce lieu me porter des ſecours dont je profiterai, ſi je reſpire encore, ou me donner la ſépulture ſi vous me trouvez mort : ne me répondez point, ajouta-t-il, en voyant que j'allois l'interrompre, ce que j'exige eſt juſte ; il ne faut pas que l'eſpérance incertaine de me

ettre en état de partir avec vous, vous
iffe rifquer de périr avec moi; je fuis dé-
erminé à périr feul, mais éloignez-vous,
uvez ma mere, & cachez-lui mon état &
conseil que je vous donne.

Je demeurai confondu à ce difcours; je
'y répondis point, j'en étois incapable;
ne foule d'idées confufes fe préfenterent à
non imagination, & toutes me difoient que
otre falut dépendoit de ce confeil, que la
éceffité m'ordonnoit de le fuivre; agité de
nille mouvements de compaffion, de dou-
eur & d'incertitude, je me jettai fur le jeune
omme que j'embraffai avec tendreffe; je
nouillai fon vifage de mes larmes, en van-
ant fon courage, en l'exhortant à le con-
erver, fans lui parler de mes réflexions, &
ns lui dire non plus que je ne pouvois
éder à fon avis. Il me ferra les mains, en
ne difant de réflechir à ce qu'il m'avoit
ropofé.

Je le quittai, & je fus en effet occupé de
on difcours : je l'admirois, mais je fongeois
n frémiffant que c'étoit fait de nous tous,
je balançois à entreprendre un voyage
u'il paroiffoit defirer. Cependant, l'idée de
laiffer me défefperoit; j'aurois pu le por-
er fur le radeau & lui faire partager notre
ortune pendant la traverfée; mais qu'en
urois-je fait quand nous ferions arrivés à
erre? Il ne pouvoit fe remuer, fon féjour
ans l'Ifle étoit moins dangereux : il n'y
voit aucune bête féroce; à force de m'ar-
êter fur cette idée, mon âme s'y accoutu-
na, & je l'avouerai, celle d'abandonner le

le jeune la Coutu e me parut moins terrible, mon intérêt, celui de sa mere, notre perte inévitable, me firent penser qu'une nécessité aussi pressante que celle dans laquelle nous étions, me dispensoit de toute espece de ménagement.

Je dois cependant dire qu'au milieu de ces réflexions, il s'en présentoit d'autres qui rassuroient l'humanité gémissante d'une résolution qu'elle ne prenoit qu'avec peine; je pensois que mon voyage seroit court, que j'arriverois promptement dans un lieu habité, où je pourrois prendre un bateau & des hommes pour le venir chercher & le transporter auprès de sa mere; ce raisonnement étoit bien hazardé: le succès l'étoit encore davantage; mais le malheur me le fit regarder comme très solide & très-sensé.

Cependant je ne pus me résoudre à partir de toute la journée; le soir, le jeune la Couture me fit des reproches de mes délais: si votre séjour en ce lieu pouvoit prolonger ma vie, me dit-il, je n'aurois rien à vous opposer; mais vos efforts seront inutiles, je le sens; je puis languir encore un jour ou deux, & pendant ce temps il peut s'élever une autre tempête, qui vous privera de votre radeau; vous voudrez alors vous éloigner & vous n'en aurez plus le pouvoir; vous gémirez d'avoir différé, & vos regrets seront d'autant plus violents que ce délai m'aura été inutile; j'aurai péri sous les yeux de ma mere, j'emporterai en mourant l'affreuse assurance qu'elle me suivra bientôt; je la laisserai dans les pleurs & dans

défespoir; ce lieu cruel qu'elle ne pourra
us quitter, me rappellera fans ceffe à fon
uvenir & renouvellera la fource de fes
eurs; l'abfence, l'éloignement, le temps
urroient la confoler Profitez de cette nuit
ur faire vos préparatifs, raccommodez vo-
bâtiment, ramaffez vos provifions, laif-
m'en une certaine quantité & partez
main au point du jour; réveillez ma mere
moment du départ; elle croira que je
fuis plus & que vous voulez l'arracher à
fpectacle funefte; ne la tirez pas de fon
eur; partez & confolez-la.

L'état de ce jeune homme, le fang froid
ec lequel il prononçoit ce difcours, la né-
ffité enfin, tout me détermina. Je pris la
uverture dont il étoit enveloppé, & je
donnai à la place une redingote que je
rtois par-deffus mon habit; je me dépouil-
encore de ma vefte que je lui laiffai,
llai redreffer le mât de mon radeau; j'y
achai la couverture; pendant ce temps,
on négre fut ramaffer des coquillages; il
trouva beaucoup; ma cargaifon fut bien-
prête; je l'aidai à tranfporter une quan-
é fuffifante de vivres auprès du jeune la
uture; nous féchames plufieurs poiffons
feu, afin qu'ils puffent fe conferver plus
ng-temps, & nous les mimes à fa portée;
prin-temps étoit venu, les nuits n'étoient
us fraîches, & le feu lui devenoit moins
ceffaire.

Je me repofai quelques heures en atten-
nt celle de mon départ; mais je ne dor-
s point; je parlai long-temps avec le

jeune homme, qui faifoit des efforts conti-
nuels fur lui-même, pour me confoler d
notre féparation & pour me recommande
fa mere. Une heure avant le jour il tomb
dans une nouvelle foibleffe ; il perdit l
connoiffance ; je ne pus réuffir à le fair
revenir ; dès cet inftant je le regardai com-
me un homme mort. Le dirai-je? Je vi
dans fon trépas un bonheur pour lui, & u
foulagement pour moi ; je l'abandonnoi
avec moins de regret ; le jour vint ; il refpi-
roit encore, mais il ne parloit plus ; il m
paroiffoit dans les douleurs de l'agonie ; j
ne penfai pas qu'il pût vivre encore un
demie heure ; je mis cependant près de lu
le plus d'aliments qu'il me fut poffible ; j
remplis d'eau toutes les écailles des huître
que nous avions ouvertes, afin qu'il trouvâ
des fecours, s'il reprenoit affez de force
pour pouvoir en profiter ; mais je ne l'ef-
pérai pas, & en rempliffant ce foin, je n
doutois pas qu'il ne fût inutile ; je le re-
commandai au Ciel, & je courus auprès d
fa mere que je réveillai avec peine. Rani-
mez votre courage, Madame, lui dis-j
brufquement ; le Ciel veut que nous nou
éloignions, obéiffons à fes décrets, hâtons-
nous : craignons un délai qui nous feroi
funefte, & qu'il ne feroit plus en notr
pouvoir de réparer. Jufte-Ciel, s'écria-
t-elle ! mon fils eft mort... je n'ai déja plu
d'époux... j'ai tout perdu.

Elle fe tut à ces mots ; elle répandit u
torrent de larmes ; je ne m'amufai pas
les effuyer ; je la pris avec mon négre, &

us la transportames dans notre radeau, s qu'elle fit la moindre résistance; j'avois int qu'elle ne demandât à voir son fils; mouvement naturel eût pu lui être ngereux, & retarder encore notre voyage squ'au lendemain; la persuasion où elle oit qu'il avoit rendu le dernier soupir, npêcha d'y songer; de quel secours lui t-elle été après sa mort? Elle n'avoit s besoin d'un spectacle de cette espece, pable de lui ôter les forces qui lui resent, & qu'il lui étoit important de nserver.

Moi même, quand nous eumes gagné le ge, je fus persuadé que le jeune homme toit plus; occupé de cette idée, en gournant notre bâtiment, j'adressai pour lui es prieres au Ciel, & je le conjurai en ême temps de nous être plus favorable.

Nous étions partis le 19 Avril, si ma méoire ne me trompe point; nous voguames rs la terre ferme sans éprouver le moindre cident, si ce n'est beaucoup de fatigue. otre navigation dura douze heures, au ut desquelles nous primes terre. Notre emier mouvement fut de rendre grace à eu de notre heureuse arrivée; nous abannnames notre radeau & nous n'emportaes que nos provisions, notre couverture les cordages que nous avions faits de nos s. Nous nous avançames dans le pays que us trouvames impraticable, & presque néralement innondé; cet inconvénient us affligea; il nous fit reconnoître que le lheur ne nous quitteroit pas de sitôt, &

qu'il nous accompagneroit encore ſur la terre ferme.

Le ſoleil alloit ſe coucher ; la laſſitude que nous éprouvions, la crainte de nous égarer pendant la nuit dans un lieu que nous ne connoiſſions pas, nous fit ſonger à chercher un endroit où nous puſſions la paſſer avec le moins d'incommodité. Nous choiſimes un tertre que ſon élévation mettoit à l'abri de l'humidité ; trois gros arbres qui étoient à peu de diſtance les uns des autres, & dont les branches épaiſſes ſe joignoient, nous ſervirent de couvert ; je tirai ma pierre à fuſil que je n'avois point négligé d'emporter, & j'allumai un grand feu, auprès duquel nous mangeames une partie des proviſions que nous avions apportées.

Nous nous attendions à repoſer tranquillement, & nous en avions un véritable beſoin ; mais à peine nos yeux furent-ils fermés, que nous entendimes des hurlements affreux qui nous réveillerent & porterent l'effroi dans nos ames ; c'étoient les cris des bêtes féroces ; nous les entendions de tous côtés ; elles ſembloient ſe répondre & nous environner ; nous nous levames avec une terreur dont rien ne peut rendre l'idée ; nous nous attendions à chaque minute à voir fondre ſur nous ces monſtres furieux ; nous portions nos regards par-tout où nous entendions leurs hurlements, qui ne faiſoient qu'augmenter. Il ſembloit que ces animaux farouches s'approchoient de nous ; nous en jugions du moins ainſi par leurs cris qui de minutes en minutes, nous paroiſſoient plus violents & plus forts. Mon

Mon negre, dans ce moment, ne put réſiſter à ſa peur; il courut à l'un des arbres ſous leſquels nous étions, & s'élançant avec une rapidité inconcevable, il y grimpa ſur le champ, & courut ſe cacher au ſommet. Madame la Couture l'avoit ſuivi; elle le prioit à mains jointes de la tirer avec lui, & de l'aider à gagner cet aſyle; en vain je l'appellois, & lui diſois de ne pas s'éloigner du feu dont les bêtes féroces ne s'approcheroient pas, & que je tâchois d'augmenter, en y jettant beaucoup de bois; elle ne m'écoutoit point; elle continuoit à pleurer, à ſupplier mon negre, que ſa propre frayeur rendoit ſourd à ſa voix. Je tâchois vainement auſſi de me faire entendre, & je n'oſois courir auprès d'elle pour la ramener; je craignois de m'écarter du feu qui faiſoit ma ſûreté. Dans un inſtant je l'entendis pouſſer un cri terrible & crier: Au ſecours, Mr. Viaud, je ſuis perdue. Je ne pus me reſoudre à l'abandonner; je ſaiſis un gros tiſon enflammé, & mon zèle ſupérieur à mon effroi, me conduiſit de ſon côté: je la vis accourant de toutes ſes forces, & pourſuivie par un ours d'une groſſeur démeſurée, qui s'arrêta à mon aſpect. J'avouerai que ſa vue me fit frémir de la tête aux pieds: je m'avançai d'un pas chancelant en lui préſentant mon tiſon: je joignis Madame la Couture, & je la ramenai à notre braſier, où l'ours ne nous ſuivit pas. Je le lui fis obſerver, en lui apprenant que l'on ſe ſervoit du feu avec ſuccès pour écarter les monſtres des forêts. L'ours qu'elle vit de loin, im-

mobile, & nous regardant d'un œil étin-cellent, la perſuada de la vérité de ce que je diſois, & la raſſura.

L'arbre ſur lequel étoit monté mon negre étoit à quelques pas de nous; ſa terreur ne lui avoit pas permis de choiſir; il n'avoit pas même fait attention qu'il y en avoit un beaucoup plus proche : je l'entendis bientô pouſſer à ſon tour un cri horrible : je por-tai mes regards de ce côté ; le feu que j'a-vois allumé étoit très-flamboyant; il m'aida à voir l'ours qui s'étoit dreſſé contre l'arbre ſur lequel s'étoit refugié ce malheureux, & qui ſe diſpoſoit à y monter. Je ne ſavoi comment m'y prendre pour le ſecourir; je lui criai de monter au ſommet de l'arbre, de chercher les branches les plus pliantes, mai qui fuſſent capables de le ſoutenir, & où i ne fût pas poſſible à l'ours de le joindre car ces animaux, guidés par leur inſtinct s'attachent autant qu'il eſt poſſible, aux branches les plus groſſes, & craignent de ſe fier à celles qui plient ſous leurs corps : je m'aviſai en même temps de lancer auprè de cet arbre de gros tiſons allumés, qu puſſent effrayer l'animal, & l'engager à quit-ter ſon entrepriſe. J'en jettai pluſieurs ave tant d'adreſſe & de bonheur, qu'ils s'arrête-rent au pied de l'arbre, ſe croiſerent le uns ſur les autres en tombant, & continue-rent d'y brûler comme dans notre feu, qu par le ſoin que j'avois pris, étoit deven un bucher vivement enflammé. La clart que jetterent ces brandons, éblouirent l'our qui redeſcendit avec précipitation, en pre

nant le côté du tronc qui leur étoit opposé, & s'éloigna sur le champ.

Il ne fallut pas songer à dormir de toute cette nuit; c'étoit une chose impossible avec l'épouvante que nous inspiroient les bêtes farouches, dont les hurlements étoient continuels, & redoubloient de moments en moments. Jamais je n'ai rien entendu de si terrible & de si affreux; plusieurs ours s'approcherent encore de nous, & à une distance assez peu éloignée pour que nous pussions les appercevoir à la clarté de notre feu; nous découvrimes aussi des tigres qui nous semblerent d'une grosseur extraordinaire; peut-être la crainte nous les montroit-elle ainsi; il y en eut un qui s'avança même beaucoup, malgré nos cris; quelques brandons allumés que nous lançames de son côté, l'obligerent de s'éloigner; mais ce ne fut pas sans avoir jetté des cris furieux auxquels tous ces monstres répondirent.

Pour nous débarrasser de la visite que d'autres auroient été tentés de nous faire encore, & de plus près, nous jettames beaucoup de tisons, à une certaine distance, autour de notre grand feu, de maniere que nous en étions presque environnés. Cette précaution, en forçant ces animaux à s'écarter loin de nous, les déroboit à notre vue & diminuoit par-là nos frayeurs; mais nous ne pumes le faire qu'aux dépens de notre bucher; le bois qui le composoit étoit presque tout consumé, & nous craignions fort qu'il ne le fût entierement le jour; mais heureusement la nuit étoit plus avancée que

nous ne le croyions; les hurlements, qui nous avoient ſi fort épouvantés, diminuerent, s'éloignerent, & ceſſerent enfin auſſitôt que le jour parut; les bêtes féroces, à ſon approche, rentrent dans leurs repaires, pour n'en ſortir que lorſque les ténébres ont pris ſa place.

Je profitai de ce moment pour ramaſſer quelques pieces de bois que je jettai encore dans notre feu; j'appellai enſuite mon negre que j'eus bien de la peine à faire deſcendre de l'arbre où il s'étoit caché, & qui vint enfin plus mort que vif. Après la fatigue & l'effroi de la nuit, nous ne pouvions nous remettre ſur le champ en route; nous avions beſoin de repos, & nous le cherchames; notre agitation ne nous permit pas de le trouver facilement; nous ſommeillames plutôt que nous ne dormimes juſqu'à midi. Alors nous primes un leger repas qui conſomma le reſte de nos proviſions; nous nous mimes enſuite en route, & nous marchames du côté de l'Eſt, dans le deſſein de nous rendre à St. Marc des Appalaches, eſpérant de rencontrer dans notre marche quelques Sauvages qui daigneroient nous guider, nous fournir quelques vivres, ou nous donner la mort; nous n'en avions rien de pis à craindre; & nous aurions mieux aimé mourir tout d'un coup, que de vivre comme nous avions vécu, paſſant de malheurs en malheurs, expoſés à périr par la faim, ou ſous la dent des monſtres.

Nos forces ne nous permirent pas de faire beaucoup de chemin; notre journée ſe borna

à une marche d'une heure & demie ; nous nous hâtames de faire halte avant l'entier épuisement de nos forces ; encore pleins de l'effroi de la veille, vous voulions avoir le temps & le courage de faire le plus grand amas de bois ; nous en entassames autant que nous le pumes, dans un lieu situé comme celui où nous nous étions arrêtés la veille ; après avoir préparé notre bucher, sans y mettre le feu, j'en disposai douze autres à l'entour, à vingt pas de distance & dans un égal éloignement les uns des autres ; nous devions par cette précaution en être entourés de tous les côtés ; elle nous parut la plus sûre pour nous garantir des attaques des bêtes féroces.

La crainte étoit le premier sentiment qui avoit réclamé nos soins ; il falloit qu'il fût bien puissant, puisqu'il étoit supérieur à notre faim. Nous songeames enfin à chercher de quoi la contenter ; le terrein sur lequel nous étions, étoit extrêmement stérile ; nous n'y voyions ni coquillages, ni racines bonnes à manger ; toutes nos perquisitions furent inutiles ; nous ne découvrimes rien qui pût nous servir d'aliment ; trop heureux de trouver une eau bourbeuse, mais douce & dont nous bumes beaucoup ; ce fut toute la nourriture que nous primes ce soir-là.

Dès que la nuit parut, je fis du feu, & j'allumai tous nos buchers ; je n'avois pas voulu le faire plutôt, parce qu'il nous étoit inutile, & que je voulois ménager le bois que j'avois amassé avec peine, afin qu'il durât jusqu'au jour. Nous nous couchames

auſſitôt, afin de goûter quelques heures de ſommeil, avant que les bêtes farouches ſe répandiſſent dans la plaine, & vinſſent nous troubler par leurs hurlements. Elles ne nous interrompirent en effet qu'à minuit ; nous dormines très-profondement juſqu'à ce moment ; notre laſſitude nous empêcha de les entendre plutôt, & j'en juge ainſi par le bruit effroyable qu'elles faiſoient à l'inſtant de notre réveil ; on eut dit que tous les monſtres ſauvages du nouveau monde s'étoient réunis dans ce déſert, pour nous épouvanter par leurs cris ; nous diſtinguions ceux des différentes eſpeces ; les rugiſſements des lions nous parurent ſur-tout épouvantables ; ils perçoient par-deſſus le bruit que faiſoient les autres animaux ; nous les entendimes à une diſtance peu éloignée ; il ſembloit qu'ils étoient autour de nous, & que nous n'en étions ſéparés que par nos feux ; c'étoit une barriere que nous nous ſavions bon gré de leur avoir oppoſée ; aucun n'en approcha d'aſſez près pour ſe laiſſer diſtinguer ; & ce fut un bonheur pour nous, car étourdis comme nous l'étions de leurs hurlements qui les annonçoient en ſi grand nombre, nous n'aurions pu ſoutenir leur vue ; un ſeul que nous aurions apperçu, nous auroit fait craindre l'approche d'un plus grand nombre ; & nous aurions ſuccombé à notre effroi.

Madame la Couture & mon negre furent dans un état affreux ; je les vis plus d'une fois prêts à s'évanouir ; ma terreur n'étoit aſſurément pas moindre que la leur, & j'oſai cependant leur parler pour les raſ-

ſurer. Hélas! en les exhortant au courage, j'avois perdu le mien; une ſueur froide couloit de tout mon corps; j'étois ſaiſi, & le feu auprès duquel j'étois, me fut d'un grand ſecours

Le jour, en écartant les bêtes féroces, mit fin à nos allarmes; elles avoient ſuſpendu le ſentiment de la faim; nous l'éprouvames dans ſa plus grande violence, auſſitôt que nos craintes furent diſſipées; c'eſt ainſi que nous ſouffrions alternativement les maux les plus cruels; le beſoin de manger, l'impoſſibilité de le ſatisfaire ſont aſſurément les plus inſupportables; nous eſſayames de tout ce qui ſe préſentoit à nos yeux; nous ramaſſions de la terre, nous la portions dans notre bouche, & nous la rejettions auſſitôt.

Nous ne penſames point à nous repoſer le matin, comme nous avions fait la veille, nous marchames dans l'eſpérance de rencontrer quelque choſe; nous goûtames de toutes les plantes que la terre produiſoit dans ce déſert; mais c'étoit des eſpeces de bruyeres, des ronces ſans feuilles, dont la tige étoit un bois dur que nos dents avoient de la peine à broyer, & que nous ne pouvions avaler enſuite. Chaque eſſai que nous faiſions, avec auſſi peu de ſuccès, nous arrachoit des larmes, & augmentoit notre déſeſpoir. A une heure après midi, nous nous arrêtames, accablés de douleur, & hors d'état de pouvoir aller plus avant; nous nous couchames ſur la terre, incertains ſi nous aurions la faculté de nous relever, & attendant la mort, l'appellant par nos

cris, & mettant en elle tout notre eſpoir.

Mon négre qui étoit auſſi foible que nous, ranimé par la fureur du beſoin, ſe leve & court à un arbre dont les branches étoient peu élevées, & auxquelles il pouvoit atteindre en élevant le bras. Il en arrache les feuilles & les dévore avec une avidité qui nous étonne & qui nous fait imaginer que ces feuilles ont un goût délicieux ; l'idée qu'elles peuvent ſervir de nourriture leur donne à nos yeux un air appétiſſant ; nous volons après mon négre, pour partager ſon triſte repas ; notre imagination prête à ces feuilles une ſaveur qu'elles n'ont pas. Nous ne les mangeons point ; nous les dévorons ; ce mets charge notre eſtomac ſans le raſſaſier ; après en avoir pris beaucoup, nous ſongeons que la quantité peut nous être nuiſible, & nous nous impoſons la loi d'être ſobres.

Contents de ce repas, que nous ſuppoſons nourriſſant, nous travaillons à nous mettre en état de paſſer la nuit ; nous ranimons nos forces pour préparer des buchers comme la veille ; nous nous mettons tous à cet ouvrage ; l'abondance de bois ſec qui eſt répandu autour de nous, facilite ce travail ; il eſt bientôt fini ; nous nous aſſeyons en attendant l'heure d'y mettre le feu ; mais à peine nous fumes-nous repoſés une heure, que nous nous ſentimes tous très-mal ; les feuilles que nous avions mangées, cauſerent un ravage affreux dans nos eſtomacs. Nous recourumes à l'eau ; nous nous traînames avec effort auprès

d'une ſource voiſine à laquelle nous arrivames avec bien des difficultés ; à peine eumes nous bu que nous nous ſentimes extrêmement gonflés ; il ſembloit que ces feuilles étoient des éponges ; nous eſſuyames un vomiſſement qui nous en débarraſſa par degrés, avec des convulſions horribles ; & nous ne les rendimes pas ſans beaucoup de ſang.

Nous demeurames long-temps ſans force & preſque ſans mouvement auprès de cette ſource, croyant toucher à notre derniere heure, incapables de nous en éloigner. Le ſoleil en ſe couchant nous laiſſa dans cette ſituation déplorable ; la nuit s'avançoit ; nous n'avions plus la faculté de nous remuer ; nous gémiſſions de ne pouvoir retourner à nos feux & les allumer ; nous nous repréſentions déja les bêtes féroces fondant ſur nous & nous dévorant ; cette appréhenſion augmentoit encore notre foibleſſe ; nous ſoupirions, nous verſions des larmes, nous proférions quelques plaintes, nous n'avions pas la force de pouſſer des cris.

La nuit parut tout-à-fait & augmenta notre effroi ; nous eſſayames de nous traîner encore vers nos buchers ; nous fimes les plus grands efforts pour y réuſſir, & nous frémiſſions des obſtacles que nous éprouvions : nous nous y rendimes enfin, mais nous étions épuiſés. A peine pus-je frapper des coups aſſez forts ſur ma pierre pour en tirer des étincelles ; je parvins difficilement à les recevoir ſur une manchette

que Madame la Couture avoit arrachée de la chemiſe; & lorſque je l'eus enfin allumée, je me vis preſque ſur le point de renoncer à l'eſpoir de le communiquer à quelques morceaux d'écorces ſéches & à des feuilles; ni les uns ni les autres, nous ne pouvions ſouffler pour les enflammer; ce travail nous tint près d'une demie heure; nous jettames ces écorces allumées ſur notre bois, qui s'enflamma heureuſement ſans difficulté.

Le bruit affreux que nous avions entendu les nuits précédentes, recommença alors dans l'éloignement; nous nous félicitions d'être parvenus à faire du feu; nous en ſentimes la néceſſité; pour nous raſſurer tout-à-fait, il falloit allumer les autres que nous avions dreſſés autour de nous; nous fimes de nouveaux efforts pour cela; nous nous partageames cette beſogne, & chacun ayant pris deux brandons dans chaque main, alla les jetter dans différens buchers, & vint en prendre de nouveaux pour allumer les autres. La peur qui nous animoit nous donna les forces & l'activité néceſſaires; nous demeurames même moins de temps à cette opération que notre foibleſſe n'en ſembloit exiger. A peine l'eumes nous finie que les cris que nous avions entendus s'approcher de nous, retentirent de toutes parts & à une très-legere diſtance.

Combien alors nous ſentimes-nous heureux d'avoir pu allumer nos feux, & de nous trouver au moins en ſûreté ſous leur abri! Nous les avions beaucoup multipliés

ce ſoir-là, & ce ſoin nous avoit rendu plus tranquilles; il ne nous empêcha cependant pas de ſentir la plus vive épouvante; elle étoit augmentée par la foibleſſe où nous étions & par le beſoin de nourriture; celle que nous avions priſe nous avoit encore plus affoiblis; elle nous avoit horriblement fatigués; ſur la fin de la nuit, nous nous endormimes cependant, ce fut l'épuiſement qui en fut ſans doute la cauſe.

Nous ne nous réveillames qu'au grand jour, un peu repoſés à la vérité, ſoulagés en partie, mais tourmentés plus vivement par le beſoin dévorant de la faim. Nous regardames avec un frémiſſement & un dégoût ſupérieur encore au beſoin, l'arbre dont les feuilles nous avoient ſemblé ſi appétiſſantes la veille, & qui nous avoient mis à deux doigts de la mort; nous nous levames pour continuer notre route, dans l'eſpoir de faire enfin quelque découverte plus heureuſe qui nous ſoutînt; nous fimes, comme le jour précédent, divers eſſais de différentes ſubſtances, mais avec auſſi peu de ſuccès; nous ne rencontrions plus que des arbres & des arbriſſeaux qui ne nous fourniſſoient rien.

La faim cependant devenoit plus vive; l'eſpoir de la ſoulager nous ſoutenoit à chaque pas, & nous fit continuer notre marche juſqu'après midi; nos regards erroient autour de nous, & s'élançoient dans le plus grand éloignement ſans rien découvrir; nous étions ſur une hauteur d'où nous appercevions de tous côtés un horiſon immenſe; à droite étoit la mer, un bois ſur notre gau-

che, qui s'étendoit à perte de vue, & devant nous, ſur le chemin que nous devions prendre, une plaine aride & déſerte, où l'œil n'appercevoit que les traces des bêtes féroces, & rien qui pût nous nourrir. Cette perſpective nous jetta dans le déſeſpoir le plus amer; notre ame abbatue perdit tout courage; nous ne ſongeames plus à continuer notre route, puiſque nous ne voyions pas à quoi elle devoit aboutir, & qu'il n'y avoit pour nous, aucune apparence de conſolation ou d'aliments.

Nous deſcendimes vers la gauche; nous dirigeames nos pas vers la forêt; elle n'étoit pas éloignée; ſon épaiſſeur nous fit trembler; les arbres étoient preſſés les uns contre les autres, on ne pouvoit paſſer entre eux que dans certains endroits; le chemin qu'on eût voulu y tenir, y finiſſoit après quelques pas; & l'on trouvoit d'autres paſſages qui ſouvent ramenoient à l'entrée, & quelquefois auroient pu conduire le voyageur plus loin dans l'intérieur, où il ſe feroit égaré, ſans eſpoir d'en ſortir jamais, & ſûr d'y périr victime de la faim ou des bêtes féroces.

Aucun de ces arbres n'offroit quoi que ce ſoit à nos yeux pour notre ſubſiſtance; la plûpart portoient des feuilles de l'eſpece de celles qui nous avoient cauſé tant de mal. C'en eſt fait, m'écriai-je avec le ſentiment le plus aigu de la douleur, c'en eſt fait, il faut mourir; nous ne pouvons plus ſoutenir notre miſérable vie.

Je me jettai à terre en prononçant ces

mots; Madame la couture se mit à côté de moi; mon négre se plaça à nos pieds & à quelque distance; nous répandions tous des larmes; nous ne nous regardions pas; nous observions un silence farouche; nous étions ensevelis dans des réflexions funestes; nous nous devinions mutuellement; nous n'avions pas besoin de nous les communiquer; elles ne rouloient que sur notre affreuse situation.

Dans ce moment les plus noires idées m'agitoient. Est-il quelqu'un, me disois-je, qui jamais se soit vu réduit à la même extrêmité que moi? Quel homme s'est trouvé dans un désert, manquant de tout, & prêt à succomber sous la faim? Il me vint aussitôt à l'esprit les aventures de quelques voyageurs, qui éloignés de leur route par la tempête, retenus dans des mers inconnues par des vents contraires, surpris quelquefois par des calmes, ont vu épuiser leurs povisions sans pouvoir les renouveller; je songeai qu'après avoir souffert la faim jusqu'à la derniere extrêmité, ces malheureux n'avoient pas eu d'autre ressource que de sacrifier l'un d'eux pour le salut de tous, & que le sort avoit choisi quelquefois la victime qui devoit, en perdant la vie, soutenir celle de ses compagnons, en leur donnant son corps même pour aliment.

Oserai-je vous l'avouer, mon ami? vous allez frémir en lisant ce qui me reste à vous apprendre; mais croyez que votre terreur n'est pas encore égale à la mienne; voyez à quel excès le désespoir & la faim peuvent

nous porter, & plaignez-moi des malheurs auxquels j'ai été expoſé.

Lorſque ces aventures terribles ſe préſenterent à mon imagination, mes yeux égarés tomberent ſur mon négre; ils s'y arrêterent avec une eſpece d'avidité : il ſe meurt, m'écriai-je avec fureur, la mort la plus prompte ſeroit un bienfait pour lui; il va y ſuccomber lentement; tous les efforts humains ſont inſuffiſants pour l'en garantir; pourquoi ſa mort ne me ſeroit-elle pas utile?

Cette réflexion affreuſe, je l'avouerai, ne révolta pas mon imagination; ma raiſon étoit aliénée; elle éprouvoit la foibleſſe de mon corps; la faim me preſſoit, je ſouffrois des déchirements cruels dans mes entrailles; le deſir de les appaiſer me dominoit tout entier; les moyens étoient impoſſibles : il n'y avoit que celui-là; mon ame troublée étoit incapable de réfléchir & d'examiner; elle formoit des ſouhaits horribles & me fourniſſoit mille ſophiſmes pour les juſtifier.

Quel mal ferai-je, continuai-je encore? il eſt à moi; je l'ai achetté pour me ſervir; quel plus grand ſervice peut-il jamais me rendre? Madame la Couture agitée des mêmes idées funeſtes, avoit entendu ces derniers mots; elle ignoroit les réflexions qui les avoient amenés, & les raiſonnements qui les avoient précédés; mais le beſoin l'éclairoit; elle m'appella d'une voix foible, je jettai les yeux ſur elle; elle porta les ſiens ſur mon négre, & me le montrant de la main, elle les retourna ſur moi d'une maniere terrible, & fit un geſte plus expreſſif encore & que j'entendis.

Il sembloit que ma fureur attendoit le moment où elle seroit avouée par un conseil; je n'hésitai plus; ravi de la voir penser comme moi, je me crus justifié, je me leve avec précipitation, & saisissant un bâton noueux, dont je me servois pour m'appuyer dans nos marches, je m'approche du négre qui étoit assoupi, & je lui en décharge un coup violent sur la tête; il le tira de son assoupissement, & l'étourdit; ma main tremblante n'osa pas redoubler; mon cœur frémit; l'humanité gémissante y poussa un cri qui m'ôta la force de continuer.

Le négre revenant à lui, se leva sur ses genoux, joignit les mains, & me regardant d'un air troublé, me dit d'un ton languissant, & avec l'accent de la douleur : *Que fais-tu, mon Maître?... Que t'ai-je fait?... Grace, au moins pour la vie!*

Je ne pus résister à mon attendrissement: mes larmes coulerent; pendant deux minutes il me fut impossible de répondre & de prendre un parti : les déchirements de la faim étoufferent enfin en moi la voix de la raison; un cri lugubre, un nouveau coup d'œil de ma compagne, me rendirent toute ma fureur, égaré, hors de moi-même, plein d'un transport inoui, je me jette sur ce malheureux, je le précipite à terre, je pousse des cris pour achever de m'étourdir, & pour m'empêcher d'entendre les siens qui auroient détruit ma cruelle résolution; je lui lie les mains derriere le dos; j'appelle ma compagne qui vient m'aider dans cette barbare opération; elle appuye un genou

ſur la tête de l'infortuné, tandis que moi, je tire mon couteau, je l'enfonce de toutes mes forces dans ſa gorge, & j'y fais une ouverture très-large, qui le prive ſur le champ de la vie.

Il y avoit un arbre renverſé auprès de nous; j'y traînai le négre, je l'y plaçai deſſus en travers, pour faciliter l'écoulement de ſon ſang: Madame la Couture me prêta encore la main dans cette circonſtance.

Ce coup horrible avoit épuiſé nos forces & notre fureur; nos yeux ſe détournerent, avec effroi, de ce corps ſanglant, qui vivoit le moment d'auparavant; nous frémimes de ce que nous venions de faire; nous courumes rapidement à une ſource voiſine, pour y laver nos mains ſanglantes que nous ne regardions plus qu'avec horreur; nous tombames à genoux, pour demander pardon au Ciel de l'acte d'inhumanité que nous venions de commettre; nous le priames auſſi pour le malheureux que nous venions d'égorger.

Combien la Nature réunit les extrêmes! Que de ſentiments oppoſés nous agiterent en un inſtant! La piété ſuccédoit à la férocité; celle-ci reprit bientôt ſes droits. La faim preſſante interrompit nos prieres: grand Dieu, nous écriames-nous! vous voyez notre ſituation & notre miſere épouvantable! c'eſt elle qui a ordonné le meurtre que nos mains ont commis: pardonnez à des infortunés, & béniſſez au moins la nourriture affreuſe qu'ils vont prendre: ne leur rendez pas funeſte; elle leur a ſuffiſamment coûté.

A ces mots, nous nous levons, nous al-

lumons

lumons un grand feu; nous consommons enfin notre action inhumaine : oserai-je entrer dans ces détails, ils me révoltent au seul souvenir : non, mon ami, je n'ai jamais été barbare que dans ce temps, hélas ! je n'étois pas né pour l'être : vous me connoissez assez, pour que je n'aie pas besoin d'apologie auprès de vous; vous devez être mon seul lecteur, & je supprimerois cette partie de mon histoire, si j'imaginois que j'en aurois jamais d'autres : quelle idée se formeroient-ils de mon caractere! De quelles atrocités ne me soupçonneroient-ils pas capable? C'est d'après un oubli de ma raison, occasionné par les plus grands malheurs, qu'ils prétendroient peut-être m'apprécier; peu seroient assez justes pour méditer sur mes infortunes, & pour sentir que celles de l'espece des miennes sont faites pour opérer de grands changements dans le naturel des hommes, & que les écarts auxquels elles peuvent les livrer, ne doivent pas leur être imputés à crimes.

Aussitôt que notre feu fut prêt, j'allai couper la tête du négre; je l'attachai au bout d'un bâton, & la plaçai devant le brasier, où j'eus soin de la retourner souvent pour la faire cuire également. Notre faim ne nous permit point d'attendre que cette cuisson fût entiere, nous la dévorames en peu de temps, & après nous être rassasiés, nous nous arrangeames pour passer la nuit dans ce lieu, & pour nous couvrir des atteintes des bêtes féroces. Nous nous attendions que leur approche nous empêcheroit

de dormir, & nous ne nous trompames point ; nous paſſames la nuit à dépecer par morceaux la chair de notre négre, à la faire griller ſur des charbons, à la paſſer à la fumée pour la rendre propre à ſe conſerver : ce que la faim nous avoit fait ſouffrir, nous faiſoit craindre d'y être expoſés encore, & nous ne pouvions l'éviter qu'en nous aſſurant des proviſions qui puſſent durer long-temps. Nous reſtames encore le lendemain & la nuit ſuivante dans le même lieu, pour finir nos préparatifs. Pendant ce temps nous fumes très-économes de nos aliments, & nous ne mangeames que ce qu'il étoit difficile de conſerver, & que par conſéquent nous ne pouvions pas emporter avec nous. Nous fimes pluſieurs paquets du reſte que nous enveloppames dans des mouchoirs qui nous reſtoient, dans des morceaux de l'étoffe de nos habits, & nous les attachames ſur nous avec les cordages de notre radeau.

Le 24 Avril, ou environ, nous nous remimes en chemin : le ſéjour que nous avions fait nous avoit repoſés ; la nourriture que nous avions priſe, nous avoit rendu des forces ; ſûrs de n'en pas manquer de quelque-temps, nous ne craignimes point de nous engager au milieu du déſert qui nous avoit paru ſi terrible le jour où nous avions donné la mort au négre : notre voyage ſe fit avec lenteur ; nous ne nous remimes pas en route tous deux ſeuls, ſans regretter le compagnon qui nous ſuivoit auparavant, & dont nous portions les triſtes reſtes avec nous, nous marchames

plusieurs jours avec beaucoup de fatigues & d'embarras, à travers des joncs voisins de la mer, ou au milieu des ronces, des épines, & d'autres plantes non moins dangereuses, qui nous mettoient les pieds & les jambes en sang.

Cette incommodité, moins terrible que la faim, ne laissa pas de nous retarder souvent; les piqueures des moustiques, des maringouins, & de la multitude des autres insectes que l'on rencontre sur ces côtes, nous avoient défigurés de maniere que nous n'étions plus reconnoissables; notre visage, nos mains, nos jambes étoient couverts de ces piqueures qui les avoient prodigieusement enflés. Pour les éviter, s'il étoit possible, nous nous rendimes sur le bord de la mer, résolus de le suivre désormais dans l'espérance d'y faire aussi quelquefois d'heureuses découvertes, qui nous procurant sur le champ quelques vivres, ménageroient ceux que nous portions. Nous ne fumes point trompés dans cette attente; lorsque la mer étoit basse & que le temps étoit beau, nous trouvions quelquefois, sur le sable, de petits coquillages & de petits poissons plats, que nous prenions à l'aide d'un bâton pointu par un bout avec lequel nous les percions; mais nous n'en avions jamais suffisamment pour nous rassasier; & nous en trouvions encore très-rarement; c'étoit cependant un secours qui n'étoit pas à dédaigner, & que nous recevions de la Providence avec des cœurs touchés & reconnoissants.

Je ne puis vous donner, jour par jour, le détail de cette route pénible que nous ſuivions avec conſtance & dont le terme ſembloit s'éloigner. Les joncs dont le bord de la mer étoit couvert dans pluſieurs endroits & à travers leſquels nous étions contraints de paſſer, nous étoient auſſi funeſtes que les ronces que nous avions voulu fuir; ces joncs ſecs & caſſés par les vents nous déchiroient les jambes & les entamoient de la maniere la plus cruelle; les bêtes féroces nous effrayoient toutes les nuits, & ce que nous trouvions de plus affreux, c'étoit la néceſſité de manger ſouvent de l'horrible mets que nous avions préparé; notre fureur s'étoit appaiſée avec la faim; la raiſon avoit repris ſon empire, elle frémiſſoit à l'idée ſeule d'une nourriture humaine; nous n'y recourions qu'à l'extrêmité, lorſque nous ne trouvions abſolument rien, & que la faim renaiſſante faiſoit diſparoître le dégoût.

Un ſoir, comme nous faiſions notre halte ordinaire, je me ſentis ſi foible qu'à peine eus-je la force de ramaſſer le bois néceſſaire pour notre feu; il me fut impoſſible de préparer des buchers autour de notre aſyle, comme je le faiſois toutes les nuits; mes jambes prodigieuſement enflées ne pouvoient plus me ſoutenir; j'imaginai de ſuppléer à ces buchers, en mettant le feu aux joncs & aux bruyeres; le vent qu'il faiſoit ne pouvoit manquer de l'étendre; cela ſuffiſoit pour écarter les bêtes féroces; il devoit en réſulter un autre avantage pour notre voyage, c'eſt qu'il dépouilleroit notre chemin de

ces joncs incommodes, & que nous pourrions marcher plus facilement ſur le rivage en ſuivant la trace du feu. Effectivement le lendemain le feu nous avoit marqué notre route ; je regrettai de ne m'être pas aviſé plutôt de cet expédient qui nous auroit préſervés des bleſſures que nous avions aux jambes qui nous faiſoient beaucoup ſouffrir & nous obligeoient de faire de très-petites journées.

Nous trouvames auſſi ſur notre chemin, quelques proviſions qui nous furent très-agréables, c'étoient deux ſerpents à ſonnettes; l'un en avoit 14 & l'autre 21, ce qui fait connoître facilement leur âge, ſi réellement il leur croît une ſonnette à la fin de chaque année; ils étoient très-gros; le feu les avoit ſurpris pendant leur ſommeil & les avoit étouffés, ces ſerpents nous fournirent des aliments frais pour toute cette journée & la ſuivante; nous ſéchames auſſi partie de leur chair pour la conſerver, & nous la joignimes aux proviſions que nous avions déja.

Dans le cours de notre voyage, je trouvai encore l'occaſion de les augmenter. J'apperçus un matin, dans une mare d'eau voiſine, un Cayman (*p*) endormi; je m'en approchai pour le reconnoître; la vue de ce monſtre ne m'inſpira aucune terreur, quoique je ſuſſe combien il eſt dangereux;

(*p*) *C'eſt une eſpece de Crocodile; celui dont je parle étoit de douze pieds de long.*

la ſeule idée qui ſe préſenta à mon imagination, fut que ſi je pouvois le tuer, ce ſeroit un ſupplément conſidérable à nos aliments. J'héſitai un moment à l'attaquer, mais ce ne fut pas la crainte qui m'arrêta; ce fut l'incertitude de la maniere dont je devois m'y prendre.

Je m'avançai avec mon bâton qui étoit d'un bois dûr & peſant; je lui en déchargeai précipitamment trois coups ſur la tête, avec une telle vigueur que je l'étourdis au point qu'il ne put ſe jetter ſur moi, ni fuir; il ouvrit ſeulement une gueule affreuſe, dans laquelle j'enfonçai promptement le bout de mon bâton qui formoit une pointe aſſez aiguë; je trouvai la gorge que je traverſai, & baiſſant auſſitôt l'extrêmité de mon arme ſur la terre, j'y tins le monſtre comme cloué; il faiſoit des bonds & des mouvements ſi affreux, que ſi mon bâton n'avoit pas été fortement aſſujetti dans le ſable & à une certaine profondeur, il m'eût été impoſſible de contenir cet animal farouche, & j'aurois été la victime de ma témérité.

J'employois toutes mes forces pour le retenir; j'étois dans une poſition fatiguante qui ne me permettoit pas de faire d'autre mouvement pour achever de tuer le monſtre; j'appellai Madame la Couture, en la priant de venir me ſecourir; mais elle n'oſa pas le faire; elle fut ſeulement me chercher un morceau de bois de trois ou quatre pieds de long & me l'apporta; je m'en ſervis pour achever d'étourdir l'animal, en le frappant d'une main, & en tenant mon bâton de

l'autre; dès qu'il ne fit presque plus aucun mouvement, ma compagne rassurée prit ma place, & pouvant alors employer mes deux mains, j'achevai de casser la tête au Cayman; & je lui coupai la queue.

Ce triomphe me couta beaucoup de peine, & m'en dédommagea; nous ne songeames point à poursuivre notre route de ce jour-là; nous nous occupames à faire un bon repas, & à préparer la chair du Cayman, comme nous avions fait de celle de notre negre; nous la coupames par morceaux de la grandeur de la main, afin qu'ils séchassent plus facilement, & nous retinssent moins long-temps. La peau me servit à faire des souliers à la sauvage pour Madame la Couture & pour moi; nous nous enveloppames les jambes d'un autre morceau de cette peau qui nous tint lieu de bottines, & nous garantit de la piqueure des insectes qui nous avoient tant fait souffrir, & que leurs aiguillons ne pouvoient pénétrer; d'autres morceaux servirent à couvrir nos mains & notre visage; nous nous fimes des especes de masques que nous trouvames d'abord incommodes, mais qui nous préservant encore des morsures, nous rendirent le plus grand service.

Tels furent les secours différents que nous tirames de notre Cayman; nous passames tout ce jour & la nuit suivante à ces préparatifs; nous ne volumes point dormir, & nous renvoyames à la nuit suivante le soin de goûter quelque repos; nous craignions d'allonger notre voyage par des séjours; il

étoit déja assez long par les petites journées que nous étions contraints de faire. Le lendemain notre marche fut arrêtée au bout d'une heure, par une riviere qui se jettoit dans la mer ; elle étoit peu large, mais son courant étoit très-rapide; j'examinai si nous pourrions la traverser; je me deshabillai & j'allai la sonder; je trouvai des obstacles insurmontables, la profondeur de l'eau qui obligeoit de se mettre à la nage, la force du courant qu'il étoit difficile de couper, & qui infailliblement m'auroit entraîné dans la mer; quand j'aurois pû vaincre ces difficultés, Madame la Couture ne l'auroit pu elle-même; je revins à terre avec un chagrin inconcevable; il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que celui de remonter cette riviere, en suivant le bord, jusqu'à ce que nous trouvassions son cours plus tranquille, ou quelque haut fond qui rendît le trajet plus aisé.

Nous recommençames à marcher ; deux jours entiers s'écoulerent & nous ne vimes rien qui nous donnât de l'espérance. Plus nous allions, plus la riviere nous paroissoit impraticable; nos inquiétudes & notre désespoir augmenterent; nous désespérions déja de quitter le pays ; nous n'avions rencontré aucun aliment pendant ce temps ; nous avions été en conséquence forcés de récourir au Cayman, laissant le négre pour la derniere extrêmité; nous tremblions d'épuiser nos provisions avant d'être arrivés dans quelque lieu habité, & de ne trouver aucun moyen de les renouveller.

Effrayés du paſſé, incertains de l'avenir, & de la durée de nos infortunes, nous paſſions les heures à eſpérer, à gémir, à déſeſpérer enſuite; la vue d'une riviere toujours rapide ajoutoit à notre laſſitude; l'impoſſibilité de la traverſer, la néceſſité de marcher encore, ſans ſavoir quand nous trouverions un lieu favorable, nous ôtoit le courage.

Sur la fin du ſecond jour que nous ſuivions cette riviere, je tournai ſur le bord avec mon bâton, une tortue qui pouvoit peſer environ dix livres; cette nouvelle reſſource, que la Providence nous envoyoit, ſuſpendit les murmures qui nous échappoient à chaque inſtant, & les changea en actions de graces; nous avions vu auparavant une groſſe poule d'Inde, qui venoit boire tous les ſoirs & tous les matins à notre vue, & qui paroiſſoit avoir ſon nid dans les environs; mais nous le cherchames en vain; l'eſpoir de trouver un aliment très-ſain dans ſes œufs, nous avoit fait faire les recherches les plus exactes; elles ne nous réuſſirent point; c'étoit un chagrin pour nous, qui ne contribuoit pas peu à nous donner de l'humeur & à nous faire maudire notre deſtinée.

La découverte de la tortue nous réconcilia un peu avec la fortune; nous ſongeames à la faire cuire; notre foyer étoit déja préparé; quelle fut ma conſternation, lorſque je ne trouvai plus ma pierre à fuſil! Je vuidai toutes mes poches, je les retournai, je défis les paquets qui contenoient nos vivres;

je fouillai par-tout avec l'attention la plus ſcrupuleuſe ; Madame la Couture me ſecondoit ; nous ne la trouvames point. Quels furent nos regrets? Ils étoient proportionnés au beſoin que nous avions de cette pierre, & aux ſecours que nous en avions tirés ; jamais perte n'a donné plus de douleur à un homme ; nous regardions cette tortue, que nous avions trouvée avec tant de joie, de l'œil le plus indifférent ; nous l'aurions troquée volontiers contre la pierre ; nous aurions perdu avec moins de chagrin la moitié des proviſions que nous avions. Comment, ſans ſon ſecours nous garantir du froid & des attaques des bêtes féroces ? Comment cuire nos aliments, nous en procurer, nous mettre à l'abri de l'humidité ?

Madame la Couture n'étoit pas moins affligée que moi ; je ſongeai que nous n'avions pû perdre cette pierre que dans le lieu où nous avions repoſé la nuit précédente, ou ſur la route que nous avions faite depuis ; malgré ma foibleſſe & ma laſſitude, je ne balançai pas un inſtant à retourner ſur mes pas pour la chercher ; je propoſai à Madame la Couture de me ſuivre ou de m'attendre ; elle fut obligée de ſe déterminer au dernier parti ; elle n'avoit pas aſſez de forces pour entreprendre de marcher encore ; elle trembloit cependant de reſter ſeule, mais elle ne deſiroit pas moins que moi que nous euſſions le bonheur de recouvrer le tréſor que nous avions perdu ; elle me fit promettre de ne pas l'abandonner, & de revenir le plutôt qu'il me ſeroit poſſible.

Nous avions fait heureuſement peu de
emin; une heure & demie avoit été la
irée de la courſe du jour; la nuit étoit
ncore éloignée; je retournai ſur mes pas,
ns le deſſein d'être de retour avant les
nebres; mais la choſe me fut impoſſible;
tois trop foible pour avancer prompte-
ent; je ne faiſois d'ailleurs pas un pas,
ns regarder ſi je ne retrouverois pas ma
erre; j'eſperois qu'elle auroit été perdue
r le chemin, que je la rencontrerois,
ns être obligé d'aller bien loin; mais il
llut pourſuivre juſqu'au lieu où nous
ous étions repoſés.

J'avois mis beaucoup de temps; la nuit
aroiſſoit déja lorſque j'arrivai; je ne diſ-
nguois preſque plus les objets; je cherchai
ar-tout où je remarquai des traces de nos
as; ſoins inutiles, je ne découvris rien;
me couchois ſur la terre; je paſſois mes
ains par-tout; elles ſuppléoient à mes
eux, dont l'obſcurité ne me permettoit
as de faire uſage.

Las de me fatiguer en vain, je courus
u feu que j'avois allumé la nuit précé-
ente, pour voir ſi j'y trouverois encore
uelque charbon qui me mît en état de
renouveller, & de m'éclairer enſuite
ans mes perquiſitions; il étoit abſolu-
ent éteint; je n'y vis plus que des cen-
res & pas la moindre étincelle.

Accablé de ce nouveau contre-temps,
omme ſi je n'euſſe pas dû m'y attendre,
reſtai couché, livré à la douleur la plus
rofonde, déſeſpérant de tirer aucun fruit

de ma peine, incapable de rejoindre Madame la Couture de cette nuit, & ne songeant pas même à l'entreprendre; l'idée de repartir sans ma pierre me désoloit; je résolus d'attendre le jour, pour la chercher de nouveau, espérant de réussir enfin à la trouver.

J'allai me jetter sur le tas de fougeres, de feuilles & de plantes différentes qui nous avoient servi de lit; je pensai que c'étoit peut-être dans cet endroit que j'avois fait ma perte; je déliberai un instant si j'attendrois le lendemain pour y faire mes recherches; c'étoit le parti le plus raisonnable; le grand jour m'étoit absolument nécessaire; je ne devois pas m'attendre à rien trouver dans l'obscurité; j'en étois bien persuadé; mais mon inquiétude étoit trop vive pour supporter des délais.

Je passai mes mains à plusieurs reprises sur tous les points de la surface de ce lit, elles ne sentirent rien sous elles; mon premier dessein étoit de me borner à cet essai, & de renvoyer au jour des recherches plus exactes; mais je ne pus résister à mon impatience; je dérangeai cet amas de plantes, poignées par poignées; il n'y en eut pas une qui ne me passât par les mains; je les mettois dans un autre endroit après les avoir bien examinées; je demeurai la plus grande partie de la nuit dans cette occupation; je désespérois déja de retrouver mon trésor; toutes ces plantes avoient changé de place; j'étendis mes mains sur le terrein nud qui en étoit auparavant couvert, & elles s'ar-

êterent fur l'objet de mes recherches; je le aifis avec une joie égale au regret que m'avoit caufé fa perte ; je le ferrai foigneufement, & je pris toutes fortes de précautions pour n'en être plus privé à l'avenir.

Pendant que j'avois été occupé de ce foin, e n'avois pas été fans inquiétude au fujet des bêtes féroces ; leurs cris s'étoient fait entendre, mais dans un grand éloignement; e frémis plufieurs fois, & pour moi, & pour ma malheureufe compagne qui fe trouvoit feule, & dont l'effroi devoit être extrême au milieu de la nuit; je fongeai à me rendre auprès d'elle pour la raffurer, s'il étoit poffible ; mais j'avoue que la crainte de faire quelque rencontre dangereufe, me retint long-temps en fufpens; je réfléchis enfin que le foin que nous avions eu de mettre le feu par-tout fur notre route, avoit dû éloigner les monftres, & qu'ils s'étoient retirés pour le fuir aux extrêmités de ces déferts ; en effet, depuis ce temps, ils ne s'étoient jamais approchés des lieux où nous faifions nos haltes, & nous n'avions plus entendu leurs hurlements que dans un certain éloignement, qui diminuoit de beaucoup nos terreurs. Je me perfuadai enfin que je n'en rencontrerois aucun, & je me mis en route; mais ce ne fut pas fans frémir, & fans être plufieurs fois fur le point de m'arrêter & de faire du feu pour me raffurer.

Je pourfuivis cependant mon chemin ; la crainte me donna des aîles, & malgré me foibleffe j'arrivai encore auprès de Madame

la Couture environ deux heures avant jour; je faillis à la manquer & à m'écart beaucoup de l'endroit où je l'avois laiſſé l'obſcurité, la peur m'empêchoient de reco noître ce lieu; un gémiſſement que j'enten dis par hazard, & qui me fit friſſonne m'avertit que j'allois paſſer auprès d'elle ſa m'en appercevoir; elle avoit entendu le bru de mes pas: & dans ſon effroi, elle avo imaginé que c'étoit une bête farouche q venoit à elle; c'eſt ce qui lui avoit fait pou ſer ce gémiſſement; je l'appellai à hau voix: eſt-ce vous, Madame? oui, me ré pondit-elle, d'une voix preſque éteinte bon Dieu, que vous m'avez effrayée, que votre éloignement & votre retard m'or fait paſſer de cruels moments! avez-vou entendu ces hurlements horribles? Ils on frappé mon oreille, j'ai cru que puiſqu vous ne reveniez point, vous aviez été dé voré, & que je ne tarderois pas à l'être.

Je vis encore, m'écriai-je; je vous retrou ve; nous en avons été tous deux quitte pour la peur; j'ai retrouvé ma pierre, nou allons avoir du feu, nous pourrons nou repoſer & prendre quelque nourriture.

En diſant ces mots, je recueillois quel ques morceaux de bois ſec; je tirois d feu de ma pierre; un lambeau de ma che miſe qui étoit entiérement uſée & preſqu réduite en charpie, me tint lieu d'amadou depuis long-temps elle me ſervoit à ce uſage; & j'employois indiſtinctement l mienne, ou celle de Madame la Couture.

Nous eumes bientôt un grand feu, au

quel nous fimes cuire une partie de notre tortue, dont la chair se trouva très-tendre & très-succulente ; nous trouvames dans son corps en l'ouvrant, une multitude de petits œufs que nous grillames sur les charbons, & qui nous procurerent un aliment également sain & rafraîchissant, qui nous fit beaucoup de bien ; nous nous endormimes ensuite, & le repos dont nous avions besoin, & qui dura cinq heures, nous soulagea & nous rendit quelques forces.

A notre réveil, nous consultames entre nous, si nous continuerions notre route; en regardant la riviere dont le cours étoit assez droit, nous désespérames de trouver de long-temps un lieu commode pour la traverser; nous nous déterminames à risquer le passage dans celui où nous étions; pour cela j'imaginai de construire un radeau ; six arbres effeuillés par le temps, que l'eau avoit entraînés, & qui s'étoient arrêtés vers le bord, auprès d'un autre arbre que le vent avoit couché sur l'eau, & dont les racines tenoient encore fortement à la terre, me parurent des matériaux solides & faciles à employer. J'entrai dans l'eau, qui heureusement n'étoit pas profonde dans cet endroit; j'amarrai quatre de ces arbres ensemble; ils étoient suffisans; les liens que j'employai furent des écorces; j'y ajustai de mon mieux une longue perche, plus grosse à une extrêmité qu'à l'autre; pour me servir de rame & de gouvernail.

Cet ouvrage étant fini, nous nous préparames à partir; nous nous dépouillames de

nos habits, dont nous fimes un paquet que nous assujettimes avec des écorces; nous primes cette précaution afin de pouvoir nous sauver plus facilement s'il nous arrivoit quelque accident; nos habits nous auroient incommodés si nous étions tombés dans l'eau, & en les réunissant dans un paquet, nous nous ménagions la facilité de les ratrapper, s'il falloit que je me misse à la nage pour les aller chercher. L'événement nous prouva que nous avions eu raison de nous précautionner ainsi.

L'état où nous étions, Madame la Couture & moi, nous rendoit inutiles les ménagements qu'exige la pudeur; à peine songions-nous, depuis que nous voyagions ensemble, que nous étions d'un sexe différent; je ne m'étois apperçu de celui de ma compagne, que par la foiblesse ordinaire aux femmes; elle ne voyoit dans le mien que la fermeté, le courage que je tâchois de lui inspirer, & les secours que mes forces, un peu plus grandes que les siennes, me mettoient dans le cas de lui donner. Tout autre sentiment étoit mort en nous; & la nature épuisée, indifférente sur tout autre objet, ne nous demandoit que des aliments.

La crainte des accidents qui pouvoient nous arriver, ne nous permit pas de nous séparer de nos provisions comme de nos habits; la perte de ceux-ci nous eût moins affligés que celle des autres. Nous défimes nos paquets pour les arranger de maniere à pouvoir les attacher autour de notre corps assurés de les sauver avec nous, ou de pé-

rir avec eux ; nous descendimes sur notre radeau, que je poussai au large, en gouvernant du mieux que je le pus avec ma perche ; le courant nous entraîna d'abord avec une rapidité qui me fit trembler; il nous avoit transportés en un instant à plus de trois cent pas du lieu où nous nous étions embarqués ; je craignois qu'il ne nous entraînât de même jusqu'à la mer ; je manœuvrai avec une peine infinie pour parvenir à le couper : j'y réussis à la fin ; mais c'étoit toujours en cédant & en descendant prodigieusement, de maniere que je ne comptois arriver à l'autre bord qu'à une demi-lieue plus bas que le point d'où nous étions partis.

Après bien des efforts, je parvins à passer le milieu de la riviere ; le courant alloit bientôt cesser d'être si rapide; nous étions presqu'au bout de l'endroit où il avoit le plus de violence, lorsqu'il jetta notre radeau en travers, sur un arbre qui se trouvoit près de nous à fleur d'eau ; le mouvement que je fis pour l'éviter, contribua à notre naufrage ; la secousse fut si forte que les liens de notre bâtiment se rompirent ; les piéces de bois qui le composoient, se séparerent; nous tombames dans l'eau, & nous nous serions infailliblement noyés, si je ne m'étois pas pris d'une main aux branches de cet arbre; je saisis en même temps, de l'autre, Madame la Couture par les cheveux, au moment où elle plongeoit déja, prête à disparoître sans doute pour toujour. Le sommet de sa tête étoit seulement à fleur d'eau ; je la tirai avec précipitation ; elle n'avoit pas

perdu connoiſſance; je lui criai de remuer les bras & les jambes pour m'aider à la foûtenir.

L'endroit où nous étions étoit très-profond; je la fis grimper ſur le corps de l'arbre, dont je fis le tour à la nage; l'autre extrêmité touchoit au bord, & cela me donna la facilité de l'y conduire; elle s'y aſſit; je détachai les paquets de vivres que j'avois autour de moi, & que je mis à ſes côtés; je revins à la riviere pour voir ſi je découvrirois nos habits; ils s'étoient arrêtés aux branches de l'arbre où je les vis encore; mais le mouvement de l'eau les en détachoit, & au moment où je m'y jettois pour les aller chercher, le courant commençoit à les emporter; je nageai après eux : j'eus le bonheur de les atteindre, & je les pouſſai devant moi vers le rivage, où je les conduiſis.

Mon premier ſoin fut de les porter à Madame la Couture, qui les délia, en exprima l'eau & les étendit au ſoleil, pendant que je préparois du feu pour les ſécher plus promptement, & pour faire cuire encore quelques morceaux de notre tortue que nous avions apportée; nous ne perdîmes rien dans notre naufrage; nous ne regrettions pas notre radeau qui, s'il nous avoit menés à bord, eût alors ceſſé de nous être utile, & que nous aurions abandonné.

Après avoir pris un repas qui nous rétablit de notre fatigue, nous fimes ſécher nos proviſions; ce ſoin nous amuſa toute la journée. Nous paſſames la nuit dans ce lieu; & le lendemain nous trouvant repo-

fés & rafraîchis, nous nous remimes en marche, cherchant toujours à nous rendre à St. Marc des Appalaches, nous orientant comme nous pouvions, & tremblant toujours de nous égarer. Les bois qui se trouvoient de ce côté de la riviere, n'étoient pas plus praticables; les bruyeres, les joncs étoient aussi désagréables & aussi dangereux; nos chaussures, nos bottines, nos especes de gants & de masques étoient usés; l'eau qui les avoit mouillés, les avoit mis hors d'état de servir davantage; les ronces nous déchiroient, les moustiques & les maringouins nous tourmentoient comme auparavant; leurs morsures venimeuses & continuelles avoient enflé prodigieusement nos corps; nous trouvions encore moins de vivres que de l'autre côté; notre négre & notre Cayman étoient notre unique ressource.

Nous marchames plusieurs jours avec toutes ces incommodités, qui augmentoient journellement; nous souffrions également du corps & de l'esprit; l'espérance consolante ne venoit plus nous bercer de ses chimeres; nous étions dans un état affreux, & nous ressemblions plus à des tonneaux ambulants, qu'à des hommes. Nous marchions pesamment, pouvant à peine mettre un pied devant l'autre, & nous levant difficilement lorsque nous étions assis.

Madame la Couture résista plus longtemps que moi; tant que j'avois eu quelques forces, j'avois ménagé les siennes, & je m'étois chargé de tous les soins pénibles; son esprit étoit aussi plus tranquille que le mien, parce

qu'elle se reposoit de tout sur moi seul. J'avois eu jusqu'alors tous les embarras; mais il étoit temps de céder à de si longues infortunes.

Un jour, n'en pouvant plus, abbatu, voyant à peine, parce que les ampoules qu'avoient fait autour de mes yeux les insectes dont j'ai parlé, les avoient affoiblis, & les couvroient presque tout-à-fait, je m'étois jetté sur le rivage, sous un arbre, à une centaine de pas de la mer; après m'être reposé pendant une heure, j'essayai de me lever pour continuer de marcher; cette entreprise étoit au-dessus de mes forces.

C'en est fait, dis-je à ma compagne, je ne puis aller plus loin; ce lieu-ci sera le terme de mon voyage, de mes infortunes & de ma vie; profitez des forces qui vous restent encore, pour tâcher de gagner un lieu habité; emportez avec vous nos provisions; ne les consommez pas inutilement à m'attendre ici; je vois que le Ciel ne veut pas que j'en sorte, il m'en avertit par mon épuisement; le courage & la santé qu'il vous a conservés, montrent qu'il a d'autres vuës sur vous; jouissez de ses bienfaits, & pensez quelquefois à un infortuné qui a partagé si longtemps vos malheurs, qui vous a soulagée autant qu'il a pu, & qui ne vous eût jamais abandonnée, s'il lui avoit été permis de vous suivre, & s'il avoit le pouvoir de vous être encore utile: cédons à la nécessité cruelle qui nous impose de si dures loix; partez, tâchez de vivre, & lorsque

vous aurez oublié dans l'abondance, la disette que nous éprouvons, dites quelquefois: j'ai perdu un ami dans les déserts de l'Amérique. Vous vous retrouverez sans doute un jour avec des Européens ; les occasions des vaisseaux qui retournent dans ma patrie, ne vous manqueront pas ; profitez-en pour me rendre un service, l'unique que je puisse souhaiter, & que j'attends de votre amitié : écrivez à mes parents le sort de l'infortuné Viaud ; apprenez-leur qu'il n'est plus & qu'ils peuvent se partager les tristes débris de sa fortune, les employer comme ils le jugeront à propos, sans craindre que je reparoisse jamais pour les réclamer ; dites-leur de me plaindre & de prier pour moi.

Madame la Couture ne me répondit que par des larmes ; sa sensibilité me toucha ; c'est une consolation pour les malheureux de voir qu'ils excitent la compassion ; elle me prenoit les mains & les serroit avec tendresse ; je tentai encore de la disposer à notre séparation ; je lui prouvai en vain qu'elle étoit nécessaire. Non, mon ami, me dit-elle ; non, je ne vous quitterai pas ; je vous rendrai, selon mon pouvoir, les soins que je vous dois, & que j'ai reçus de vous si long-temps ; prenez courage ; vos forces peuvent revenir ; si mon espérance est trompée, je serai toujours à temps de m'exposer seule dans ce vaste désert, où je ne serois accompagnée que par mes craintes, où je croirois à chaque instant que le Ciel enverroit contre moi des bêtes feroces, pour me déchirer & me punir de vous avoir laissé dans un

moment où je pouvois vous être utile : à l'égard de nos provifions, nous tâcherons de les ménager, j'irai en chercher de fraiches fur le bord de la mer ; peut-être en trouverai-je ; elles vous feront plus falutaires, je vais commencer dès-à-préfent à vous fervir ; mais pour vous garantir des infectes dont vous avez peine à vous défendre, prenez ceci.

En me difant ces mots, elle détachoit un de fes jupons ; elle n'en avoit que deux ; à l'aide de mon couteau elle le partagea en deux piéces, dont elle mit l'une fur mes jambes, & l'autre fur mes bras & fur mon vifage ; ce fut un grand fecours pour moi ; ils me garantirent en effet des piqueures que je craignois. Ma compagne fit enfuite du feu, & alla vers la mer d'où elle revint avec une tortue ; j'imaginai que le fang de cet animal pourroit me foulager, en m'en fervant à frotter mes bleffures ; je l'effayai, & je confeillai à Madame la Couture de faire comme moi ; elle m'imita volontiers, car elle avoit la tête, le col & les bras couverts des morfures des maringouins. Nous nous repofames enfuite ; mais ma foibleffe ne paffa point ; je me fentois fi mal, que je ne doutois pas que ma mort ne fût très-prochaine.

Une groffe poule d'Inde que nous apperçumes alors, & qui fe retiroit dans un taillis qui n'étoit qu'à deux pas, nous fit penfer qu'elle couvoit, & nous donna le defir de nous emparer de fes œufs ; Madame la Couture fe mit en devoir d'aller les chercher ; je n'étois pas en état de le faire moi-même ;

il m'étoit impoſſible de me remuer, & je demeurai couché auprès de mon feu.

Je reſtai ſeul & dans cette poſition pendant environ trois heures; le ſoleil venoit de ſe coucher; j'étois dans une eſpéce d'anéantiſſement ſtupide, ſans mouvement, & preſque entiérement privé de l'uſage de la raiſon; je ne puis comparer mon état qu'à ce calme profond qui eſt entre le ſommeil & le veille; un engourdiſſement affreux avoit ſaiſi mes membres appeſantis : je ne ſentois pas de douleur, mais un malaiſe général par tout mon corps; dans ce moment j'entendis des cris qui me tirerent de ma léthargie & réveillerent mon attention; je prêtai l'oreille; ils me parurent venir du côté de la mer, & je les pris pour ceux de quelques Sauvages qui s'approchoient & qui ſuivoient le rivage.

Grand Dieu, m'écriai-je! eſt-ce la fin de mes peines que ces clameurs m'annoncent? avez-vous envoyé ces Sauvages à mon ſecours, ou viennent-ils m'arracher le foible reſte de ma vie languiſſante? Quoi que vous ordonniez, je me ſoumets; frappez ou ſecourez-moi, ce ſera toujours me délivrer de mes maux, & dans l'un & l'autre cas, ma reconnoiſſance eſt égale.

Les mêmes cris ſe firent entendre à diverſes repriſes; un rayon d'eſpoir vint luire dans mon ame; j'eſſayai de me lever pour me mettre ſur mon ſéant, & je n'en vins pas à bout ſans de violents efforts. Cette Réflexion cruelle vint diminuer ma joie; peut-être, penſai-je, les hommes que j'entends ſont-ils

ſur la mer, dont ils côtoient le bord dans leur canot; peut-être vont-ils plus loin; ils ne me verront pas s'ils ne deſcendent à terre, & ſi leur deſſein n'eſt pas d'y deſcendre ici, que deviendrai-je? Dans l'accablement où je ſuis, comment pourrai-je leur faire connoître qu'il y a dans ce lieu un être infortuné qui a beſoin de leurs ſecours?

Cette idée me déſeſpéra; j'eſſayai de crier, ma voix étoit éteinte; la crainte cependant de perdre l'unique reſſource qui ſe fût préſentée depuis ſi long-temps, me rendit une partie de mes forces; je m'en ſervis pour me traîner ſur mes genoux & ſur mes mains, le plus près du rivage qu'il me fut poſſible; j'apperçus diſtinctement un gros canot qui deſcendoit le long de la côte, & qui ne m'avoit pas encore paſſé; je me levai ſur mes genoux, & prenant mon bonnet à la main, je fis des ſignes que j'étois forcé d'interrompre à chaque inſtant, parce que je ne pouvois me ſoûtenir, & que je retombois ſur le ventre. Combien ne regrettai-je point de n'avoir pas alors Madame la Couture auprès de moi! elle auroit pu gagner le bord de la mer, courir, crier, appeller au ſecours, & parvenir à ſe faire entendre; mais elle étoit éloignée, & il falloit que les cris des gens qui étoient dans le canot ne fuſſent pas allés juſqu'à elle, puiſqu'elle n'étoit pas accourue.

A ſon défaut, je n'épargnai rien pour me faire voir; une longue perche que je trouvai à côté de moi, me ſervit à élever mon bonnet, & un morceau du jupon que

ma compagne d'infortune m'avoit laiſſé; cet eſpece de drapeau flottant dans l'air, attira les regards de ceux qui conduiſoient le canot; je le connus aux nouveaux cris qu'ils pouſſerent, & au mouvement de leur bâtiment, qui ceſſa de deſcendre, & qui s'approcha vers le bord; je plantai ma perche en terre, afin qu'ils ne perdiſſent pas de vuë mon ſignal, & je me laiſſai aller ſur le ſable, où je me couchai tout de mon long, fatigué des efforts que je venois de faire, mais conſolé par la certitude d'une prochaine délivrance, & remerciant le Ciel des bienfaits qu'il daignoit m'accorder.

En conſidérant attentivement le canot, j'avois obſervé que les hommes qui le montoient étoient habillés; cette obſervation qui me convainquit que j'avois affaire à des Européens, & non à des Sauvages, me délivra de toutes les inquétudes que l'abord des derniers n'auroit pas manqué de me cauſer encore; en attendant mes libérateurs je tournai mes regards du côté de mon feu, je cherchai Madame la Couture; j'étois impatient de la voir, pour lui annoncer le bonheur qui nous arrivoit, & le lui faire partager; je n'en pouvois bien goûter l'étenduë ſans elle; les ſoins tendres qu'elle prenoit de moi, ſa réſolution de ne point m'abandonner, avoient reſſerré l'amitié qui m'uniſſoit à elle, & que nos infortunes communes avoient fait naître. Je ne l'apperçus point, & ce fut le ſeul chagrin que j'éprouvai dans ce moment; mais il m'affecta foiblement, parce que ſa félicité n'en ſeroit

pas moins réelle, & qu'elle ne seroit différée que de très-peu d'instants; elle ne pouvoit effectivement tarder à revenir; il se faisoit tard, & la nuit n'étoit pas éloignée.

Les personnes dont j'attendois tout désormais, arriverent en ce moment; l'excès de ma joie, en les voyant si près de moi, faillit à m'être funeste; elle m'occasionna un saisissement si violent que je fus pendant quelques minutes sans répondre à leurs questions, & sans pouvoir proférer une parole; une goutte de taffia qu'ils me donnerent, me fortifia & me mit en état de leur témoigner ma reconnoissance, & de leur dire un mot de mes malheurs. Ils virent au premier abord tout le danger de ma situation; ils eurent le ménagement de ne pas m'obliger à parler; & moi satisfait de voir des Européens, jugeant à la maniere dont ils s'exprimoient dans ma langue, qu'elle ne leur étoit pas naturelle, je ne songeai point à leur demander de quelle nation ils étoient, cette connoissance, en vérité, m'importoit peu; il me suffisoit de voir que j'étois avec des hommes, & que je pouvois compter sur eux.

Je les priai de vouloir bien crier encore, & chercher du côté du taillis qui étoit devant nous, pour se faire entendre à Madame la Couture, dont la longue absence m'inquiétoit; un moment après je n'eus plus rien à desirer; elle parut; je la vis courir à moi de toutes ses forces; elle avoit attrapé la poule d'inde & son nid qu'elle nous apporta; ma bonne amie, lui dis-je, ces pro-

visions arrivent fort-à-propos ; nous allons les partager avec ces Messieurs que le Ciel amene à notre secours. Rejouissez-vous : la fortune ne vous abandonne point, & votre compassion pour moi n'est pas sans récompense.

Comme la nuit étoit venue, il fut inutile de songer à s'embarquer avant le lendemain ; j'appris alors que nous tenions le 6 du mois de Mai ; car jusqu'alors je n'avois pas été sûr de la plupart des dates. Nous nous rendimes tous auprès de mon feu, où mes libérateurs se donnerent la peine de me porter ; nous mangeames notre poule d'inde & ses œufs ; on y joignit quelque viande fumée, & quelques verres de taffia.

Notre repas fut un des plus gais que j'eusse fait depuis mon naufrage ; le contentement de l'esprit contribue au soulagement du corps ; je sentis revenir mes forces ; mes hôtes m'apprirent qu'ils étoient Anglois ; leur Chef étoit un Officier d'infanterie, au service de Sa Majesté Britannique ; il s'appelloit M. Wright ; je l'entretins pendant le souper d'une partie des aventures de Maname la Couture & des miennes ; je le vis frémir plusieurs fois des miseres affreuses que nous avions essuyées ; lorsque je lui parlai de la nécessité qui nous avoit contraints à chercher dans mon malheureux negre, une nourriture que la nature entiere nous refusoit dans ce désert, il voulut voir cet horrible mets ; la curiosité l'engagea à en porter un morceau à sa bouche ; il le rejetta sur le champ, avec un dégoût inexprimable,

& il nous plaignit d'avoir été réduits à un aliment auſſi dégoûtant.

J'obſerverai, en paſſant, que comme il n'y avoit que l'Officier & un Soldat qui parloient François, & que tous les autres ayant témoigné le deſir d'entendre mon hiſtoire, j'avois été contraint de la faire en Anglois; comme j'avois été fait deux fois priſonnier pendant la derniere guerre, j'avois eu occaſion d'apprendre cette langue, elle me fut d'une grande reſſource quelque temps après; & dans ce moment, elle me concilia l'affection de mes libérateurs.

Lorſque j'eus fini mon récit, je demandai à mon tour à M. Wright à quel heureux hazard nous devions ſa rencontre. Il me répondit qu'il étoit du détachement de St. Marc des Appalaches, commandé par M. Sevettenham; que quelques jours auparavant, un Sauvage ayant rapporté qu'il avoit trouvé ſur la côte, un homme mort dont le reſte des vêtements qui le couvroit annonçoit, que c'étoit un européen, & qu'il lui manquoit le ventre & le viſage qui paroiſſent avoir été dévorés par les bêtes farouches, M. Sevettenham, ſur ce récit, l'avoit détaché avec quatre Soldats & ſon Interprête pour courir la côte dans un canot, & ramaſſer les malheureux qui pourroient s'y trouver en état de profiter de ſes ſecours. Il ajouta que ſon Commandant qui avoit remarqué la conſtance du mauvais temps, avoit ſoupçonné que quelque bâtiment avoit fait naufrage, & qu'il craignoit que ce n'en fût un qu'il attendoit de

Paſſacole, chargé de vivres pour ſa troupe.

Je ne doutai pas que ce cadavre, apperçu par le Sauvage dont le rapport avoit occaſionné le voyage de M. Wright, ne fût celui du malheureux M. la Couture, ou de M. Deſclau, mon aſſocié. Tous deux s'étoient noyés ſans doute ; l'un avoit pu être emporté au milieu de la mer, & dévoré par les Caymans, & l'autre jetté ſur la côte ; tout ſert à m'en convaincre puiſqu'on n'en a reçu aucunes nouvelles depuis ce temps.

Après nous être entretenus ainſi pendant quelque temps, nous nous abandonnames au ſommeil ; il fut bientôt interrompu par un orage affreux qui s'éleva ; la pluie, le vent, le tonnerre & les éclairs ne ceſſerent pas un inſtant du reſte de la nuit ; ils incommoderent beaucoup les Anglois ; mais Madame la Couture & moi, nous y étions accoutumés depuis long temps ; & cette nuit, ils nous furent encore moins inſupportables, à cauſe du ſecours dont nous étions aſſurés & que nous poſſédions déja ; le ſentiment de nos infortunes n'étoit plus ſi vif, depuis que nous en appercevions la fin ; notre foibleſſe, nos bleſſures ſembloient nous faire moins ſouffrir ; & nous commencions même à les regarder comme des accidents paſſagers qui ſe termineroient bientôt à l'aide d'un peu de ſoin & de repos.

Le jour naiſſant vit diminuer l'orage qui ſe diſſipa entiérement au lever du ſoleil ; nous ne ſongeames plus qu'à nous embarquer. J'avois repris un courage qui me

soutenoit assez pour me permettre de me rendre sans secours jusqu'au canot; mais M. Wright ne le voulut pas permettre; il eut l'attention de m'y faire porter, en me disant : je vous félicite de reprendre des forces : mais il ne faut pas en abuser; ménagez-les, vous aurez le temps & l'occasion d'en user. Madame la Couture m'accompagna à pied; elle me regardoit pendant le chemin, avec une joie brillante & naïve; voyez, me dit-elle, si j'ai eu tort de vous résister & de rester auprès de vous; nous revenons tous les deux à la vie, & nous pouvons en jouir sans trouble & sans remords. Ah, lui répondis-je, je ne me serois jamais consolé de vous avoir pressée de me fuir, si le secours m'étoit venu sans que vous en pussiez profiter.

Nous entrames tous dans le canot, où j'achevai de me reposer. M. Wright songea à achever de remplir sa mission; il avoit déja parcouru plusieurs isles, il lui en restoit une à visiter avant de retourner à Saint Marc des Appalaches; il y dirigea son canot; nous y arrivames après douze heures de navigation par un vent favorable; je la reconnus pour celle d'où nous étions partis Madame la Couture & moi, & dans laquelle nous avions laissé son fils. Les malheurs que j'avois essuyés depuis notre départ, ne m'avoient gueres permis de songer à lui; mon retour dans cette Isle, le rappella à mon souvenir; je ne pus m'empêcher de donner encore quelques larmes à son sort. Au milieu de mes regrets, je me

rappellai qu'il n'étoit pas encore mort lorſque je l'avois quitté; cette idée m'agita; celle qu'il pouvoit vivre encore, & recevoir quelques ſecours, me frappa; en vain la raiſon la rejettoit comme une choſe impoſſible; je ne pus m'empêcher de ſouhaiter de m'aſſurer de ſon état.

Nous voguions toujours dans le deſſein de faire le tour de l'Iſle; nos ſoldats pendant ce temps crioient de toutes leurs forces, par intervalle, afin de ſe faire entendre; perſonne ne leur répondoit; ce ſilence ne calma ni mes inquiétudes, ni mon agitation ſecrette; le malheureux jeune homme pouvoit entendre ces cris & être hors d'état de faire entendre les ſiens; je penſai à ma ſituation ſur la côte, lorſque les Anglois s'en étoient approchés ; celle de la Couture, s'il vivoit, devoit être encore plus déplorable ; je ne pus réſiſter plus longtemps à l'impatience de m'éclaircir; je fis part de mes aventures & de mes ſoupçons à M. Wirght; cet Officier me fit quelques repréſentations ſur le peu d'utilité d'une recherche de cette eſpéce, qui vraiſemblablement, ne feroit que nous retarder ſans fruit; cependant ſon humanité l'empêcha d'inſiſter; il voulut bien s'arrêter, & il envoya un ſoldat à terre, avec ordre de voir en quel état étoit le jeune homme.

Le ſoldat revint un demi quart-d'heure après, nous annoncer qu'il l'avoit vu & qu'il étoit mort; M. Wright lui ordonnoit déja de ſe rembarquer, lorſque je m'approchai de lui : vous me trouverez indiſcret

ſans doute, lui dis-je; mais j'ai une nouvelle grace à vous demander; ce jeune homme m'étoit cher; ſa fermeté ſeule nous a fait ſortir de cette Iſle ſa mere & moi; je lui dois de la reconnoiſſance; elle ne peut éclater que foiblement; mais que je faſſe ce que je puis; permettez-moi de lui rendre les derniers devoirs; accordez-nous le temps de l'enterrer.

M. Wright étoit la politeſſe & la complaiſance même; il conſentit encore à me donner cette ſatisfaction. Il commanda à tout ſon monde de débarquer & de me porter auprès du mort; nous nous y rendimes tous; Madame la Couture voulut auſſi être préſente à ce pieux office : mon fils infortuné, s'écria-t-elle en ſoupirant, a ſuivi ſon pere au tombeau, ſa mere lui ſurvit; le ſecours qui m'arrive commence à m'être moins cher, puiſque je ne puis le partager avec lui.

Nous arrivames auprès de ce malheureux jeune homme; il étoit couché ſur le ventre, le viſage contre la terre; ſon corps étoit d'un rouge hâlé; il ſentoit déja mauvais, ce qui nous parut une mort déja ancienne; il avoit des vers autour de ſes jarretieres; c'étoit un ſpectacle hideux & dégoûtant dont mon cœur étoit pénétré. Je me mis en priere, pendant que les ſoldats creuſoient ſa foſſe; dès qu'elle fut faite, ils vinrent le prendre pour l'y jetter. Quelle fut leur ſurpriſe, quelle fut la mienne & celle de ſa mere, lorſque nous apperçumes que ſon cœur battoit encore? Au moment où l'un des ſoldats s'avançoit pour

pour le prendre par la jambe, nous la lui vimes retirer. Dans l'inſtant nous nous empreſſames de lui donner tous les ſecours qui étoient en notre pouvoir. On lui fit avaler un peu de taffia avec de l'eau; on ſe ſervit du même mêlange pour laver les plaies qu'il avoit ſur les genoux, & d'où nous tirames pluſieurs vers qui les avoient peut-être faites, & qui ſervoient à les envenimer.

Madame la Couture, immobile d'étonnement, paſſoit tour à tour de la crainte à la joie, voyant ſon fils qu'elle avoit cru mort, reſpirant encore, & ſe defiant de ſes yeux: cela eſt-il poſſible, s'écrioit-elle, dans une eſpece de délire? Au nom de Dieu ne m'en impoſez pas; aſſurez-moi de ce qui en eſt; craignez de me donner une fauſſe eſpérance, qui rendroit ma douleur plus vive, ſi je la voyois trompée.

Après avoir dit ces mots elle couroit à ſon fils, l'examinoit, nous regardoit enſuite, & cherchoit à lire ſur nos viſages ce que nous penſions de ſon état. Un moment après elle retournoit à lui, le prenoit dans ſes bras, cherchoit à le rechauffer par ſes baiſers. Nous fumes obligés de la forcer à s'en éloigner, parce qu'elle nous troubloit dans tous les ſoins que nous lui donnions; j'étois incapable d'en offrir beaucoup; je la priai de s'aſſeoir auprès de moi, & je l'entretins de tout ce qui pouvoit la flatter; elle m'écoutoit avec inquiétude; à chaque inſtant, ſes yeux ſe tournoient du côté de ſon fils; elle ſe levoit avec précipitation; j'étois contraint de ranimer mes forces pour l'arrêter.

Un moment, lui disois-je, laissez agir ces généreux Anglois; ne les interrompez point; votre vivacité leur seroit nuisible. Je le vois, me répondoit-elle; je vais vous obéir, je demeure. Et un instant après, elle tentoit de m'échapper; je l'exhortois à la patience, je lui renouvellois mes représentations; je lui rappellois qu'elle m'avoit promis de rester tranquille. Je le sais, je l'ai promis, je dois l'être; mais, mon cher Viaud, je ne suis pas maîtresse de moi; je serois rassurée si je le voyois un instant, un seul instant. Pourquoi me retenez-vous? Que vous êtes cruel! ah, si vous saviez ce que c'est d'être mere! avez-vous jamais eu un fils? Et sans attendre ma réponse, elle me faisoit de nouvelles questions, me demandoit ce que je pensois de cette aventure, si j'espérois que son enfant pût vivre, n'écoutoit point ce que je lui répondois, & continuoit à essayer de me quitter.

Enfin M. Wright vint à nous & nous dit qu'il avoit repris le sentiment; qu'il ouvroit les yeux, qu'il pleuroit, qu'il regardoit tout ce monde qu'il ne connoissoit pas, & qu'il demandoit sa mere, qu'il m'appelloit aussi; nous nous transportames auprès de lui, il nous reconnut; c'est vous, nous cria-t-il d'une voix languissante; est-il possible que vous soyez encore ici! je ne vous ai pas vus pendant quelque temps; où étiez-vous donc?

Ce n'étoit pas le moment d'entrer dans des explications; nous lui dimes que nous venions le délivrer de ses miseres, & nous

l'exhortames à prendre courage. On le fit transſporter dans le canot; ou m'y conduiſit auſſi ; je le fis coucher ſur quelques habits de ſoldats qui conſentirent à les prêter ; je le couvris avec d'autres, & je me chargeai d'en avoir ſoin pendant la route; ſa mere ne le quitta pas d'un inſtant, & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de ſe livrer à ſa tendreſſe babillarde & à ſes careſſes fatiguantes.

Comme il étoit tard, nous ne fimes pas beaucoup de chemin ; nous nous rendimes à l'autre extrêmité de l'Iſle où nous débarquames pour y paſſer la nuit. Deux de nos ſoldats chaſſerent & eurent le bonheur de tuer trois outardes graſſes, qui nous procurerent un bon ſouper; le jeune homme prit quelque nourriture & dormit toute la nuit. Le lendemain il ſe trouva mieux, c'eſt-à-dire, qu'il reprit entierement connoiſſance; il ne put cependant nous rendre compte de ce qu'il avoit fait depuis notre départ ; il nous apprit ſeulement qu'il s'étoit trouvé mal pluſieurs fois, & que lorſqu'il reprenoit connoiſſance, il ſe ſentoit un grand beſoin de boire & de manger; l'eau & les proviſions que nous avions miſes auprès de lui, lui furent d'un grand ſecours ; il étoit ſi foible qu'il ſe traînoit ſur les huîtres qu'il ramaſſoit avec la bouche pour les manger. Il ignoroit abſolument le temps qu'il avoit paſſé ſeul dans cette ſituation ; il croyoit que nous n'étions point partis & que nous avions trouvé ſur le champ le ſecours dont il avoit profité.

Nous nous gardames bien de le détromper alors ; mais la maniere dont il avoit vécu jusques-là nous parut inconcevable ; si on nous l'eut racontée, nous ne l'aurions pas cru ; & tout en effet se réunit pour rendre ce fait incroyable ; nous étions sortis de l'Isle le 19 Avril, & c'étoit le 7 Mai que nous y étions revenus ; cela faisoit 19 jours pendant lesquels il avoit vécu. Comment avoit-il pu se soûtenir si long-temps sans miracle ! nous y vimes le doigt de Dieu, Madame la Couture & moi ; elle se jetta à genoux : grand Dieu, s'écria t-elle ! tu as conservé mon fils, tu me l'as rendu, daigne ne pas me l'ôter ! acheve ton ouvrage ; accorde moi dès ce monde, ce dédommagement de mes souffrances ; & si tu veux l'attirer à toi, si tu ne me l'as montré que pour me l'enlever tout-à-fait, donne moi la force de soûtenir ce dernier malheur, ou précipite moi dans son tombeau.

Je joignis mes vœux aux siens, & j'osai tout espérer. Nous nous embarquames le même jour pour St. Marc des Appalaches ; le vent nous fut très-favorable ; cette traversée se fit très-heureusement, & je me convainquis par mes observations, que sans les Anglois, nous n'aurions jamais pu nous y rendre ; ce lieu est à quinze lieues de la partie de la côte où l'on nous avoit trouvés ; comment aurions-nous pu réussir à les faire ? comment aurions-nous traversé plusieurs rivieres très-larges qui se trouvoient sur notre route, & dont je vis, en passant, les embouchures qui me faisoient deviner leur lar-

geur, leur profondeur, & la rapidité de leur cours? Que d'obstacles insurmontables à notre foiblesse! combien de fois il eut fallu nous écarter de notre chemin, pour remonter ces rivieres, par des déserts inconnus, en cherchant un gué ou un passage sans danger! de combien ces détours auroient augmenté le nombre des lieues que nous avions à faire! c'est ce qu'il est impossible d'évaluer; la seule chose qui est sûre, c'est que nous n'aurions jamais réussi, & que nous serions morts à la peine.

Le même jour 8 Mai nous arrivames à 7 heures du soir à St. Marc des Appalaches; M. Sevettenham nous reçut avec beaucoup d'humanité; il commença par me faire porter chez lui, & il envoya Madame la Couture & son fils chez le caporal de son détachement; il ordonna en même temps à son Chirurgien de nous donner tous les secours de son art. Il poussa la bonté jusqu'à partager son lit avec moi, en me faisant prendre un de ses matelats; il fit porter aussi des draps à Madame la Couture; il n'oublia aucun des soins qui pouvoient nous soulager, & dont nous avions un si grand besoin.

Notre bonheur nous fit tomber entre les mains d'un homme bienfaisant, & nous ne tardames pas à en éprouver les heureux effets. Que serions-nous devenus, si nous avions trouvé un Officier moins sensible, qui croyant avoir satisfait à l'humanité, en nous tirant de notre désert, nous auroit laissé le soin de chercher par nous-mêmes, les autres secours qui nous étoient nécessaires?

Il étoit temps que nous trouvassions un terme à nos souffrances; elles avoient commencé d'une maniere terrible le 16 Février 1765, que nous avions fait notre naufrage; elles avoient duré quatre-vingt-un jours jusqu'au 7 Mai 1766. Que ce temps nous avoit paru long! Par combien d'épreuves horribles avions-nous passé! Quel homme peut dire qu'il a été plus malheureux! Il n'est pas étonnant que de si longues infortunes eussent épuisé notre tempérament; il l'est sans doute davantage, que nous y ayons résisté, & que nous nous soyons rétablis; mais notre guérison fut pendant quelques jours incertaine; nous enflammes prodigieusement; le Chirurgien qui nous soignoit, désespéra d'abord de notre vie; ce ne fut que par des aliments bien nourrissants, & en très-petites quantités, qu'il parvint à réparer les ravages qu'avoit fait sur nous le manque de nourriture, ainsi que sa mauvaise qualité; il réussit à nous guérir, à ressusciter le jeune la Couture dont le mal étoit, sans contredit, le plus dangereux; il eut beaucoup moins de peine à rétablir sa mere.

Je demeurai treize jours dans le Fort; pendant ce temps, j'appris, par un chef de Sauvages, qui vint apporter des lettres à M. Sevettenham, de la part de l'Officier Anglois qui commandoit à Passacole, des nouvelles du perfide Antonio, & des matelots qui étoient restés derriere nous dans l'Isle où il nous avoit tous conduits. Ces infortunés après avoir attendu vainement

le retour de ce Sauvage, avoient ſurpris pendant leur ſommeil, ſa mere, ſa ſœur & ſon neveu, & les avoient maſſacrés : ils s'étoient emparés enſuite de leurs armes à feu, de leur poudre, & d'une petite pirogue. Comme ce bâtiment ne pouvoit contenir que cinq perſonnes, ils avoient tiré au ſort quels ſeroient ceux qui s'embarqueroient, & ceux qui reſteroient à terre; trois furent contraints d'attendre dans ce lieu une meilleure fortune, & virent avec douleur le départ de leurs compagnons; deux jours après, Antonio revint pour prendre le reſte de nos effets & les emporter chez lui; il vengea ſur eux la mort de ſes parents, & les tua les uns après les autres à coups de fuſil; de retour dans ſon village, il ſe vanta de cette expédition; c'eſt par ce moyen que le chef des Sauvages en fut inſtruit, & qu'il me l'apprit. Je n'ai jamais pu ſavoir ce qu'étoient devenus les cinq qui s'étoient embarqués dans la pirogue. Tout ſert à me perſuader que des ſeize perſonnes avec leſquelles j'avois entrepris ce funeſte voyage, nous ne ſommes réchappés que trois.

Après un ſéjour d'environ treize jours à Saint Marc des Appalaches, me trouvant avec une meilleure ſanté, & n'ayant plus beſoin que de la fortifier, je ſongeai à quitter ce Fort; & comme il s'en préſenta une occaſion, je réſolus d'en profiter ſur le champ, dans la crainte de n'en pas rrouver d'autres de long-temps. Il y vient très-rarement des bâtiments; on y reſte quelquefois des ſix mois entiers ſans en voir; j'avois

été prévenu qu'il devoit partir le 21, un bateau pour St. Augustin; je me déterminai à m'y embarquer; je pensai que je serois plus à portée de me procurer dans cette Ville, les secours nécessaires à ma situation, que dans un poste aussi reculé que celui de St. Marc, où je ne pouvois d'ailleurs demeurer plus long-temps, sans diminuer les provisions du Commandant & les vivres de la Garnison.

Madame la Couture m'auroit suivi bien volontiers; mais son fils n'étoit pas encore en état de faire le voyage, & elle ne voulut pas l'y exposer; comme elle étoit de la Louisiane, où ses parents étoient établis, elle préféra de s'y rendre, & on l'avoit assûrée qu'elle en trouveroit l'occasion à la fin du mois suivant, & que son fils pourroit alors faire ce voyage sans péril. Nous nous séparames avec regret l'un & l'autre; l'habitude d'errer & de souffrir ensemble, nous avoit unis d'une amitié tendre; il sembloit qu'il nous manquoit quelque chose lorsque nous ne nous voyions point; mais nous étions accoutumés à céder à la nécessité; elle nous entraînoit dans des climats différents; ce qui nous consoloit, c'est que nos malheurs étoient finis, & que nous n'avions aucun sujet d'inquiétude sur le sort de l'un & de l'autre.

Nos adieux furent touchants; nous ne pumes nous empêcher de verser des larmes; nous nous promimes de ne point nous oublier. Son fils qui, dans ce moment, étoit dans son lit, se joignit à nous; il se leva,

& ſe mettant à genoux, il cria : mon Dieu, conſervez celui qui m'a rendu ma mere, qui m'a rappellé moi-même à la vie; récompenſez-le de ces deux bienfaits, & daignez m'acquitter envers lui.

Cette effuſion d'un cœur honnête & ſenſible m'attendrit encore davantage; je l'embraſſai avec tranſport, en lui diſant que j'étois trop payé par ſes ſentiments; qu'il ne me devoit rien, que ſi j'avois eu le bonheur d'être utile à ſa mere, ſes ſecours ne m'avoient pas moins ſervi; qu'à ſon égard, j'avois fait mon devoir, & qu'en contribuant à le tirer de l'Iſle, je n'avois point expié la barbarie que j'avois eûe de l'y abandonner.

Toutes les fois que je ſongeois à l'état où je l'avois trouvé, j'avois horreur de moi-même, & je me félicitois de l'idée que j'avois eue de le faire chercher à terre, & enſuite de l'inhumer; je frémiſſois, en penſant qu'il ne ſeroit plus, ſi lorſque le ſoldat étoit venu nous dire qu'il étoit mort, nous avions continué notre route.

Je quittai enfin Madame la Couture, & j'allai faire mes adieux & mes remerciments à M. Sevettenham & à M. Wright; ils ne voulurent pas m'entendre parler de reconnoiſſance; ils m'embraſſerent d'une maniere qui l'augmenta. Ils m'accompagnerent au bâtiment, où je vis qu'ils avoient déja fait tranſporter toutes les proviſions dont j'avois beſoin pour mon voyage; tous deux me recommanderent au Capitaine de la maniere la plus preſſante, & ſe firent promettre qu'il

auroit les plus grands égards pour moi, & qu'il me rendroit tous les services qui dépendroient de lui ; ils se chargerent même de ma reconnoissance ; ils m'embrasserent de nouveau ; M. Sevettenham me remit ensuite un paquet pour le Gouverneur de Saint-Augustin, & il me donna un certificat de la situation dans laquelle M. Wright nous avoit trouvés, Madame la Couture & moi, & ensuite son fils (q). Ces deux Officiers s'éloignerent enfin, & me laisserent pénétré d'admiration & de reconnoissance pour leurs procédés. Mon voyage de St. Marc des Appalaches à St. Augustin dura vingt-quatre jours; je n'entrerai pas dans des détails; je me contenterai de vous dire que la premiere chose que fit le Patron du bateau, fut d'oublier les recommandations de Mr. Sevettenham ; il eut pour moi des manieres extrêmement brutales, auxquelles je n'avois pas lieu de m'attendre, & dont je n'ai jamais connu le motif; elles me rendirent ma traversée fort désagréable, & me firent trouver le chemin bien long. J'eus aussi le malheur de manquer d'eau, & le Capitaine eut la dureté de m'en refuser. Cette privation d'une liqueur si nécessaire à un convalescent, faillit à m'occasionner une rechute très-dangereuse ; & j'aurois fait sans doute une maladie considérable, si nous n'avions pas été sur la fin de notre route.

(q) On trouvera la traduction de ce certificat à la fin de cette Relation. Je l'avois demandé à mon arrivée à St. Marc ; M Sevettenbam l'avoit préparé, & il me le donna à mon départ.

J'arrivai le 13 Juin à St. Auguftin. Le bateau mouilla à la barre ; le canot du Pilote me débarqua fur le rivage, où un Caporal vint me prendre ; il me conduifit chez M. Grant, qui commandoit dans ce lieu, & à qui je remis le paquet de M. Sevettenham. Si j'avois eu lieu de me louer de cet Officier, je n'éprouvai pas moins de bontés de la part de M. Grant : il ne voulut pas me laiffer fortir du Gouvernement ; il y fit arranger une chambre & un bon lit pour moi ; fon Chirurgien vint me vifiter par fon ordre ; j'avois quelques ulceres à la gorge, occafionnés par le manque d'eau ; une partie de mon corps avoit commencé à enfler ; les foins qu'on prit de moi firent enfin difparoître tous ces fymptômes. Le 7 Juillet, je me trouvai en état de fortir & de me promener par la Ville ; c'eft à la générofité de M. Grant, que je dois la confervation de la vie, que M. Wright & M. Sevettenham m'avoient rendue. Je ne puis penfer, fans attendriffement, aux bontés que les uns & les autres ont eues pour moi, & qu'un étranger inconnu n'avoit gueres droit d'attendre ; mais j'étois malheureux, & c'en étoit affez pour exciter leur fenfibilité bienfaifante.

Je demeurai chez M. Grant jufqu'au 21 Juillet que je partis pour la nouvelle Yorck ; je n'oublierai jamais la maniere dont le généreux Gouverneur couronna fes bienfaits ; il eût la complaifance de faire venir le Capitaine du bateau, auquel il me recommanda ; il lui donna trente-fept fchelings, pour mon paffage ; & après avoir choifi lui-même les pro-

visions qu'il me falloit pour mon voyage, il les fit embarquer avec quelques rafraîchissements particuliers, & pourvut ainsi au commode & au nécessaire; il fit porter aussi une petite malle remplie de linge & d'habits pour mon usage, dont j'avois aussi grand besoin. Lorsque j'allai lui témoigner ma reconnoissance & lui dire adieu : ne parlons point de cela, me répondit-il, vous avez souffert : j'ai fait ce que je voudrois qu'on fît pour moi, si je me trouvois jamais à votre place. Mais ce n'est pas assez, ajouta-t'il, vous ne devez pas être en argent, & cependant il en faut un peu; vous trouverez de l'emploi à la nouvelle Yorck; je pense que vous ne vous attendez pas à en avoir en arrivant; quelques jours peuvent s'écouler; pendant ce temps vous aurez des besoins; dix guinées peuvent vous être utiles; j'espere qu'il ne vous en faudra pas davantage: les voilà.

M. Grant me les mit alors dans la main; la maniere dont elles m'étoient offertes, la bonté avec laquelle on me prévenoit, me pénétrerent; je voulus balbutier un remerciment; ma sensibilité étoit trop vive; un sentiment profond s'exprime toujours difficilement. M. Grant m'embrassa: c'est une bagatelle, me dit-il, & vous êtes trop sensible; vous m'affligerez si vous m'en parlez, faites comme moi; oubliez tout cela; je ne m'en souviens déja plus.

Je fus forcé de me taire; mais mon cœur & mes yeux se firent entendre. On vint m'avertir alors qu'on n'attendoit que moi pour

partir ; & je quittai mon bienfaiteur avec le plus vif regret.

Après 14 jours de traverſée, ſous la conduite d'un Capitaine plus honnête que le premier, & qui n'auroit pas eu pour moi moins d'attention ni moins d'égards, quand même je ne lui aurois pas été recommandé par le Gouverneur de St. Auguſtin ; j'arrivai à la nouvelle Yorck. Nous étions au 3 Août. Je fis connoiſſance avec des François établis dans cette ville, & qui touchés de mes infortunes, m'offrirent tous leurs ſecours ; ils me préſenterent le 7 du même mois à M. Dupeyſtre, l'un des plus riches Négociants de cette Ville, qui m'offrit généreuſement de l'emploi ; mais après avoir écouté le récit de mes traverſes inouies, il ne ſeroit pas prudent à vous, me dit-il, de ſonger à vous occuper de quelque temps ; un long repos vous eſt néceſſaire après tout ce que vous avez ſouffert, & pour le rendre plus ſalutaire, il faut que vous ſoyez délivré de toute inquiétude ſur le préſent & ſur l'avenir. Il vous faudra auſſi des ſoins & des remedes ; tout cela me regarde ; dès ce jour vous devenez mon hôte, vous trouverez dans ma maiſon une bonne chambre, un bon lit, une table abondante & ſaine. Lorſque je vous verrai tout-à-fait rétabli, je ne vous empêcherai pas de chercher de l'occupation, & je vous en procurerai moi-même. Ces arrangements vous conviennent, ajouta-t-il, en me prenant la main ; & ſur le champ il donna des ordres pour qu'on préparât mon appartement, & que je ne manquaſſe de rien.

Je ne vous parlerai point de la reconnoiſſance que ces procédés m'inſpirerent ; depuis que j'étois ſorti de la côte déſerte, où j'étois expirant, je n'avois trouvé que des ames honnêtes, ſenſibles & génereuſes ; en eſt-il beaucoup comme celles-là ? Qu'elles m'ont dédommagé de mes malheurs ! C'eſt à eux que je dois leur connoiſſance.

Pendant que mes jours s'écouloient tranquillement dans la maiſon de M. Dupeyſtre, j'écrivis à ma famille, que je vivois encore, & que j'avois éprouvé pendant 81 jours des peines inexprimables ; c'eſt cette lettre qu'on vous a montrée, & dont les détails n'ont pas ſatisfait votre amitié ; je me ſervis de l'occaſion d'un vaiſſeau qui partoit pour Londres, ignorant ſi mon ſéjour ſeroit bien long à la nouvelle Yorck, je ne demandai point de réponſe, me réſervant de donner une adreſſe ſûre, lorſque je ſaurois ma véritable deſtination.

M. Dupeyſtre me retint chez lui juſqu'au mois de Février 1767, qu'il me propoſa de conduire à Nantes, le Senau *le Comte Deſtaing*. Je partis en conſéquence le 6 Février, & je ſuis arrivé à bon port le 27 du même mois ; mon Senau étoit à l'adreſſe de M. Walch, que j'ai trouvé auſſi ſenſible à mes malheurs que M. Dupeyſtre ſon Correſpondant. C'eſt de Nantes que j'ai encore écrit à ma famille, c'eſt dans cette ville que j'ai reçu ſes réponſes & votre Lettre ; vous me demandiez le récit détaillé de mes infortunes, je n'ai rien pu refuſer à l'amitié ; j'ai employé le loiſir que m'ont laiſſé mes af-

faires, â les tracer ſur le papier ; je ne doute point que cette triſte Relation ne vous attendriſſe, & ne vous faſſe plaindre le ſort de votre ami. Puiſſe l'empreſſement avec lequel je me ſuis hâté de répondre à vos deſirs, vous convaincre de plus en plus de l'attachement que je vous ai voué pour la vie & de l'importance que j'attache au retour le plus tendre de votre part.

FIN.

TRADUCTION du Certificat donné par M SEVETTENHAM, Commandant du Fort St. Marc des Appalaches, à M. P. VIAUD, Capitaine de Navire.

JE ſouſſigné, George Sevettenham, Lieutenant au ſervice de Sa Majeſté Britannique, en ſon neuvieme Régiment d'Infanterie, & Commandant au Fort Saint Marc des Appalaches, certifie que ſur l'avis d'un Sauvage, qui me dit avoir vu un corps mort ſur le ſable, à environ quarante mille du Fort St. Marc, ayant de fortes raiſons de ſoupçonner que quelque bâtiment avoit péri dans ces mers, craignant que ce n'en fut un que j'attendois depuis pluſieurs jours, & dont je ne recevois aucune nouvelle, j'ai détaché quatre Soldats & mon Interprête, ſous la conduite de Mr. Wright, Enſeigne dans le même Régiment, pour viſiter la côte, & ſecourir les infortunés qui pouvoient y avoir fait naufrage. Mr.

08648

Wright à son retour m'a présenté le Sr. Viaud, François, & une femme, qu'il a trouvés sur une côte déserte, tous deux dans une situation déplorable, & presque mourants de faim, n'ayant que quelques huîtres, & le reste d'un négre qu'ils avoient tué pour conserver leur vie. Le Sr. Viaud m'a dit qu'il étoit Capitaine de Navire & Officier bleu au service du Roi, qu'un Sauvage qu'il avoit rencontré, & qui lui avoit promis de le mener ici à St. Marc, lui avoit enlevé ce qu'il avoit sauvé du naufrage, & s'étant enfui pendant la nuit dans son canot, l'avoit abandonné dans une Isle déserte. M. Wright m'a présenté encore un jeune homme, fils de la Dame qui étoit avec le Sr. Viaud, qu'il avoit trouvé sur une Isle, dans un état plus triste, qui vraisemblablement sans son secours, n'auroit pû vivre plus d'une demi-journée sans nourriture; & qui avoit perdu le mouvement & la connoissance lorsqu'il l'a rencontré. L'affreuse situation dans laquelle ils étoient, leur foiblesse extrême, & ce que j'ai appris depuis de quelques Sauvages, me prouvent que le rapport que m'a fait le Sr. Viaud au sujet du Sauvage qui l'a volé & abandonné, est véritable; en foi de quoi j'ai donné le présent Certificat audit Sr. Viaud, qui doit partir, dès que faire se pourra, pour St. Augustin, & passer de là dans quelque Colonie Françoise. Au Fort St. Marc des Appalaches, le 12 Mai 1766.

Signé, *SEVETTENHAM.*

E770
V623n2